

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 22
Montreal, 28 Octobre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



PREMIER ESSAI.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

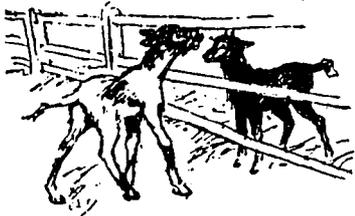
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 28 OCTOBRE 1899

VEAU ET CHEVREAU

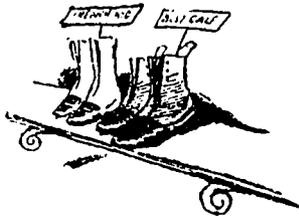
ROMAN EN HUIT CHAPITRES



Ils s'étaient connus dans les steppes d'Amérique.



Le hasard réunit leurs dépouilles.



Ils se retrouvèrent dans la vitrine d'un cordonnier.



D'où ils sortirent : lui chevreau, au pied d'une fiancée,

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Je viens de recevoir une pièce de vers intitulée *Un beau rêve*, qu'un jeune veut porter à la connaissance d'une amie par l'intermédiaire du Samedi.

Pour la première fois depuis que cette causerie existe, je vais publier en entier une pièce ainsi envoyée, mais sans y changer rien. Voici :

UN BEAU RÊVE

A Mlle Rosa de L...

Il n'acquît un matin au sein de ma pensée
C'était un charmant rêve embaumé par l'amour
Et mon âme par lui, fut doucement bercée,
Et mon cœur sous l'attrait demeura tout un jour.

Sans doute, je savais que ce n'était qu'un rêve
Mais je le caressais, car il était si beau!
Mon esprit desséché reprégnait de la sève
Comme on voit au soleil reflourir un ravin.

Maintenant il a fait pour jamais de mon âme
Et je n'ai plus de lui qu'un amer souvenir;
Mon esprit est sans force et mon cœur sans flamme
Pourquoi m'est-il vain, puisqu'il devait parler?

Arthur.

Voilà certes des vers dont la facture générale est bonne, très au-dessus de l'ordinaire. Les règles sont consciencieusement observées — excepté quand Arthur s'est mal rappelé ce que le véritable auteur avait écrit.

Aussi n'acquît pour naître, fut pour lui, et les onze pieds de l'avant-dernier vers vendent ils le jeune homme. Il a écrit de mémoire, ou bien il a copié ce qui avait déjà été estropié.

M. Arthur, quand on n'est pas même capable de bien épeler les mots qu'on emprunte, il faut doublement se méfier du métier de plagiaire.

Puisqu'il est même difficile de bien copier ce que les autres ont écrit, à plus forte raison l'est-il de créer soi-même.

Imprégné-vous de cette pensée et, à l'avenir, étudiez au lieu de mal plagier; écrivez gauchement si vous ne pouvez faire mieux, mais que ce soit tiré de votre tête ou de votre cœur à vous.

* * *

Dépouiller un auteur de son œuvre, c'est déjà un assez grand crime sans, en sus, estropier celle-ci.

Je n'ignore pas, cependant, que plusieurs estimeront préférable que le plagiaire soit malhabile ou ignorant, ce qui rend plus facile la découverte du larcin.

Enfin, quelque soit l'opinion qu'on ait là-dessus, toutes aboutissent à honnir le coupable.

On a d'étranges mœurs quand il s'agit de littérature. Quelqu'un s'écriait un jour: Quelles singulières notions de l'honneur et de la propriété! On ne voudrait pour rien au monde enlever un sou à son voisin et on lui vole sa femme...

Il en est de même dans le royaume des vers et de la prose.

Puis, il y a des gens qui à force d'avoir lu et récité certaines pages, finissent par se suggestionner l'illusion qu'elles sont sorties de leur cervelle.

Il y a aussi de véritables cas de kleptomanie bien caractérisés. C'est dans la presse quotidienne qu'on les constate davantage, comme c'est dans les grands magasins à rayons qu'on étudie mieux l'autre genre.

Heureusement on en est pas encore arrivé ici, comme dans d'autres centres, à piller les poètes sérieux, à déformer leurs vers pour les soumettre aux besoins de la réclame et aboutir à des distiques dont je cite le dernier échantillon arrivé:

Pastilles pour tarer le tube intestinal,
A prendre avec du lait au réveil matinal

MISTIGRIS.

NAVAIT PEUT-ÊTRE PAS LE POIDS

Elle. — Je vois qu'un homme de New-Jersey, qui avait vendu sa femme pour cinq piastres, vient d'être arrêté!

Lui. — Pour obtention d'argent sous de fausses représentations, n'est-ce pas?

LE BON ENDROIT

Bouleau. — Eh bien, mon vieux, il y a un siècle qu'on ne vous a vu. Que faites-vous, maintenant?

Bouleau. — Je demeure à M..., essayant de vivre honnêtement.

Bouleau. — Oh! alors, je crois que vous devrez réussir. Vous n'avez pas de concurrence à cet endroit.

TERME DE COMPARAISON

Taupin (interrompant sa lecture). — Ma chère, voici un article qui dit que les parois d'une bulle de savon ont seulement la cent cinquante-six millième partie d'un pouce d'épaisseur.

Madame Taupin. — Oui, à peu près la même consistance que les excuses que tu me fournis quand tu rentres tard le soir.



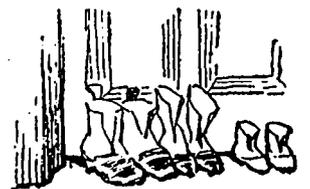
et lui veau à ceux de son prétendant.



Ensemble, ils allèrent...



assister à la cérémonie nuptiale.



Un au après!...

NOËL! — NUMÉRO DU "SAMEDI"

Le numéro spécial de Noël publié l'an dernier par le SAMEDI a été, de l'aveu de tous, un succès accompli. On n'en saurait, d'ailleurs, trouver de meilleure preuve que dans le fait que la demande a considérablement dépassé les divers tirages qui ont été faits... N'étant pas de ceux qu'un succès contente, les éditeurs-propriétaires du SAMEDI vont, cette année, offrir un Numéro de Noël tout à fait sans précédent, non seulement ici, mais dans n'importe quel pays où la presse existe. Qu'on en juge.

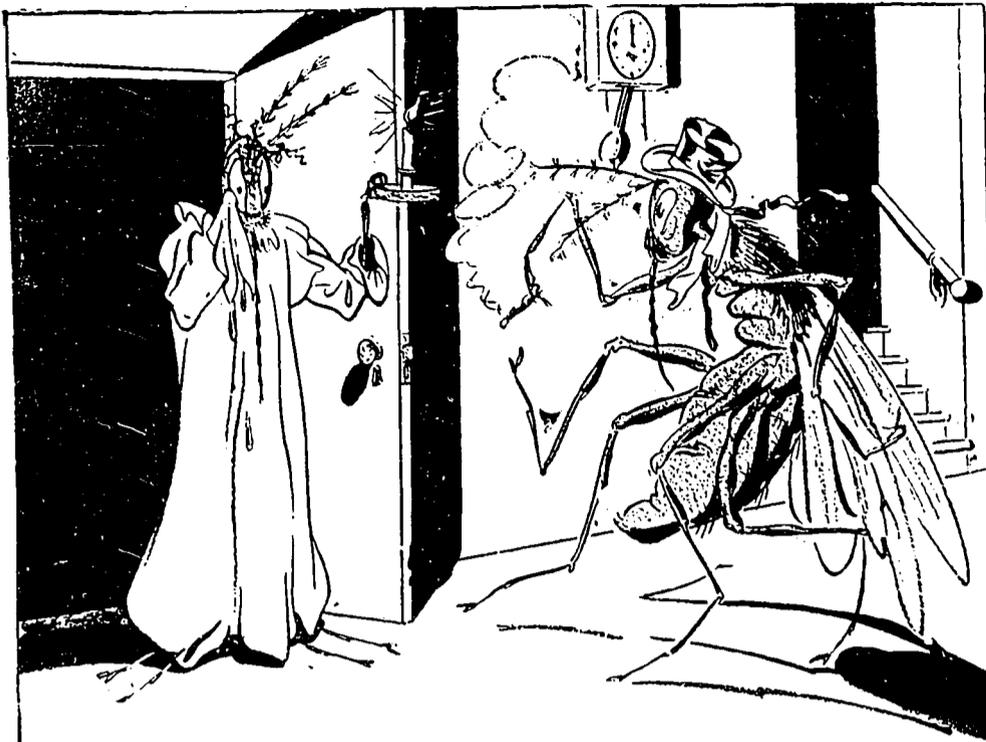
Ce Numéro comptera 60 pages,

les illustrations en couleurs seront dignes des artistes les plus en renom, les autres illustrations se compteront par douzaines; la matière à lire sera très abondante et de circonstance; bref, toujours au prix ordinaire de...

5 cents le numéro,

on aura dans le SAMEDI-NOËL ce qu'aucune autre maison de publication du monde n'offre même pour 25 et 50 cents. Les agents devront se préparer à envoyer aussitôt que possible leurs commandes.

ECHO DE LA DERNIÈRE SAISON



Mme Moustique. — Peut-on se mettre en pareil état...

M. Moustique. — Pas ma faute... hic!... ai trop travaillé la peau des... hic!... gens au pique... hic!... nique de la tempérance.

MOSAÏQUE

(Pour le SAMEDI)

Quelques jours à peine nous séparent d'une échéance fatale dont l'un des avantages sera de mettre fin à toutes les autres échéances. On annonce, en effet, pour le 13 novembre prochain, entre deux et cinq heures de l'après-midi, le dénouement définitif et sans remise de la comédie-drame qui se joue depuis des milliers d'années sur notre globe. Le savant qui nous fait cette agréable prophétie est, dit un confrère, un homme considérable; il professe l'astronomie aux universités de Vienne et de Prague; son nom est Rodolphe Falb. Ce qui console, c'est que M. Falb ne jouira pas de la gloire de prophète; réduit à l'état de fine vapeur, il s'évolera dans les espaces en compagnie des autres mortels. Car, paraît-il, nous périrons par le feu; le déluge est tout à fait vieux jeu. M. Falb a décidé que nous entrerions en collision avec une comète égarée, et la chaleur de la rencontre sera telle qu'il ne restera rien des adversaires en présence, — pas même les bretelles, comme dans le fameux combat des deux Espagnols!

La fin prochaine du monde n'empêche pas les nouvelles médecines de venir par douzaines s'imposer aux gens. Chaque jour apporte une découverte médicale plus étonnante que celle de la veille.

D'un autre côté les amis de l'humanité qui soignent par conseils, ne se montrent pas moins actifs. L'un d'eux a résumé en un court *vade mecum* tout ce qui, d'après lui, a été conseillé de plus juste à ceux qui veulent vivre longtemps. Je le donne pour ce qu'il vaut, et à coup sûr il renferme du bon quoi que ce ne soit pas absolument du nouveau.

En voici les principaux articles:

1° Ne jamais lire dans les rues, non plus que dans les voitures publiques, ou autres véhicules prédisposés aux cahots;

2° Ne pas se nettoyer les dents avec des épingles, non plus qu'avec tout autre corps dur;

3° Ne pas laisser échapper les occasions propices pour varier sa nourriture;

4° Ne pas boire ou manger chaud, froid, alternativement et successivement;

5° Ne pas faire servir à ses repas une trop grande variété de mets, et ne jamais manger avec excès de quelque plat que ce soit;

6° Ne pas lire, écrire ou faire quelque travail délicat, sans recevoir directement la lumière;

7° Ne pas se livrer à des occupations intellectuelles ou à un travail quelconque demandant une certaine énergie physique pendant plus de huit heures par jour;

8° Ne pas entretenir l'obscurité dans les appartements, mais bien au contraire, donner pleine liberté aux rayons de lumière;

9° Ne pas prendre moins de huit heures de sommeil;

10° Ne jamais laisser son esprit inactif.

Fin du monde, médecine brevetée à bon marché et à foison, conseils d'hygiène gratuits, tout cela n'empêche guère les médecins de charger chaud pour leur service. Mais je crois que nulle part ils sont plus exigeants qu'aux États-Unis. C'est ainsi, d'après un journal de New-York, qu'un docteur célèbre de cette ville a reçu 37,000 dollars pour avoir soigné

pendant deux ans la fille d'un riche Américain. Un autre médecin a reçu 60,000 dollars pour avoir accompagné son malade pendant un voyage sur mer de six mois environ.

La moindre opération, celle qui est la moins délicate et qui prend le moins de temps, une injection de morphine ou de cocaïne par exemple, se paye couramment 2,000 dollars. Un spécialiste pour les maladies d'oreilles s'est fait payer 5,000 dollars pour aller de New-York à St-Paul et un de ses confrères en a touché 25,000 pour aller de Philadelphie à San-Francisco.

Jusqu'aux pharmaciens qui s'en mêlent. Bien que la cupidité de leur notes ait donné naissance au célèbre dicton sur les comptes d'apothicaires, il paraît qu'en certains pays ils vont hausser leurs prix. Ils appellent cela: la croisade contre le *rabaisisme*. Comme cette campagne repugne plus ou moins aux pharmaciens qui tiennent à donner et à conserver à leur besogne les dehors d'une profession, un confrère conseille à ceux de son pays de déclarer que la profession est gratuite, à la condition que le client verse d'avance des honoraires. Au lieu de dire, en vulgaires marchands, *prise de vente*, ce que ne font certes pas les avocats, gens astucieux, que les bons apothicaires parlent d'honoraires, ou de frais de déplacement, ou d'indemnités, ou de commission. C'est là le point important. Les professions libérales doivent se distinguer des autres par une grande habileté à dissimuler l'âpre soif de l'argent sous des formules distinguées: ainsi le fonctionnaire ne dit pas qu'il va toucher sa paie, jamais de la vie, il va toucher des émoluments. Ceux dont l'esprit est joyeux appellent le jour de la paie la *Sainte Pauche*, et c'est ainsi

qu'on fait partie d'une profession libérale.

OXFORD.

UN SOUS-ENTENDU CRUEL

Lui. — Depuis que je vous connais, vous ne m'avez pas encore donné un portrait de vous-même qui soit ressemblant.

Elle. — Mais, Henri, je vous ai donné, le printemps dernier, une photographie que tout le monde déclarait ravissante.

Lui. — Elle était ravissante, en effet!

La Maison des Quatre As

Tel est le titre du feuilleton dont le SAMEDI commencera la publication dans son prochain numéro. Il est difficile de trouver dans un récit une suite d'événements plus sensationnels et plus divers. Il y a dans LA MAISON DES QUATRE AS la matière pour dix feuilletons à sensation et, cependant, l'auteur a su réunir le tout en un assez petit nombre de chapitres écrits avec clarté et élégance.

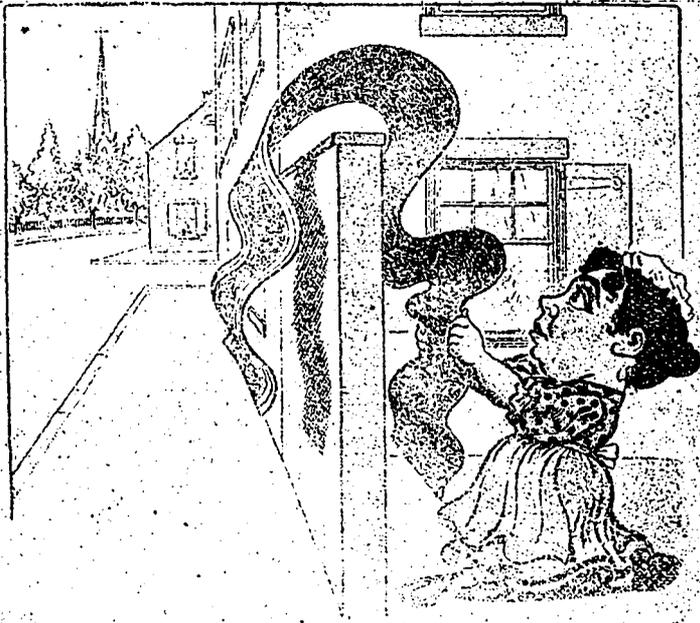
DIS-MOI QUI TU BLANCHIS, JE TE DIRAI QUI...



Mme Sapolla. — Je ne sais pas si je vais répondre aux avances des nouveaux voisins; je n'ai pas encore vu leur blanchissage.

Mlle Tardisia. — Oh! ils sont très bien. Ils font le lavage des meilleures familles dans le quartier.

UNE AVENTURE DE BOUCHENCŒUR



I
Brigitte (qui vient de terminer le batay du tapis). — Je vais maintenant le jeter sur ce mur et le laisser prendre l'air un peu.



II
Anatole Bouchencœur. — Ah ! Voici un bien joli endroit pour attendre qu'elle passe...

COLIN MAILLARD

Un enfant trotté et blond, dont la mine éveillée,
Laisse voir des pâleurs, quoique un peu barbouillée,
Conduit le pauvre aveugle et marche à petit pas.
A l'angle du chemin, ils vont s'asseoir, là bas,
Muets, l'un contre l'autre, et jamais ne demandent
Ils ne poursuivent pas notre aumône, ils l'attendent
Il faut les plaindre, enfants, ils sont si malheureux
Et c'est tout fait de voir comme ils s'aiment entre eux.
Et de voir ce garçon de huit ans dont l'endurance
Aurait encore besoin de guide et de défense,
Si petit, attentif aux pierres du chemin,
Surveiller un vieil homme et lui donner la main.
Le sourire à la lèvre ou les pleurs sur la joue,
Fils de riche ou de pauvre, il faut qu'un enfant joue.
C'est pourquoi, l'autre jour, l'enfant pâle à l'œil bleu
Avait navement imaginé ce jeu.

De courir tout autour de l'aveugle débile,
Qui, sur la terre assis, posait là sa sébile,
A droite, à gauche, vite, étendant les deux bras,
Cherchait à le saisir selon le bruit de ses pas.
L'enfant, que chaque erreur du pauvre aveugle amuse,
S'éloigne plusieurs fois d'un p-tit air de ruse,
Sur la pointe du pied, sans souffler, doucement ;
Et le vieillard se tait, immobile, un moment...
Puis, trouble tout à coup d'un si profond silence,
Il appelle : l'enfant ritote et s'élançe ;
Accourt et vient tomber dans les bras du vieillard ;
Et l'aveugle riait d'être Colin Maillard.
Moi j'admirais l'enfant, dont la candeur suprême
Pouvait jouer, sans l'acception, avec la douleur même,
Et qui fait naître au cœur d'un malheureux pareil
La gaie, le bon rire, et l'oubli du soleil.

J. ADARD.

LES DEUX PENSÉES DU BONHOMME

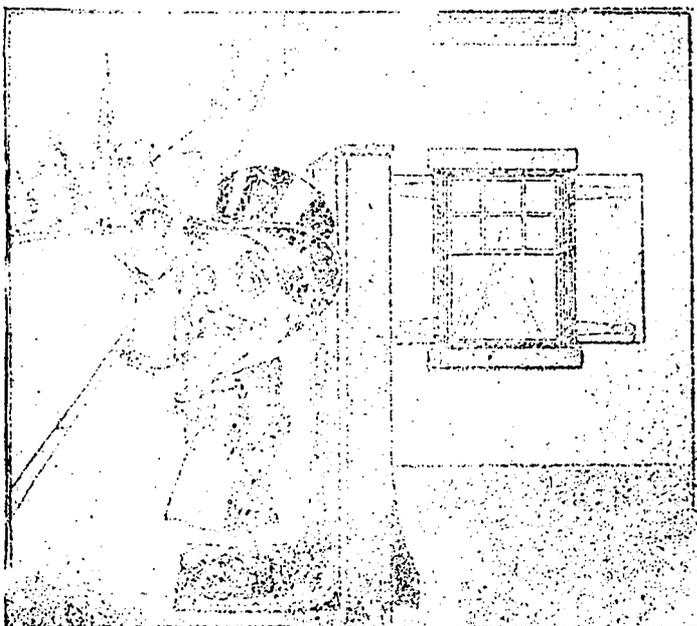
Mme Connostout. — Comment est votre grand-père ce matin, Brigitte ?
Brigitte. — Il a encore ses rhumatismes, madame.

Mme Connostout. — Vous voulez dire qu'il pense qu'il a des rhumatismes. Il n'a réellement rien qui ressemble à cela.

Brigitte. — Peut-être bien, madame.

Madame (quelques jours plus tard). — Et votre grand-père persiste-t-il à croire qu'il a des rhumatismes ?

Brigitte. — Non, madame. Le pauvre homme pense maintenant qu'il est mort. Nous l'avons enterré hier.



III
Je suis un gros venard ! Je puis rester sur ce tapis sans crainte de l'humidité. Maintenant, voyons combien gentiment elle va me sourire.

IL N'EN AVAIT PAS LE COURAGE

Un jeune médecin était une fois appelé chez un monsieur dont la belle-mère était gravement malade. Après avoir examiné soigneusement le cas, le jeune docteur prit le Monsieur à l'écart et lui dit :

“ La seule chose que je puisse vous suggérer, c'est d'envoyer votre belle-mère sous un climat plus chaud.”

L'homme disparut et revint quelques instants plus tard avec une hache. “Tenez, docteur, tuez-la vous-même. Je n'en ai réellement pas le courage.”

UN GARÇON CHARMANT

Le patron. — Vous arrivez bien tard ce matin, Henri.

Le garçon. — Oui, monsieur.

Le patron. — Avez-vous oublié de m'en avertir ?

Le patron. — Non, monsieur, seulement je ne voulais pas vous priver du plaisir de m'en parler le premier.

RESSEMBLANCE

L'instituteur. — Vous avez nommé tous les animaux domestiques, excepté un : Celui qui a les cheveux hérissés, qui hait le bain et aime la boue. Bien, Tom ?

Tom (honteusement). — C'est moi, monsieur.

UN MOYEN TERME

Mlle Aspice. — Avez-vous entendu parler de cet affreux scandale à propos de Mlle Lingotdargent ? Je ne sais vraiment si ça doit être répété.

Mlle Fincleme. — Ne le répétez pas. Donnez-moi seulement votre propre version de l'affaire.

AH ! PAS DE CHIEN ?

Le tromp. — S'il vous plaît, madame, n'auriez-vous pas quelque chose à me donner à manger ? Ne fut-ce que ce dont les chiens ne veulent pas.

Madame Taupin. — Nous n'avons pas de chiens.

Le tromp. — Ah ! vous n'en avez pas ! Eh bien, alors, à l'œuvre, vite ! Vous allez me préparer une omelette au jambon et une tasse de café, et plus vite que ça, vous entendez !

UN CHANGEMENT

Madame. — L'ancienne affiche : “ Si vous ne voyez pas ce dont vous avez besoin, demandez-le ”, n'aura plus sa raison d'être dans nos magasins.

Monsieur. — Non. Maintenant ce devrait être : “ Si vous voyez ce dont vous n'avez pas besoin, achetez-le.”

UNE AUTRE FAÇON DE DIRE LA CHOSE

La mère. — Tommy, je t'ai dit de t'acheter une casquette. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Tommy. — Ma tête ne convenait à aucune des casquettes qu'on m'a montrées.

ÇA COMMENCE BIEN

Le médecin. — Ce dont votre mari a le plus besoin, madame, c'est le repos le plus absolu.

Madame. — Mais il ne veut pas m'écouter du tout, docteur.

Le médecin. — Ah ! Mais c'est déjà un bon commencement.

POUR FAIRE LE COMPLET

Flick. — J'ai un cigare, mais je n'ai pas d'allumettes.

Flock. — Alors, donne-moi le cigare, j'ai une allumette.

Si vous toussiez prenez le . . . BAUME RHUMAL

L'ALCOOLISME

UNE AVENTURE DE BOUCHENCOUR (Suite et fin)

Il devrait y avoir au bout du Décalogue une onzième prescription, ainsi conçue : "Tu ne te saouleras pas."

Le fait est que, d'un bout à l'autre du globe terrestre, le fils d'Adam se saoule trop,

Regardez bien.

L'Anglais se grise avec du whisky, l'Allemand avec de la bière, le Russe avec de l'hydromel, le Turc avec du raqui, le Français avec de l'absinthe, le Chinois avec de l'opium, l'Espagnol avec de l'opianthe, le Hollandais avec du bitter, l'Arabe avec du hachich, l'Américain du Nord avec du tafia, le Nègre avec de tout.

En sorte que la race humaine, déformée profondément par les prétendues délicatesses de la civilisation, se trouve atteinte dans ses sources vives et s'exfolie peu à peu pour finir de la fin des pochards.

Voilà pourquoi on a vu s'organiser à Paris, le Congrès contre l'alcool.

Des philanthropes, bigarrés de médecins, ont formé cette assemblée essentiellement philanthropique. Dans d'éloquents rapports, ces amis de l'humanité, produisant des chiffres terribles, ont montré quels ravages fait désormais l'alcoolisme en Europe. Pour ne parler que de la France et de sa voisine la Grande Bretagne, c'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Les classes populaires surtout ont à souffrir cruellement de ce fléau. Mais que voulez-vous que je vous dise ! Le peuple est intimement convaincu que boire, boire jusqu'à plus soif, est le souverain bien. Il met la vigne, la branche de pommier et le houblon bien au-dessus du laurier.

Est-ce avec de savants discours qu'on lui mettra la doctrine contraire dans la tête !

La science médicale arrive avec une brochette de faits très vrais, trop réels hélas ! pour les maux de tout genre qu'engendre l'ivrognerie. Elle fait voir la déformation du corps, la folie qui accourt, mille maux. Peine perdue, à la sortie de l'atelier, sa paye reçue, le peuple se précipite à l'assommoir où l'on verse à pleins verres le vin bleu ou le sacré chien tout pur, l'eau-de-vie de pommes de terre, et il en boit, il s'en empiffre au point, au bout de vingt minutes, de n'avoir plus un filet de raison.

Il paraît que c'est pour lui le plus grand des plaisirs que de se changer en bête.

Eh bien, oui, mais comme je vous le disais au commencement, on s'arrange enfin pour faire une réaction. Ce congrès contre l'alcool va prendre de la consistance. Il aura des ramifications un peu partout. L'idéal pour les continents sera de lui faire faire le tour du monde, comme cela se voit dans une pièce de Châtellet.

Rendons justice à qui de droit : ce sont nos voisins les Anglais qui ont commencé ce mouvement en créant les sociétés de tempérance.

Mais est-ce bien sérieux ce qu'ils font à Londres, ce que, par contre-coup, nous faisons maintenant nous-mêmes à Paris !

Remplacer l'amour du vin par la tendresse pour l'eau, croyez-vous que ce soit possible ? L'ombre du vieux Noc doit rire à la question, mais rire à se tordre les côtes.

Allez vous poster un instant à la porte de la première guinguette venue et quelque joyeuse chanson, souvent très bien tournée, vous dira très clairement que non.

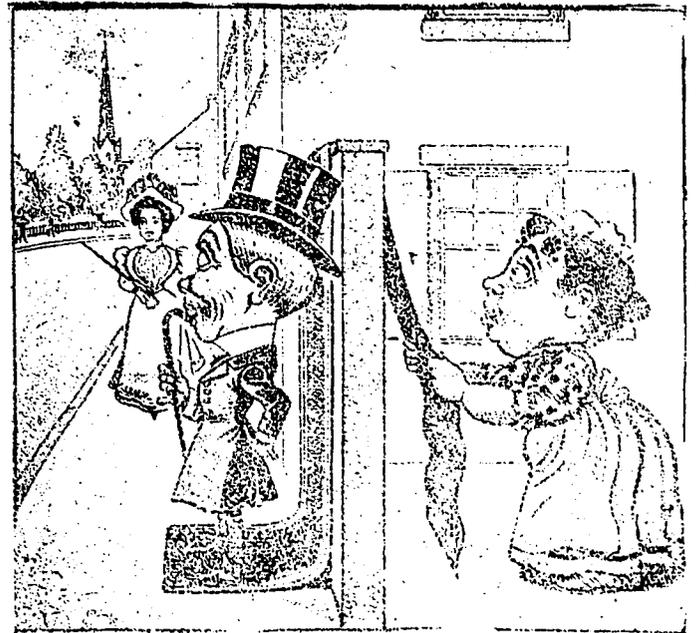
La propagande pour l'eau, oh ! la ! la ! qui opérera ce prodige !

— Non, monsieur, vous dira un poivrot, vous ne nous changerez pas en grenouilles.

Et tous l'auditoire rira autour de vous, et à la fin, après avoir ri, demandera à aller faire un tour chez le troquet ; on dit désormais chez le bistro.

D'autre part, un vaudevilliste en vogue, Georges Duval, nous raconte où en est, en Angleterre, cette question de l'anti-alcoolisme.

Pigez-moi ça s'il vous plaît.



IV

Brigitte. — Je n'aurais jamais pensé cela ! Quelqu'un doit tenir le tapis, bien sûr. Je vais tirer encore un peu.

Anatole Bouchencour. — Ah ! Voici ma jolie fleur de pêcher.

Il y a cinquans, dit-il, en Angleterre, il m'a été donné d'assister à un grand banquet organisé par une des plus importantes sociétés de tempérance de Londres. Jamais je n'ai vu manger et boire comme ont bu et mangé ces ennemis de tout excès. A partir de dix heures du soir, congestionnés, ils commençaient à dodeliner de la tête, lorsque le président se leva et chanta un cantique où la vigne et le houblon était également malmenés. Le cantique fut repris en chœur, après quoi les membres, prodigieusement émus, se mirent à pleurer dans leurs verres. Ce fut la seule eau qu'ils mélangèrent à leurs boissons.

Ne serait-ce pas à peu près la même chose dans notre Paris, qui est à proprement parler le *Paradis des mannequins* ?

OVIDE DESGRANGES.

SUBTILITÉ ELOQUENTE

Berthe. — Quelle est leur position dans la société ?

Blanche. — Je puis dire qu'ils ne sont pas absolument "personne" sans être réellement "quelqu'un".

OUI ! LE PROGRÈS

Madame Taupin. — Nous avons la voiture sans chevaux, la télégraphie sans fil et je me demande ce qui va suivre.

Monsieur Taupin (bénévolement). — Le mariage sans femme peut être.

EXPRESSION FIN DE SIÈCLE

Entendu dans un salon où l'on parlait de notre excellent confrère X..., dont la verve s'exerce volontiers aux dépens de ses amis et connaissances.

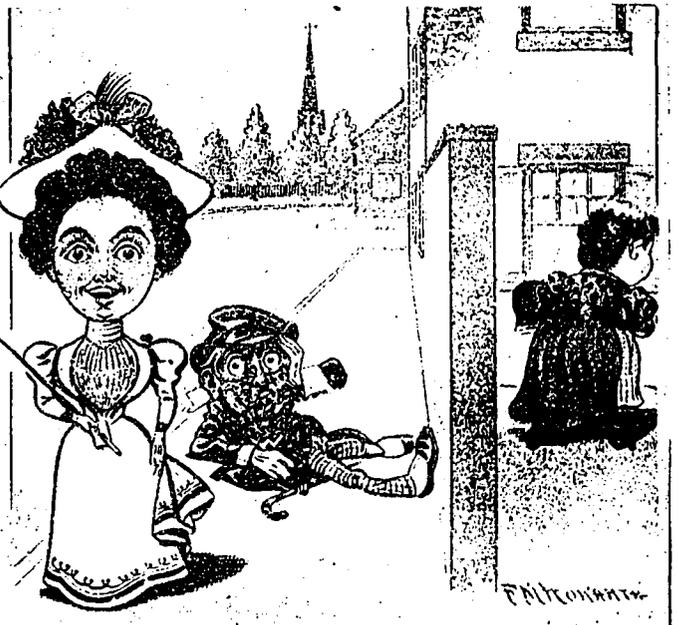
— Il a des ongles jusqu'au bout de l'esprit !



V

Brigitte. — Il me semblait bien qu'il y avait quelque chose à l'autre bout de ce tapis.

Anatole Bouchencour. — Aie... Oie... 1... 2... 1...



VI

Anatole Bouchencour. — Je ne vois pas bien ce qu'elle peut avoir à son rire de la sorte.

UN ENGAGEMENT SACRÉ



Mme Bernabé. — Et si je meurs, me suivras-tu en Paradis ?
Lui. — Oui, ma chère ; du moins j'irai m'y informer de toi.

CHRONIQUE

M. Louis Fréchet a repris dans la *Presse* ses chroniques sur nos "Fautes de langage".

En annonçant cette bonne nouvelle à son public, notre confrère fait remarquer que "la reprise de ces travaux arrive d'autant mieux, que le même mouvement se fait en France, où l'on se plaint de l'envahissement grec et anglais dans la conversation. M. Remy de Gourmont a commencé une campagne contre l'introduction si fréquente de mots anglais qui s'y fourrent tout ronds..."

"M. de Gourmont suggère que la langue française se les incorpore, à l'instar de l'italien, qui donne des terminaisons italiennes à tous les mots étrangers : "typographia", par exemple, pour "typographie".

"M. Fréchet aura beau jeu dans ce champ, nouveau pour la France, mais si familier pour nous. Ainsi, M. de Gourmont suggère qu'on dise : "Stimeur" pour "steamer", "higuelfe" pour "high life", "fiveocloque" pour "five o'clock", "poudingue" pour "pudding", "tramoué" pour "tramway", "lunche" pour "lunch", etc.

"Qu'en dira M. Fréchet ?"

Au moment où j'écris ceci, j'ignore ce qu'en dit ou ce qu'en dira M. Fréchet. Mais, si je ne me trompe pas et si je me rappelle bien ses premières leçons, il est loin d'être aussi indulgent que M. de Gourmont. Mais, dira-t-on, c'est le censeur canadien qui devrait être le plus accommodant, étant donné l'entourage anglais, les pénibles exigences d'un commerce continu avec des gens écrivant ou parlant une langue qui, par son étymologie et sa texture mêmes, expose les plus prudents à pécher septante fois sept fois par jour. L'œuvre du poète-lauréat n'en est, retorqueront les autres, que plus précieuse et plus méritoire.

Ce n'est pas d'hier que M. de Gourmont a commencé sa croisade. Et cette croisade n'a pas été et ne sera jamais, tout l'indique, celle d'un puriste cassant, mais d'un opportuniste.

Sa formule n'est pas le redoutable : *Ne dites pas... dites...* des Noël et des Chapsal.

Comme le faisait remarquer feu Sarcéy dans un article sur ce réformateur :

"M. de Gourmont fait remarquer, avec beaucoup de sens, qu'en ces matières un peu de modération ne nuirait pas. L'opinion de Malherbe, sur l'excellence du parler de la place Maubert, a toujours sa valeur, et il y a souvent, à un usage qui s'introduit dans la langue du peuple, des raisons obscures qui font qu'il sera demain l'usage universel, et qu'il triomphera des anathèmes de la grammaire."

C'est ce qui faisait dire à Vaugelas qui s'y entendait :

"Dans les doutes de la langue, il vaut mieux, pour l'ordinaire, consulter les femmes et ceux qui n'ont point étudié, que ceux qui sont bien savants en la langue grecque et en la latine."

Et Sarcéy, qui maniait la langue française comme s'il l'eût créée et qui avait porté à une si haute per-

fection la science du mot et la souplesse de l'expression, l'"oncle Sarcéy" écrivait :

"Je tiens pour bonnes et vraiment françaises toutes les locutions, toutes les façons de parler qui ont passé dans l'usage des honnêtes gens, fussent-elles condamnées par messieurs les grammairiens. Je ne leur demande que d'être dans le génie de la langue. Qu'est-ce que c'est que ça, le génie de la langue ! Ma foi, je ne saurais trop le dire. Mais qu'un tour soit rapide et clair, qu'un mot soit vif et pittoresque, peu m'importe d'où ils viennent ; si le peuple les a adoptés, je les emploie sans scrupule, car ils sont dans le génie d'une langue qui est faite de lumière et de grâce."

Voilà certes ce qui jure avec la tyrannie de bien des émondeurs d'ici et d'outre-frontières.

* * *

Sarcéy ne se bornait pas à cette large... profession de foi — il entraînait dans le vif, il se colletait avec les pires autoritaires. Je cite :

"— Ne dites pas : *estalue*, dites : *statue*."

"Mon Dieu ! je ne demande pas qu'on revienne sur la décision des grammairiens, puisque le public s'y est docilement rangé. La vérité, c'est que le peuple avait raison de vouloir dire *estalue* ; il suivait le même instinct qui lui faisait dire : *estampe*, *esturgeon*, *estacade*, *estafette*, *estafier*, *estafilade*, *estrade*, *estraméon*, *estocade*, *estropié*, etc., etc."

"Tous les mots qu'a légués la langue latine commençant par *st*, le peuple, conduit par un goût vif de l'euphonie, en avait adouci la prononciation et mettant un *e* devant : il avait fait le mot *espèce* ; ce sont les pédants qui l'ont forcé à dire : *spécieuse*, *spécial*. Il avait fait le mot *esprit* ; on l'a subjugué pour qu'il dise : *spirituel*. Parfois, il retranchait l'*s*, qui lui paraissait trop dur, et gardait l'*e* : de *schola*, il faisait *école*, d'où les grammairiens ont tiré *scolaire* ; de *studium*, il faisait *étude*, et les savants en *us* ont écrit *studieux* ; de *stagnum*, il faisait *étuvy*, et ces messieurs ont voulu que l'eau fût *stagnante*."

"Je ne demanderai pas, à coup sûr, qu'on revienne sur ce qui est fait, et qu'on dise une *estalue*. Mais c'est le peuple qui avait raison de parler ainsi ; et les grammairiens sont des malfaiteurs."

Chapsal et Noël ordonnent également de ne pas dire *fortuné*, mais *riche*. A quoi Sarcéy ripostait :

"Je me creuserais dix mille ans la cervelle que je n'arriverais pas à comprendre pourquoi un homme qui a de la fortune se serait pas traité de fortuné ; pourquoi fortuné ne s'appliquerait qu'aux choses : une terre fortunée, des îles fortunées !

"Ne dites pas : *le cheval à mon père*, dites : *le cheral de mon père*. Et le peuple continue, malgré les réprimandes des grammairiens, de marquer la possession par *à* aussi bien que par *de*. Du moment qu'on dit : sans contrevvenir à aucune règle, sans contrevention, *ce cheval est à mon père*, je ne vois pas de raison pour ne pas dire : *le cheval à mon père*."

Continuons — c'est, par ma foi ! de trop grande actualité depuis que M. Fréchet a repris ses intéressantes petites dissertations.

"Ne dites pas : *secoupe*, mais *soucoupe*."

"O la tyrannie des grammairiens qui se trompent ! *Secoupe* est d'une formation très régulière. *Succussare* a donné *secouer*, que l'on prononce, le plus souvent, *s'couer* ; *succurrere* a donné *secourir*. *Soucoupe*, qui est horrible à prononcer, aurait gagné en sonorité élégante et vive à garder la forme populaire : *s'coupe*."

"Ne dites pas : *prévu d'avance*, dites : *prévu*."

"Et pourquoi cela ? Est-ce qu'on ne dit pas : *prédire l'avenir* ?

"*Prévu d'avance* ; la locution vient d'un besoin de renforcement qui

SITUATION SPASMODIQUE



Triampant. — Oh ! de grâce, donnez-moi dix cents sans quoi je vais avoir un spasme.

M. Gohstein. — Mais, si je vous donne dix cents, j'aurai un spasme moi aussi. Et, alors, où sera la différence ?



Mme Dejoin.—Le jeune homme de la ville qui est au salon dit à Lise qu'il aimerait être oiseau...

Mr Dejoin.—Oui, hein ? et il voudrait aussi que notre maison lui serve de cage... mais s'il n'attend que cela pour engraisser, je le plains !

nous a donné ces expressions : montez en haut, dépêchez-vous vite, regardez voir, voyez voir."

* * *

Entendons-nous bien. Ni M. Sarcy, ni M. de Gourmont, et encore moins votre humble serviteur, ne désirent encanailler la langue, la dégager de tout frein.

Les gens de notre camp ne veulent, comme le disait encore le semainier des *Annales politiques et littéraires*, que mettre en garde contre les insupportables prétentions des grammairiens, qui ont déjà tant fait pour déformer notre langue ; ce sont de faux puristes. Ne les écoutez pas.

—Parlez tout dret, comme on parle chez nous, disait la servante de Molière.

Je n'irai pas aussi loin, mais je connais trop M. Fréchette pour croire, un seul instant, qu'il usera le brillant de la langue à force de vouloir la polir.

Malherbe, qui ne vivait pas dans un temps où les innovations se faisaient drues dans le parler français, personnifiait bien le véritable partisan, à la fois, de la pureté de cette langue et de l'essor à lui donner. On sait qu'il ne reculait pas devant les hardiesses littéraires, ce qui ne l'empêcha pas de défendre la langue contre le roi lui-même. Henri IV ayant parlé incidemment d'un cuiller d'argent, Malherbe fit une moue qui n'échappa point au souverain. Il lui demanda s'il ne disait pas bien et si *cuiller* n'était pas masculin.

—Sire, répondit Malherbe, ce mot sera toujours féminin jusqu'à ce que Votre Majesté ait fait un édit ordonnant, sous peine de la vie, qu'il devienne masculin."

Bref, rappelons-nous qu'en linguistique comme en toutes choses :

Croire tout découvert est une erreur profonde,
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

KODAK.

COURRIER FEMININ

Lectrices, une autre sphère nous est ouverte. Ça été dur à obtenir, mais, comme toujours quand nous le voulons, c'est venu.

Donc, un nouveau métier s'ouvre aux activités féminines : celui de conductrice de tramway. C'est du Chili que nous arrive cette innovation : à Valparaiso et à Santiago, tous les trains sont conduits par des femmes.

Les "conductrices" portent un uniforme en drap bleu, avec un tablier blanc noué par un ruban rouge. Ajoutez à cela un large chapeau de paille blanche, également orné d'un ruban rouge.

Elles ont en bandoulière deux sacs en cuir : l'une à courroie fauve, l'autre à courroie noire. L'une de ces sacs est destinée à renfermer la recette ; dans l'autre, on met une provision de sandwiches et un carafon de vin.

Si l'uniforme est seyant, le service ne laisse pas que de paraître rude : dix heures sans débrider — si j'ose dire.

Il est vrai que nos sœurs de là-bas possèdent l'importante compensation de pouvoir écraser à volonté ces monstres d'hommes.

* * *

Les hommes corsetés ! En vérité, il ne manquerait plus que cela ! s'écrie la baronne Staffé.

Si "plus la femme est femme, plus l'homme l'aime", il est certain, également, que la femme déteste l'homme efféminé, dépourvu de la force et de la simplicité masculines. Je ne vous dis pas qu'elle aime l'homme rude ni l'hercule de foire, mais elle n'a que mépris pour l'homme précieux et prétentieux.

L'homme vraiment chic maintient sa stature dans toute son intégrité, il ne s'abandonne pas, ne se laisse pas aller, mais il conserve, dans toute son allure, une aisance que le port du corset lui ferait perdre assurément. Ses mouvements sont libres et amples ; mais s'il introduit son buste et ses flans dans la gaine balcinée, il perdra la facilité et la cranerie du geste et de la démarche. Ce ne sera plus qu'un piquet raide, un être artificiel à la tournure gênée et guindée.

Déjà, il était déplorable que les tailleurs eussent imaginé de blinder les épaules du pardessus. Vous avez remarqué l'aspect de l'homme qui s'affuble de ce vêtement si fâcheusement retouché : son épaule n'a plus aucun jeu à l'œil du spectateur ; l'immobilité complète de la carrure fait perdre toute souplesse à la personne entière. Ces messieurs ressemblent à ces ustensiles de bois qu'on insère dans les manches des vêtements pour les suspendre aux triangles, dans les armoires.

Je vois que les individus du sexe fort sont tout aussi pusillanimes que nous devant ceux qui les habillent, et tout aussi respectueux des plus absurdes décrets de la mode.

Il y a cinquante ans, les hommes des classes riches chassaient, montaient à cheval et faisaient de l'escrime. C'était à peu près tout, et ils ne consacraient pas trop d'instant de leur vie à ces plaisirs, à cette activité.

Aujourd'hui, on chasse toujours, on monte encore à cheval, on n'a pas cessé de faire des armes, mais, en plus, on enfourche la bicyclette, on dirige l'automobile, on conduit le mail, on joue au polo, au tennis, au golf, au foot-ball, etc. (j'en oublie) ; on fait des haltères et autres exercices gymnastiques, de la natation, des marches forcées (j'en passe). Enfin, on fait frotter, masser ce corps si agité, de sorte qu'on ne laisse pas au sang une minute de rafraîchissement, aux organes un seul instant de relâchement.

Et l'on s'étonne que la machine humaine, usée jusqu'à la trame, craque un beau jour, où l'on croyait encore les gens pleins de force.

Allons, messieurs, autant que la suralimentation, redoutez les excès du mouvement. Parmi les sports, choisissez-en un ou deux, qui vous soient salutaires, parce qu'ils maintiennent l'élasticité de vos membres, mais ne les cultivez pas tous à la fois.

XXX.

UNE LEÇON D'ÉCONOMIE

Le père (à son fils, de qui il vient d'accepter un cigare).—Excellent ! Combien paies-tu cela ?

Le fils.—Trois pour cinquante sous.

Le père.—Ah ! et moi qui me contente avec des cigares de cinq sous.

Le fils.—C'est différent. Si j'avais une aussi nombreuse famille à supporter, moi je ne fumerais pas du tout.

UN ARGUMENT DE POIDS

Bouleau.—Il doit avoir fait grand appel à votre sympathie pour vous emprunter cent piastres ?

Rouleau.—Oui. Il m'a dit que c'était pour que sa femme puisse rester à la campagne un mois de plus.

Ce que doit être la Chambre des Enfants

La conception de l'appartement moderne est vraiment singulière. Je suppose une famille bourgeoise, d'une très moyenne aisance. Le père gagne 5 ou 6,000 francs. Il y a trois enfants dans la maison.

On prend un logement de sept pièces. Savez-vous ce qu'on fait tout d'abord. On commence par choisir la pièce la plus spacieuse, par suite la plus aérée, pour en faire un salon. Songez donc, il s'agit d'écraser de son luxe les petites amies qui, elles, sont bien obligées de recevoir dans leur chambre.

L'ERREUR D'UN HOMME DISTRAIT



I
Prend la bonne pour un de ces meubles si répandus...

Après le salon de réception, c'est le tour de la salle à manger. Peut-être ne recevra-t-on qu'une fois par an ces "chères madames", mais, bah ! comme il faut paraître envers tout et quand même, on choisit encore une pièce confortable, et voici déjà de ce double fait le logement bien entamé... De fil en aiguille, c'est un point que j'observe tous les jours, les enfants sont relégués dans une chambre noire, insuffisamment éclairée et aérée. En tout ceci, je laisse de côté la question morale, car enfin on n'accordera que ladite question est bien négligée quand, ainsi que j'ai vu dernièrement, on place la chambre de l'enfant entre celle des parents et celle d'une grande sœur de dix-huit ans.

Restant sur un terrain purement hygiénique, on me permettra de ne pas m'étonner des teintes décolorées et des yeux caves qu'ont ces pauvres petits quand ils sortent de leurs niches.

La chambre des enfants doit répondre à certaines conditions qu'il faut tâcher de réaliser dans la pratique.

Autant que possible, on évitera de la placer au rez-de-chaussée qui, sous notre latitude, est presque toujours humide. Les fenêtres seront tournées vers l'est ou vers le midi pour donner accès au beau et bon soleil qui, suivant le proverbe arabe, dont je corrige le sens, éloigne les maladies. Je suis l'ennemi des rideaux et tentures, qui sont des nids à microbes. Les vitres seront simplement masquées de petits rideaux de mousseline... Le parquet sera en bois blanc non ciré pour éviter les chutes des jeunes enfants, il sera lavé deux fois par semaine avec une eau chlorée. Les murailles ne seront jamais recouvertes de papiers de tentures qui contiennent souvent des substances toxiques, elles seront peintes à l'huile ou blanchies à la chaux, de telle sorte que, tous les ans, le rafraîchissement de la paroi puisse se faire.

Bien que je sois d'avis que les enfants, jouissant, grâce à des habitudes hydrothérapiques, d'une grande élasticité de peau, soient rompus à toutes les températures, je tiens à ce que dans la chambre, il y ait une cheminée d'un tirage assuré. Le feu, qui sera toujours emprunté au bois, ne sera allumé que quand régnera un froid extrême ou une humidité appréciable. Avec les carreaux troués, mis au haut des fenêtres, l'aération sera du reste assurée. Une petite précaution utile est d'avoir dans la pièce un thermomètre qui permette de contrôler toujours la température.

Les meubles doivent être en petit nombre. Le lit sera en fer, muni d'un sommier, d'un matelas, d'un traversin et d'un oreiller en crin. Jamais d'édredon ni de couverture piquée garnie de plumes. Les draps seront entretenus dans un état de propreté minutieuse et changés tous les huit jours. Les meubles seront en bois blanc, sans ces arêtes tranchantes qui ont causé tant de blessures. Ne jamais mettre de tapis cloués sur le plancher, ce sont des réservoirs à poussière.

Dès que l'enfant est levé, il faut ouvrir largement son lit pour mettre les draps au contact d'un air renouvelé. C'est dire que, le changement de chambre ayant été fait, on en ouvrira largement les fenêtres. La chambre à coucher est la chambre de nuit. Pour les enfants, pas plus que pour les adultes, elle ne peut être habitée le jour.

Elle doit présenter tout ce qui suffit pour assurer un doux sommeil : un air pur, un lit simple, confortable, sans rideaux, une propreté parfaite, rien qui attire, charme, amuse les yeux, c'est le séjour de celui qui vient de partir pour le pays des rêves sans que rien autour de lui l'attire où le captive, pas de livres, pas de jouets.

La chambre à coucher, ainsi comprise, devient inhabitable le jour, elle est triste, morne, endormie. La chambre à coucher, enfin, est le temple du sommeil, on n'y doit entrer que les paupières déjà presque closes.

Dr CARADÈC.



II
... destinés à recevoir paletots, parapluies...

TIT FOR TAT

Un médecin qui se rendait en voiture chez un malade faillit écraser une vieille femme.

— Toujours la même chose ! grogna-t-il, toujours des femmes et des ânes dans le chemin.

— Au moins, retorqua la vieille, vous avez eu la politesse de vous nommer le dernier.

L'EFFET D'UN TONIQUE

La mère.— Je crois que je ne continuerai pas à donner à bébé le tonique prescrit par le médecin.

Le père.— Il me semblait que sa santé en profitait.

La mère.— C'est vrai, mais ce matin il a dégringolé six fois dans l'escalier, cassé la lampe du salon, deux plats, une cruche et ma lorgnette ; je ne pense pas que je puisse en endurer davantage.

IL FAUT SOIGNER LES DEUX

Le jeune Cupidor remontait la rue St-Canut portant sous un bras une boîte de chocolat et sous l'autre quelques livres de viande. " Mais, lui dit un ami, je ne savais pas que tu étais marié "

— Je ne le suis pas non plus.

— Et pour qui donc ces provisions !

— Le chocolat, c'est pour ma blonde, et la viande, pour son chien. Pour arriver, je suis tenu de les bien soigner tous deux. Ce que j'ai hâte d'en avoir qu'une à supporter...

MACADAMISÉS

Le parvenu.— Moi, je crois à l'éducation, à la meilleure. Mon père n'a rien ménagé pour me faire apprendre tout et je dépenserais des cent et des mi le pour que mes enfants deviennent des savants.

L'ami.— Je suppose que vous leur ferez donner une instruction académique ?

Le parvenu.— Oui, je ne négligerai rien pour que mes enfants soient aussi macadamisés que leur père.

UN JEU DANGEREUX

— En voulant m'exercer aux jeux d'esprit je me suis fait attraper. J'ai demandé à ma femme quelle différence il y avait entre moi et un cheval, croyant qu'elle me répondrait que je suis un homme à quatre mains et qu'un cheval est une bête à quatre pattes. Or, sais-tu ce qu'elle m'a répondu ?

— !!!

— Que la seule différence qu'elle voyait se trouvait dans la longueur des oreilles.

CHACUN SON TOUR

En arrivant chez lui le bonhomme Nicodème trouva sa vieille en pleurs :

— Allons, qu'est-ce qu'il y a encore, dit-il.

— On a volé une de nos filles hier soir.

— Celle aux cheveux rouges ?

— Oui, cette pauvre Toinette, la meilleure enfant du...

— Jos Lapinte ?

— Quel autre veux-tu que ce soit. J'espère que tu vas courir après...

— Pas la miette. Je ne suis pas obligé de rendre service à Lapinte. Puisqu'il a voulu se mettre Toinette sur les bras qu'il pendre.

Il ne sera toujours pas plus mal que moi depuis quarante ans. Chacun son tour.

RECLAME JAPONAISE

Quelques spécimens de réclame japonaise.

— Nos marchandises sont expédiées avec la rapidité d'un boulet de canon.

— Notre papier est aussi solide que la peau d'un éléphant.

— Nos paquets sont emballés avec un soin pareil à celui qu'une jeune mariée témoigne à son époux.

Le texte de notre publication est aussi élégant que le chant d'une jeune fille.

— Nos soies et nos satins sont aussi doux que les joues d'une jolie femme, aussi colorés que l'arc-en-ciel.

UN CAS DÉSES-PÉRÉ

— Tu dis qu'il est à peu près idiot ?

— Il n'est seulement pas capable d'inventer une excuse quand il arrive tard chez lui.



III
... et chapeaux.

IL FAUT PRÊCHER PAR L'EXEMPLE



Robinet.—La bible nous dit qu'il faut éviter jusqu'aux apparences du mal.
Cheminot.—Alors, que diable ! pourquoi n'enlèves-tu pas ces overalls ? Ça sent le travail à deux lieues à la ronde !

CIRCONSPÉCTION

*Donne la main, retiens ton souffle, et soyons-nous
 Sous cet arbre géant où rien n'aurait la brise
 En soupirs inégaux, dans la ramure grise
 Que caresse le clair de lune blême et doux.*

*Immobiles, baissions nos yeux vers nos genoux,
 Ne pensons pas, rêvons. Laissons fuir à leur guise
 Le bonheur qui s'enfuit et l'amour qui s'épuise,
 Et nos chereurs frères par l'aile des hiboux.*

*Oublions d'espérer. Discrets et contents,
 Que l'âme de chacun de nous leur continue
 Ce calme et cette nuit serène du soleil.*

*Restons silencieux parmi la nuit nocturne :
 Il n'est pas bon d'aller troubler dans son sommeil
 La Nature, — ce dieu féroce et ténébreux.*

PAUL VERLAINE.

LE COIN DE "JOE"

(Pour le SAMEDI)

QUAND ON AIME D'AMOUR RÉEL.

Voici un grand problème que je m'en vais essayer de résoudre avec vous.

Tous, tant que nous sommes, prétendons aimer plus ou moins et avons nos goûts particuliers en cette matière. Mais savoir quand on aime d'amour véritable, c'est difficile à dire !

Que de fois avons-nous senti notre esprit transporté vers quelqu'un, notre cœur tout brûlant pour l'objet de nos rêves, étant certains, persuadés de notre choix, de notre destinée !

Il se rencontre dans la vie tant de circonstances, de faits divers, de personnages différents, de caractères bizarres, de gens qui nous plaisent et qui se font à notre goût, que l'on vient à une certaine conclusion au bout de notre course, à se demander où on en est !

Que l'on se demande sérieusement un compte rendu du passé, de nos impressions de voyage en amour.

Que de stations ! d'arrêts ! Qu'avons-nous dit ? fait ? écrit ? ou pensé ? Restreint est le nombre de cœurs intacts, si je puis m'exprimer ainsi, qui n'a pas eu d'échecs en amour ? et qui n'a pas fait fausse route une ou deux fois ?

Le cœur est prompt et il faut qu'il se heurte ; comme l'enfant, il pleure ou il rit avant de voir le jour ; il faut nécessairement qu'il ait un peu d'expérience, alors il se lance et fait son chemin.

Ce n'est pas dans les émotions passionnées, dans les démonstrations vives, les phrases sucrées, les services rendus, l'attention intéressée, les larmes, etc., que l'on prouve une affection réelle, mais bien dans l'épreuve.

Si l'on aime véritablement, aucun obstacle ne nous arrêtera, il s'agit d'une victoire, qui, n'étant inspirée par l'ambition, sera de vaincre ou de mourir !

L'indigent ne reconnaît-il pas ses véritables amis en ceux qui lui font l'aumône ? le disparu en ceux qui prient pour le repos de son âme ? Trop souvent hélas ! la mousse pousse plus vite sur le cœur que sur la tombe des proches !

Si l'on aime vraiment, l'on aimera toujours !... L'on fera pour cet être aimé, celui qui possède nos pensées, tout pour lui plaire, même après conviction qu'il ne nous aime pas, même en son absence ! qu'il sache le reconnaître ou non ! Lorsqu'il paraît indifférent, il faudra faire des démarches pour parvenir jusqu'à lui, même forcer l'entrée ! Bravons tout, faisons tous nos efforts, c'est un véritable siège et la cause du cœur est plus noble qu'aucune de la patrie.

L'amour lorsqu'il existe véritablement, s'éteint à la source, c'est-à-dire avec le cœur.

Septembre 1899.

"JOE."

AMBIGU

Le client.—Votre lait n'est pas riche.
Le laitier.—Non, il est pauvre, mais homête.

AT-IL SU POURQUOI ?

L'homme qui ne devait rien qu'à ses seules ressources.
 — Oui, messieurs, mon père était un éleveur de porcs. Nous étions une nombreuse famille, et...
 Mais ici sa voix fut couverte par les applaudissements.

LES AMIS DE NOS AMIS

Parvenu.—Venez dîner avec nous, demain.
Labouffette.—Je le regrette, mais je suis engagé, je vais voir "Hamlet".
Parvenu.—Mais, comment donc ! emmenez-le avec vous, il sera le bienvenu.

UNE VERTE REPOSE

Un commis-voyageur, un peu gouaillieur, après certaines plaisanteries demanda à un prêtre près de lui :

—Monsieur, pourriez-vous me dire quelle différence il y a entre l'éducation et l'instruction ?

—Monsieur, dit froidement l'abbé, si vous aviez de l'éducation, vous ne me poseriez pas cette question ; si j'y répondais je commencerais votre instruction.

CE QUELLE RAPPELAIT

Elle.—Votre femme me rappelle beaucoup une de mes sœurs qui est à New-York.

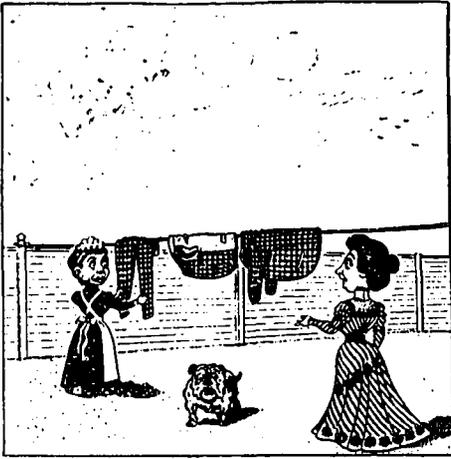
Lui.—Elle me rappelle beaucoup son premier mari qui est Dieu sait où.

DEVINETTE



J'entends marcher ; où donc est-il ?

COMMENT SACQUÉCORDE SE DÉGUISA EN SPORT



I
Mme Aspatour. — Non, Brigitte, ne les rentrez pas. Je veux qu'ils restent à l'air aussi longtemps que possible avant de les emballer avec du camphre. Oui, c'est vrai que nous sortons tous et que la maison va être fermée pendant quatre heures ; mais personne n'oserait entrer dans la cour avec un chien comme Carlo.



II
Sacquécorde. — Oh ! là ! là ! voir ce beau complet tout neuf, et juste à ma taille ! Si ce n'est pas trop tentant ! Et en être si près et si loin, pourtant, à cause de ce sale animal...

LE FOU

*Le soir est arrivé. Du bord de la fenêtre
 Le poète contemple au fond de l'horizon
 La rive douloureuse et pur où sa raison
 Trouble et s'agouaille de rimer et rouïtre,*

*Car le poète est fou ! Vous en doutez, peut-être !
 Eh non ! n'en doutez pas, car toute sa raison,
 Il l'a mise là-bas en la blanche maison
 Que vous voyez au loin, sous la lune, paraître.*

*Son rêve s'agouaille éperdument. Alors
 Le pauvre fou gémit et se donne des torts,
 Cependant que la nuit superbement s'amuse*

*De voir et insensé tout torturé d'amour
 Souffrir et sangloter sur la mort de sa muse
 Et pleurer sa jeunesse, à la fin d'un beau jour !*

GEORGES DESPLAC.

PAR UN JOUR DE PLUIE

Connaissez-vous l'automne ? L'automne en pleins champs, avec ses bourrasques, ses longs soupirs, ses feuilles jaunies qui tourbillonnent au loin, ses sentiers détrempés, ses beaux couchers de soleil, pâles comme les sourires d'un malades, ses flaques d'eau dans le chemin... Connaissez-vous tout cela ?...

Si vous avez vu toutes ces choses, vous n'y êtes certes pas resté indifférent. On les déteste ou on les aime follement.

Je suis au nombre de ceux qui les aiment et je donnerais deux étés pour un automne. J'adore les grandes flambées ; j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée, ayant mon chien entre mes guêtres humides. J'aime à regarder les hautes flammes qui léchent la vieille ferraille aux dents pointues et illuminent les noires profondeurs. On entend le vent siffler dans la grange ; la grande porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et malgré le bruit de la forêt, qui, tout près de là, rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres d'une bande de corbeaux qui luttent contre la tempête. La pluie bat les petites vitres ; on songe à ceux qui sont dehors, en allongeant ses jambes vers le feu. On songe aux marins : au vieux docteur conduisant son petit cabriolet, dont la capote se dandine, tandis que les roues enfoncent dans l'ornière et que Cocotte hennit contre le vent. On pense aux deux gendarmes dont le tricorne ruisselle, on les voit morfondus, trempés, courbés en deux et cheminant dans le sentier des vignes, assis sur leur monture que recouvre le grand manteau bleu.

On songe au chasseur attardé courant dans la bruyère, poursuivi par l'ouragan comme le criminel par le châtimant, sifflant son chien, la pauvre bête ! qui barbotte dans les marais...

Infortuné docteur ! infortunés gendarmes ! infortuné chasseur !

Et, tout à coup, la porte s'ouvre, et Bébé s'élance en criant :

— Petit père, le dîner est servi.

Pauvre docteur ! pauvres gendarmes !...

— Qu'est-ce qu'il y a pour dîner ?

La nappe était blanche comme la neige en décembre, les couverts étincelaient sous la lampe, la fumée du potage s'engouffrait sous l'abat-jour et volait la flamme en répandant une bonne odeur de choux.

Pauvre docteur ! pauvres gendarmes !...

Les portes étaient bien closes, les rideaux étaient tirés, Bébé se hissait sur sa grande chaise et tendait le cou pour qu'on lui nouât sa serviette, tout en criant les mains en l'air :

— La bonne soupe aux choux !

Et souriant en moi-même, je disais :

Le bambin a tous mes goûts !

La maman arrivait bientôt et, toute joyeuse, ôtant ses gants étroits :

— " Il y a, je crois bien, monsieur, quelque chose que vous aimez beaucoup, me disait-elle. "

C'était jour de faisan ! et instinctivement je me retournais un peu pour voir sur le buffet la bouteille poussiéreuse de mon vieux chambertin ! La Providence les créa l'un pour l'autre, et ma femme jamais ne les a séparés.

" Sabre de bois ! mes enfants, qu'on est bien chez nous ! m'écriais-je en riant de bon cœur. Sabre de bois !... sabre de bois !... "

" Pistolet de paille ! " ajoutait Bébé en tendant le bec au potage.

Et tout le monde éclatait de rire.

Pauvres gendarmes !... Pauvre docteur !...

Oui, oui, j'aime beaucoup l'automne, et mon gros chéri l'aimait aussi comme moi, non pas seulement à cause du plaisir qu'on éprouve ensemble autour d'un grand feu, mais aussi à cause des bourrasques

elles-mêmes, du vent et des feuilles mortes. Il y a un charme à affronter tout cela !

Nous remontions la petite route jonchée de feuilles humides et noires ; les grands peupliers dépouillés, grisâtres, laissaient entrevoir l'horizon et l'on apercevait au loin, sous un ciel violet, lamé de bandes jaunâtres et froides, les toits de chaume affaissés, et les cheminées rouges d'où s'échappaient de petits nuages bleuâtres, que le vent chassait comme un furieux. Bébé sautait de joie, retenant de sa main son chapeau qui voulait s'envoler et puis me regardait de ses petits yeux brillants sous les larmes. Ses joues étaient rouges de froid, et tout au bout de son nez pendait une petite perle transparente et prête à tomber. Mais il était joyeux et nous longions les prés humides sur lesquels s'étalait la lumière débordée. Plus de roseaux, plus de nénuphars, plus de fleurettes sur les bords !

Quelques vaches entrant dans l'herbe humide jusqu'à mi-jambe et paissant lentement.

Dans le fond d'un fossé, à côté d'un gros tronc de saule, deux petites filles blotties l'une contre l'autre, sous un grand manteau qui les entortillait.

Elles gardaient leurs vaches, les pieds nus dans des sabots fendus, et leurs deux petits visages transis apparaissaient sous le petit capuchon.

De temps en temps de larges flaques d'eau où se reflétait le ciel blafard, barraient le chemin et nous restions un instant au bord de ces petits lacs frissonnant sous la bise, à voir flotter les feuilles gondolées. C'étaient les dernières. On les voyait se détacher du sommet des grands arbres, tournoyer dans l'air et se précipiter dans la flaque. Je prenais mon petit homme dans les bras, et tant bien que mal, nous passions outre. Au bord des champs brunis et vides, on voyait une charrue chavirée ou une herse laissée là par hasard. Les ceps de vigne, dépouillés, rampaient à terre, et les échalats raboteux et humides étaient réunis en gros tas.

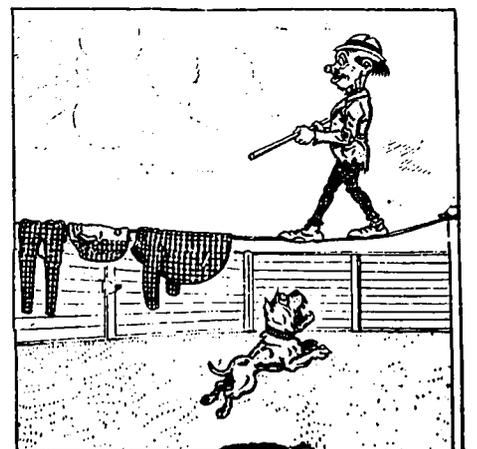
Je me souviens qu'un jour, dans l'une de ces promenades d'automne, arrivés au haut de la colline, dans un chemin défoncé qui longe les bruyères et mène au vieux pont, le vent se mit tout à coup en fureur. Mon chéri sulloqué s'accrochait à ma jambe et s'abritait dans le pan de mon paletot. Mon chien, de son côté, s'arc-boutant sur ses quatre pattes, la queue entre les jambes et les oreilles pendantes, me regardait aussi.

Je me retournai ; l'horizon était sombre comme un fond d'église. D'in-

COMMENT SACQUÉCORDE SE DÉGUISA EN SPORT — (Suite)

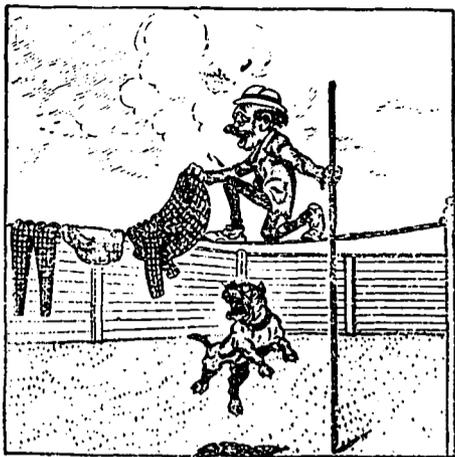


III
 ... A présent, cette corde est-elle solide ? Ais-je encore suffisamment de nerfs... (Oui, je pourrai avoir ces habits, bien sûr ! Tu peux t'en donner à cœur joie, mon petit Carlo...)



IV
 ... Oui ! Cette corde-là est certainement meilleure que bien d'autres dont je me suis servi quand je voyageais avec Barnum...)

COMMENT SACQUÉCORDE SE DÉGUISA EN SPORT — (Suite)



V

... Oh ! Mon ami Carlo, j'ai déjà fait des tours plus difficiles que celui-ci : mais, c'est égal, pas de temps à perdre. La redingote...



VI

...et le gilet, et voici le pantalon...

menses nuages noirs accouraient sur nous, et de tous côtés, les arbres se penchaient en gémissant sous les torrents d'eau que chassait la bourrasque. Je n'eus que le temps d'emporter mon petit homme qui pleurait de frayeur, et j'allai me blottir contre une haie qu'abritaient un peu les vieux saules. J'ouvris mon parapluie, je m'accroupis derrière, et, débou-tonnant mon grand paletot, j'y fourrai mon bébé qui s'y réfugia en me serrant de bien près. Mon chien vint se mettre dans mes jambes, et Bébé, ainsi abrité par ses deux amis, commença à sourire du fond de sa cachette.

Je l'apercevais par une ouverture et je lui disais :

— « Eh bien ! petit homme ; es-tu bien ? »

— Oui, papa chéri.

Je sentais ses deux bras qui me serraient la taille, — J'étais plus mince qu'à l'heure qu'il est, et je voyais bien qu'il m'était reconnaissant de lui servir de toit.

A travers l'ouverture, il tendit ses petites lèvres et j'approchai les miennes.

— « Est-ce qu'il pleut encore dehors petit père ? »

— Voilà que c'est bientôt fini, mon camarade.

— Déjà ! j'étais si bien dans toi.

Comme tout cela vous reste au cœur !

C'est peut-être niaiserie que de raconter ces petits bonheurs-là, mais qu'il est doux de s'en souvenir !

Nous rentrâmes à la maison, crottés comme des barbets, et nous fûmes grondés d'importance. Mais quand le soir fut venu, que Bébé fut couché et que j'allai l'embrasser et le chatouiller un peu — c'était notre habitude — il m'entoura le cou de ses deux bras et me dit à l'oreille :

— Quand il pleuvra, nous irons encore, dis ?

GUSTAVE DROZ.

PRÊT À FAIRE DES AFFAIRES

Elle.— Ah ! comte, vous ne sauriez croire combien mon amour pour vous contrarie mes parents. Mon père disait, encore hier, qu'il donnerait dix mille dollars pour que je ne vous revoie plus.

Le comte.— Croyez-vous que votre père soit à son bureau en ce moment !

MERVEILLEUX !

Bouleau.— Son succès en affaires est quelque chose de merveilleux.

Bouleau.— Oui !

Bouleau.— Oui, monsieur. Il m'a souvent dit à moi-même que quand il vint ici, il y a quinze ans, tout ce qu'il devait dans le monde était une piastre et un quart et la semaine dernière il a failli pour un million.

SON ARMÉE

Elle.— On dit qu'elle conduit sa maison d'une manière vraiment étonnante.

Lui.— Combien a-t-elle de gens sous ses ordres ?

Elle.— Quatre enfants, cinq domestiques et un mari.

ARCHI HARPAGON

Des Oursons a fini de dîner, seul, bien entendu. On lui apporte l'addition. Des Oursons paye.

— Eh bien ! Et le garçon ? fait celui-ci.

Des Oursons d'un air étonné :

— Le garçon ?... Je n'en ai pas mangé !

STIL N'EN TENAIT QU'À LUI

Le patient.— Oh docteur ! Si je pouvais seulement mourir.

Le médecin.— Je fais de mon mieux pour vous, mon brave homme.

* * La vertu porte en soi sa récompense, mais nous sommes tous déçus si nous ne recevons rien de plus.

LE CAS RENVERSÉ

Flick.— Dieu merci ! Vous ne m'avez jamais vu courir après les gens qui avaient de l'argent.

Flock.— Non, mais j'ai vu les gens courir après vous parce que vous n'en aviez pas.

UN EMPÊCHEMENT SUPÉRIEUR

Le poète.— Pourquoi n'imprimez-vous jamais rien de ce que j'écris ?

L'éditeur.— Bien ! Je suppose que c'est parce que vous n'écrivez jamais rien de ce que j'imprime.

UN FUTUR DUDE

Toto (regardant une photographie de lui-même et de sa petite sœur âgée de deux ans).— Oh ! Jeanne, ne désirerais-tu pas que nous fusions des jumeaux, et des jumeaux me ressemblant !

UN CRI DU CŒUR

Un marchand avait un gros chagrin : son jeune fils était mort. Le curé eut de son devoir d'aller le consoler par de bonnes paroles et il le trouva marchant de long en large dans sa chambre. Tout

à coup, il s'arrête devant le curé et, les yeux pleins de larmes :

— Croyez-vous, monsieur le curé, que je pourrais le faire empailler, ce pauvre enfant !

QUESTION DE DOCHLITÉ

Mick.— Que pensez vous de ceci : Un homme qui a quatre femmes !

Nick.— C'est seulement une preuve que les hommes sont plus difficiles à conduire les uns que les autres.

BOUQUET DE PENSÉES

Il y a des opinions et des croyances décoratives. — MARIE VALVÈRE.

x

On regarde toujours aux mains de celui qui tient le pouvoir. — TOLSTOÏ.

x

Pour beaucoup de femmes du monde, la charité même est un sport.

ALPHONSE DAUDET.

x

Un diplomate qui s'amuse est moins dangereux qu'un diplomate qui travaille. — G. DE PORTO-RICHE.

x

Il faut que les juges militaires marchent à la vérité, comme il marcheraient au canon — ADOLPHE LAIR.

x

Le Français excelle à trouver un stimulant aux folies du jour dans les incertitudes du lendemain. — G.-M. VALTOUR.

x

Le mariage est une entreprise qui promet d'inestimables bénéfices, mais il y a le cahier des charges. — OCTAVE FEUILLET.

x

La meilleure des leçons pour beaucoup de gens serait d'écouter aux portes ; il est fâcheux pour eux que ce ne soit pas honnête.

MME SWETCHINE.

x

Vos désirs ressemblent à de petits enfants toujours inquiets qui demandent continuellement autour de leur mère : plus vous leur donnez, plus ils seront importuns à vous demander. — SAINT JEAN DE LA CROIX.

COMMENT SACQUÉCORDE SE DÉGUISA EN SPORT (Suite et fin)



VIII

... Maintenant, en route pour l'auberge de "L'oiseau sur la branche" ! Adieu, Carlo, mes amours !...



IX

... Ah oui ! je dis que mon ancienne profession m'a servi en grand, aujourd'hui, et que me voilà un vrai sport ! Qu'ils vont donc tomber sur le chien quand ils rentreront à la maison ! Ah... ah... ah... Quelle volée, Carlo !

UNE OBSERVATION AIGRE-DOUCE



Pamela (trente-cinq).—Il est insensément jaloux à cause de moi.
Ninette.—Il doit être fou, en effet.

AU PAYS DU LYNCH

LE JUGE. — On vous accuse d'être le chef de la bande qui a pendu et fusillé le nègre qui avait volé le cheval du frère Ivrieth. Vous savez pourtant qu'il est défendu de se faire justice soit même.

Qu'avez-vous à répondre ?

LE LYNCHEUR. — Je ne suis pas coupable, Monsieur le juge. Je vais vous dire ce qui est arrivé, nous avons attrapé le coquin et nous l'avons lié, pieds et mains. Il n'y a rien de mal là, n'est-ce pas ?

LE JUGE. — Non, c'était sans doute nécessaire.

LE LYNCHEUR. — Un orage survint, nous ne pouvions guère lui faire tenir un parapluie, nous le mimés sous un arbre. Rien à dire.

LE JUGE. — Non.

LE LYNCHEUR. — Les nuages s'assemblèrent, le vent s'éleva, nous craignions qu'il ne fût enlevé, nous lui mimés donc une corde autour du cou et nous en attachâmes un bout à une branche de l'arbre — pas serrée du tout, juste pour le maintenir et nous le laissâmes debout sur ses pieds. Rien à nous reprocher n'est-ce pas.

LE JUGE. — Rien du tout.

LE LYNCHEUR. — Je puis donc me retirer.

LE JUGE. — Mais ce pauvre nègre a été trouvé suspendu au haut de l'arbre le lendemain matin, raide mort.

LE LYNCHEUR. — Ni moi ni mes camarades n'en sommes coupables. Tenez, nous l'avons quitté en parfaite bonne santé et tout joyeux, car nous lui avons donné en partant autant à boire qu'il pouvait en désirer : mais durant la nuit la corde s'est mouillée et s'est raccourcie de deux pieds. Voilà comment ce triste accident c'est produit.

PRÉCAUTION UTILE

Le docteur. — Combien de verres de bière buvez-vous par jour ?

Le patient. — Bien, docteur, je veux vous répondre franchement, mais auparavant allez fermer la porte et assurez-vous que ma femme ne peut nous entendre.

CONCLUSION IMPRÉVUE

Bouleau. — Monsieur, un homme ne sait jamais ce qu'est le vrai bonheur avant d'être marié.

Rouleau. — Je suis content de vous entendre parler ainsi.

Bouleau. — Mais alors, il est trop tard.

LE SANG-FROID DU FUTUR

Blanche. — George était à m'embrasser, hier soir, quand papa est entré au salon.

Berthe. — Qu'a-t-il dit ?

Blanche. — Il a dit : " Monsieur, c'est un outrage ! "

Berthe. — Et George ?

Blanche. — George dit : " Oui, monsieur. Vous m'obligeriez beaucoup en frappant avant d'entrer, une autre fois. "

SI

Le visiteur. — Est-ce que cette ligne de tramways conduit jusqu'au cimetière ?

Le citoyen. — Oui, si l'on n'est pas très prudent.

NUANCES

C'est un homme sage celui qui peut comprendre les soupirs d'une femme ; mais celui-là est encore plus sage qui peut interpréter le silence d'une femme.

TROIS INDICES

Johnny (âgé de six ans). — Bob, je crois réellement que je me fais vieux.

Bob. — Qui te fait penser cela ?

Johnny. — Maman a payé pour moi dans le tramway, sans rien dire, trois fois depuis la semaine dernière.

CE SERAIT PLUS VITE FAIT

Elle. — Je suppose que vous pourriez voir la déception écrite sur sa figure ?

Lui. — Non, mais je pourrais la voir peinte.

N'A PU SUPPORTER LE CHOC

Mme McBride. — La mort de Mlle Tecter a été très soudaine, n'est-ce pas ?

Mme Crimso. — La modiste lui a envoyé son nouveau chapeau juste au temps où elle l'avait demandé, et le choc a été tellement grand qu'elle a succombé.

!!!

Tétabelle. — Il m'a appelé un âne.

Tételaque. — Le flatteur.

IL FAUT DE LA VARIÉTÉ

Maud. — Pourquoi n'épouses-tu pas le lieutenant X... ?

Alice. — Parce qu'il n'a pas d'esprit, ne peut danser, ne peut jouer au tennis et ne peut aller à bicyclette. Quel plaisir aurais-je avec lui ?

Maud. — Mais il nage admirablement.

Alice. — Oui, c'est vrai. Mais, tu comprends, on ne peut pas toujours tenir son mari dans un aquarium.

UN PEU DE RISQUE

Le client. — Je vois, dans cette salle, une affiche qui dit : " Si vous donnez un pourboire aux garçons, vous serez expulsés. "

Le garçon. — Oui, monsieur ; maintenant, c'est un risque, mais vous savez : Qui ne risque rien n'a rien.

POUR PUNIR LA BONNE

— Qui a mangé les gâteaux qui étaient dans le buffet ?

— C'est moi, maman.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— Tu avais recommandé à la bonne de toujours fermer le buffet ; hier, elle l'a oublié ; alors, pour lui donner une leçon, j'ai mangé tous les gâteaux.

MULTUM IN PARVO

Une femme peut dire plus dans un soupir qu'un homme dans tout un sermon.

CE SERAIT UN GAIN

Premier Klondikois (frissonnant). — Je désirerais être à moitié gelé.

Second Klondikois. — Tonnerre ! Et pourquoi ?

Premier Klondikois. — Parce que à l'heure actuelle je le suis aux neuf-dixièmes.

NOUVEAU GENRE



ELLE PRATIQUE SUR LE PIANO.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 28 OCTOBRE 1899 (1)

Les Tortures d'une Mère

SECONDE PARTIE

MADAME VICTOIRE

V

(Suite)

— Quel bon vent vous amène, mon jeune maître ?

Ce n'était pas un bon vent... mais une affaire très grave, très importante, et il avait cru de son devoir de courir prévenir sans retard ses chers clients.

Tandis qu'il parlait, André qui avait légèrement insisté sur les grands alcools, à la suite du déjeuner et se trouvait tout étourdi, ne l'écoutait pas. Il le regardait attentivement et suivait avec curiosité un mouvement machinal et répété d'Auguste Moiron, qui, fréquemment, portait la main à son visage.

Enfin, n'y tenant plus :

— Qu'avez-vous donc à la joue ?... — cher monsieur Moiron — interrogea-t-il, — elle est toute rouge.

Je vous crois !... Très rouge !... Cet animal de Foot-Dick avait vraiment tapé comme un sourd... et la joue du notaire lui cuisait fort, et il ne pouvait s'empêcher de la frictionner.

— Je suis venu ici pour vous l'apprendre... Car ceci : — Auguste désignait sa joue, — fait partie de l'affaire qui vous concerne... Je vous prie donc de m'écouter attentivement.

Et il commença à débrouiller son histoire... Un baladin ! un pître !... comprenait-on cela !... On n'était même plus en sûreté chez soi !... En quel temps vivait-on !... Un clown, un nommé Foot-Dick.

— Je le connais, — fit André, — Je l'ai vu à Paris, au Grand-Cirque... Tu t'en souviens Simon... Il est tordant, cet animal-là !... Et un biceps !... Je suis solide !... Toi aussi !... Eh bien, je suis convaincu que ce gars-là nous ramasserait tous les deux avec une cuiller !... Tadiou !... quels biceps !.....

— Ce n'est pas une raison pour abuser lâchement de sa force, — répliqua Auguste Moiron en opérant une nouvelle friction, — mais, je vous en prie, laissez-moi parler... Je vous ai dit que l'affaire était très grave, et vous concernait tout particulièrement.

Et pour obtenir cette attention et ce silence, il ajouta très vite :

— Ce clown est venu me trouver... de la part de Mme la comtesse Aline de Chazay... votre belle-sœur.

Oui, cette fois, ils écoutèrent.

André avait même saisi son verre et le broyait d'un geste fou sur le sable caillouté de la tonnelle.

Elle !... Toujours elle !... Il allait donc falloir recommencer la lutte !.....

Le notaire reprenait :

— Cet individu a été insolent... Il prétend que la comtesse existe, qu'il la connaît... il certifie qu'il n'y a pas d'erreur... que c'est bien elle. Et comme je faisais remarquer que cette disparition qui avait duré des années, et des années encore, était bien étrange... il m'a expliqué que Mme de Chazay avait dû se cacher, elle et sa fille... pour échapper à des tentatives d'assassinat.

Simon, devenu très pâle, haussant les épaules :

— Je vous ai dit qu'elle était folle.....

— Le délire de la persécution, — ajouta André, appuyant ses paroles d'un juron immonde.

Auguste Moiron se leva brusquement de son rocking-chair et faillit tomber.

— Mais vous ne comprenez pas la situation ! Mais ce n'est pas la comtesse de Chazay !... C'est une fausse comtesse !... Une aventurière !... Le clown a été obligé de m'avouer que la comtesse Aline de Chazay, qui a été adorablement belle... à la suite de je ne sais quel accident... comme c'est bien imaginé, — on dirait d'un roman-feuilleton... — est devenue très laide, absolument méconnaissable...

Les deux frères respiraient bruyamment !... Mais il était charmant ce notaire ! Il arrangeait admirablement les choses !... Une aventurière !... C'était bien évident ! Ce ne pouvait être qu'une misérable aventurière... qui possédait peut-être en main les papiers de la comtesse de Chazay !.....

— Elle les a, — interrompit Auguste Moiron, — le clown me l'a bien dit... Il est évident pour moi que l'on veut nous faire, — il

se reprenait, — qu'on veut vous faire chanter !... Mais... nous nous mettrons en travers... Nous... Vous l'attendez... Et je vous aiderai de tout mon pouvoir... Je vous donnerai la marche à suivre.

Les deux frères Lowel se remettaient, mais le premier coup avait été très rude ! Le notaire continuait à s'évertuer :

— Vraiment, il y a des gens qui ne doutent de rien... Ils s'imaginent qu'il n'y a qu'à se baisser pour mettre la main sur la fortune... des autres !... Mais ça a déjà été tenté ces coups-là !... Parbleu !... On peut toujours menacer... Il nous même pas le mérite de l'intention... Ils nous servent là, en quelque sorte, une manière de contrefaçon de l'affaire Ticheborne !... Et ils se figurent que nous allons couper là-dedans !... Non ! en vérité, c'est trop bête !.....

Les deux frères remerciaient vivement leur conseil de la part qu'il prenait à cette affaire.

— Et nous irons jusqu'au bout !... Car j'en ai gros... sur le cœur... Car, ce n'est pas tout... Comme ce saltimbanque insistait, je lui ai clairement laissé voir que je ne serais pas aisément sa dupe... et que je rendais responsable de ce qui allait se passer... le complice, — ma foi, j'ai prononcé courageusement le mot, — oui, le complice de l'aventurière !... Alors ! sachez-vous ce qui s'est passé ?... Non !... Mais pouvez-vous vous le figurer... Cet acrobate a osé levé la main sur moi.

Et pour ponctuer sa phrase, Auguste Moiron opéra une active friction sur la joue atteinte.

André Lowel regarda, à cet instant, froidement dans les yeux le notaire, et :

— Et vous l'avez laissé tranquillement sortir de chez vous ?...

— Mais non !... Mais non !... J'ai voulu saisir mon revolver... que se trouve dans le tiroir de mon bureau... Oh ! ses précautions étaient prises, le gredin... Il avait le sien... tout prêt !.....

— Oh ! peu importe ! — dit le cadet des Lowel, — un homme viendrait ici frapperait l'un de nous... je vous jure bien, par tous les diables, qu'il n'en sortirait pas vivant !.....

— J'en ai idée, — appuya Simon.

— Enfin ! Il est vivant, bien vivant !... Et la joue me fait un mal atroce !... Je suis certain que demain j'aurai une fluxion !.....

Si préoccupés qu'ils fussent encore, la perspective de la fluxion du notaire amena une violente envie de rire chez les deux frères.

Celui-ci, tout à son sujet, ne s'en aperçut point.

— Alors, il m'a provoqué !... Il m'a dit qu'il se tenait à ma disposition. Et comme je lui répondais qu'il ne me convenait pas de mesurer avec un pieu, il m'a dit qu'il appartenait à une noble famille anglaise, qu'il était baronnet... le frère cadet du duc de Claifron !.....

— C'est vrai ! — fit André, — j'ai vu ça au cirque... C'est le fils d'un lord anglais.

Simon réfléchissait :

— Je ne vous conseille pas, — fit-il lentement, — d'aller lutter avec ce garçon-là... C'est rompu à tous les exercices du corps, c'est adroit comme un singe... Il vous moucheraît au pistolet comme à l'épée.

— Oh ! je n'ai nullement l'intention d'aller sur le terrain... avec un clown... Quand même ce clown sortirait, ainsi qu'il l'affirme, de la cuisse du Jupiter... Il m'a dit... oui, il a eu l'aplomb de me dire qu'il attendait ses témoins jusqu'à demain midi, à Tours.

— A quel endroit ?

— A l'hôtel de Bordeaux.

— Eh bien ! — conclut Simon, il faut lui écrire une lettre que je vais vous dicter et que nous lui porterons demain matin, mon frère et moi.

— Ah ! que je vous remercie, — s'écria Auguste, enchanté d'avoir rencontré cet appui.

Et après avoir appelé un domestique et obtenu de lui tout ce qu'il faut pour écrire, Simon Lowel dicta au "jeune maître" les quelques lignes suivantes :

" Monsieur,

" Après votre conduite d'hier et ses résultats, je ne crois pas devoir donner suite à votre mise en demeure. Je me dois à mes clients, monsieur... Un notaire est un officier ministériel, un officier civil, qui assume des responsabilités très nombreuses et trop élevées pour lui soit permis de s'en affranchir. D'ailleurs, je me place dès aujourd'hui sous la protection de la justice et de la police de mon pays qui sauront bien me protéger contre les aventuriers qui avaient l'espoir de nous exploiter, certains de nos clients et moi.

" A bon entendeur, salut,

" AUGUSTE MOIRON."

— Il y a à boire et à manger dans cette lettre-là, — fit Simon Lowel, — et elle dit cependant tout ce qu'elle veut dire.

Auguste Moiron mettait la missive sous enveloppe, et le cœur complètement léger, reprenait bientôt le chemin de la Vallière.

Pour Simon et André, ils partaient de bonne heure le lendemain, matia pour Tours et leur voiture les descendait à l'hôtel de Bordeaux.

(1) Commencé dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les } Femmes Malades et Fai-
affections nerveuses } ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens { Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles

Là, ils se firent servir à déjeuner dans la grande salle commune, et se firent indiquer M. Foot-Dick par l'un des garçons.

Mais au moment de l'aborder Simon se ravisa.

Foot-Dick dans un coin, assis à une petite table, n'avait pas levé les yeux sur les deux frères.

—Vois-tu, — fit l'aîné à son cadet, — je crois que mieux vaut ne pas lui parler... Nous l'avons vu, très bien vu, nous le reconnâtrions entre mille. Tandis que nous, il ne nous connaît ni d'Eve ni d'Adam. Et si une lutte s'engageait entre nous, il peut y avoir grand avantage à être pour lui deux inconnus.

—C'est vrai, mon vieux lapin... Tu as raison... Tu penses toujours à tout.

Ce ne fut donc qu'après leur sortie de la salle commune qu'ils donnèrent à l'un des garçons la commission de remettre la lettre à M. Foot-Dick.

—Vous lui direz que la lettre a été apportée par un exprès.

Dick, qui déjeunait de grand appétit prit la lettre, brisa le cachet, la parcourut et la froissant entre ses doigts :

—Décidément, — fit-il entre ses dents, — ce M. Auguste Moiron est complet comme cuistre.

VI

Les mois consacrés aux grands deuils se traînent en province lents et tristes, lorsque les convenances vous obligent à suivre sévèrement les usages.

Le noir abîmait comme vêtement, plus de visites, plus de réceptions, de dîners, de parties de chasse. On doit demeurer chez soi, isolé, solitaire, en compagnie de sa douleur... ou de son indifférence, suivant le cas.

Après la mort du vieux Félix Moiron, M. et Mme Moiron, jeunes, qui ne s'amusaient guère en tête à tête, claquemurés dans leur demeure de la Vallière, avaient décidé de profiter de la circonstance pour se payer un voyage à Paris.

Madame avait accepté, mais en posant ses conditions, car, tout autant que son mari, elle était atteinte de lésine.

La crasseuse avarice est certainement l'un des vices les plus ignobles, mais il est plus révoltant encore chez les jeunes gens que quand il est le compagnon de la vieillesse. Auguste Moiron avait épousé un sac d'écus, mais ce sac possédait des cordons violemment serrés, qui ne se déliaient jamais facilement.

En cette maison, les domestiques étaient à plaindre, on leur mesurait le pain. Une mauvaise langue de l'endroit prétendait que la jeune Marie Moiron nourrissait ses serviteurs avec "le bouillon de ses œufs à la coque". On pense si ce mot avait fait fortune.

Donc, la jeune femme avait accédé à un voyage à Paris, à condition que l'on se contenterait d'une chambre extra-modeste, dans un hôtel de second ordre, et que si l'on allait au théâtre, ce ne serait qu'aux places bon marché.

—Là, au moins, — avait-elle donné pour raison à son mari, — comme nous sommes en deuil, nous aurons la chance de ne rencontrer personne de connaissance.

Un certain soir qu'ils dînaient dans un restaurant modeste de la rue Richelieu, un des voisins de table du couple Moiron laissa échapper une exclamation de surprise.

Précipitamment, il se levait et venait à la table de ses voisins, la main tendue.

—Comment ! — fit-il au jeune notaire, — tu ne me reconnais pas ?... Les ans m'ont donc abreuvé d'outrages... Tempier !... Porphyre Tempier !... Ton voisin du pupitre... à Mongo.

Sautant pour la seconde fois la jeune femme :

—Madame, je vous prie de m'excuser... Mais j'ai tant de plaisir à rencontrer ce camarade, que je cours le risque d'être indiscret... Voyons !... M'as-tu reconnu ?... Remets-tu maintenant ton vieux Porphyre ?.....

—Mais, certainement !... certainement ! Crois bien de mon côté... je suis très heureux... mais au premier moment... Tu sais... tu as un peu.....

—Engraisé !... Que veux-tu !... Oai !... j'ai grossi !... On n'est pas de bois !... Les passions !... la vie agitée !... les tourments.... Et aussi... l'amour et la bonne chère !.....

Gros et court, malgré des allures très vives, Porphyre Tempier présentait une tête déjà dégarnie, joviale, étonnée, au milieu de laquelle brillaient deux yeux petits, percés en vrille, et animés d'un constant mouvement giratoire, des yeux inquisiteurs, qui ne cessaient de fouiller dans tous les coins.

—Vous permettez, madame, — Porphyre donna l'ordre au garçon de rapprocher sa table de celle de ses voisins, — je suis tellement content d'avoir remis la main sur un vieux copain !.....

Levant alors ses petits yeux au ciel, ce qui le fit ressembler à un ange bouffi, il dit d'un ton sentimental :

—Ah ! c'est que les vieilles amitiés de collège, ça n'a pas de prix pour moi, ça ne se remplace pas.

Et d'une nouvelle étreinte, il serrait la dextre d'Auguste Moiron.

Et en avant, les souvenirs !... "Te rappelles-tu ceci ?... Et ce pion ?... Et cette farce ?..." — Le tout entremêlé de cette formule qui lui revenait à tout instant :

—Dieu ! que je suis content de t'avoir retrouvé, mon vieux labadens !.....

Puis une question toute naturelle sur la situation présente de son ami.

—Et où es-tu, maintenant ?... Tu te destinais au notariat.

Auguste Moiron répondait tout naturellement qu'il avait succédé à son père... Une forte charge... à la Vallière, une petite ville de six mille âmes, en province, dans un pays très riche... Et l'on faisait même des affaires avec de grandes villes... Enfin, il n'y pas lieu de plaindre.

Et Porphyre Tempier de redoubler de frais et d'amabilités.

—Pardieu ! Mon cher !... On ne se retrouve qu'une première fois dans la vie... Ou plutôt, non !... Ce n'est pas à toi que je m'adresse !... Tu n'as pas la parole !... C'est à madame !... Chère madame ! vous allez me donner l'autorisation de vous offrir une coupe de champagne !... Et nous trinquerons à l'ancienne mode et à cette vieille camaraderie.

Et ma foi, on la décoiffa et l'on bat la bouteille spumante. Porphyre offrait même d'y aller d'une seconde, mais Mme Moiron, dont le polisson de nez s'allongeait et se colorait, ainsi que les pompettes, ce qui était bien loin de l'embellir, s'y refusait absolument.

Le champagne, cependant, faisait son effet et émoussillait quelque peu les trois convives.

—Que faites-vous de votre soirée, — demanda Porphyre Tempier, tandis que Mme Moiron se rajustait devant une glace ? — Oh ! dites-moi, je vous en prie !... répondez-moi qu'elle est libre... Voyons... ce soir je suis pris de trop de court... Mais j'ai, quand je veux, des billets de théâtre, de concert... Et j'en mettrai dès demain à votre disposition... Pour ce soir il est un peu tard.....

"Il y a de très bonnes tziganes au Grand-Café... Je vous offre le moka, et nous déviserons du cher vieux temps, Auguste et moi, tandis que madame entendra de l'excellente musique.

M. et Mme Moiron srouvaient trop leur compte à ces politesses successives pour les refuser autrement que pour la forme. Et ils se laissaient faire une douce violence. Le jeune notaire commençait à être très content d'avoir retrouvé ce copain si rond, et qui avait tant qu'il voulait des billets de théâtre.

Une fois installés au café et le moka brûlant servi, Auguste Moiron se laissa aller à questionner à son tour son vieux camarade.

Celui-ci n'attendait que cette interrogation et ne demandait qu'à parler.

—Mon vieux ! commença-t-il, — tel que tu me vois... j'ai commencé par traîner la misère comme par un... Et il faut que le diable ait la queue solidement vissée, car j'ai rudement tiré dessus... Je n'avais pas fait de mauvaises études... bachelier ès sciences, ès lettres... mais pas de fortune... Un frère employé de l'Etat, qui me disait :

—"Je t'ai nourri jusqu'à dix-huit ans, maintenant débrouille-toi....."

Enfin, j'entre comme chez un boursier... Cent francs par mois... Et trimer !... Ah ! ce n'était pas de l'argent volé, je te prie de le croire... Enfin... je ne sais comment ça s'est fait. C'est encore pour moi une énigme... Je suis entraîné dans une soirée de jeunes gens, une nocé... On était un peu partis... Je me mets à jouer... Va te promener... J'avais complètement perdu la tête... Je venais de toucher mon mois le jour même... Je gagne... mais je gagne, c'était à en devenir fou !... Enfin !... le lendemain matin... Je me trouvais onze cents francs dans les poches... Bou !... je confie mes onze cents au patron de ma boîte... comme couverture... et je gagne également, tous les mois, une très jolie somme... Quand j'ai eu à moi, cinquante mille francs... Je me suis mis devant une armoire à glace, et je me suis dit : — Maintenant, Porphyre Tempier... tu es un homme... Tu peux t'accorder une considération distinguée."

—Cinquante mille francs ! — interrompit Auguste Moiron, — c'est une jolie somme.

Et le notaire souligna ces mots d'une moue dédaigneuse.

Le mouvement des lèvres n'échappa point à Porphyre, qui répliqua aussitôt :

—Oai ! pour toi, ce n'est rien, ou du moins peu de chose... Mais pour moi, c'était tout, un unchequed... un treraplin... un étrier... Avec mes cinquante mille francs, qu'aurais-tu fait à ma place.

—Mais... je ne sais pas, — répliqua Auguste, à qui la question, d'ailleurs, était complètement indifférente.

—Eh bien ! mon vieux !... je me suis dit avec la prudence du serpent à sonnettes : — "Si je continue à jouer à la Bourse, j'acquiescerai un jour ou l'autre une ciauque... Et ce qui sera venu par la

flûte s'en retournera au tambour"... J'ai quitté mon patron, mes cinquante mille francs en portefeuille... Il y avait en ce temps-là une agence... l'agence Noiraud, qui ne battait plus que d'une aile.

—Une agence de quoi?.....

—De renseignements.... Je t'expliquerai cela plus en détail tout à l'heure.... J'ai été trouver le Noiraud et je lui ai proposé de devenir son associé... Nous avons traité... à une condition... c'est que mon nom serait en tête, à côté de Noiraud.... Enfin.... six mois après.... Noiraud et moi, nous ne nous entendions guère, il m'a demandé à se retirer.... Je lui avais versé vingt mille francs, je lui en ai mis dix autres mille dans la main... Et il est allé se faire pendre... je veux dire : il est allé planter ses choux ailleurs.... Et depuis, je suis le directeur de l'agence Tempier.... et je ne fais pas de trop mauvaises affaires.

Pour les gens de l'acabit d'Auguste Moiron, l'argent tient lieu de tout. L'argent, la fortune, vous donnent aussitôt prestiges, considération, gloire, honneur. Et malheureusement, ce sentiment très déplorable et qui révèle un progressif abaissement moral, ce sentiment-là menace de faire la tache d'huile et de furieusement s'étendre.

Nous dégringolons au rang de l'Amérique, la nation du progrès par excellence, où l'honneur et la loyauté sont traités comme des quantités négligeables, où la force et l'astuce prennent tous les droits et où un homme n'a de valeur que par son *quantum monétaire*. On dit couramment : "Un tel vaut tant de dollars !"

Et si tel négociant, tel financier fait faillite, recommence et dégringole une seconde, une troisième fois, pour en arriver à la fortune, on dit dit de lui avec un hochement de tête admiratif :

—"Il arrivé à son troisième malheur....."

Un homme parvenu à son quatrième malheur est un individu très distingué.

Du moment que Porphyre Tempier faisait de bonnes affaires, Auguste Moiron devait s'intéresser vivement à lui.

Mme Moiron écoutait la musique endiablée des tziganes, les deux copains avaient tout le loisir de se livrer à leur fraternelle causerie.

—En somme, — reprit le notaire, — de quoi s'occupe ton agence?

—Voilà ! Tu sais ce que c'est que la police... Oui parfaitement. Et bien, à côté de la police du pays, de la police régulière et de l'administration policière, il y a des agences qui font de la police à côté, de la police pour les particuliers.

—Ah ! c'est très curieux !.....

—Ainsi, tu veux faire suivre quelqu'un savoir où il... va ce qu'il fait... ses relations.... Tu viens trouver l'agence Tempier... et moyennant une petite somme à débattre, nous l'arrangeons ça sans que tu aies un risque à courir... rien à craindre.... Tu es négociant.... Tu dois ouvrir des crédits si tu veux faire des affaires.... Eh bien !... l'agence Tempier se charge de te renseigner au doigt et à l'œil sur la solvabilité de ton client.... Précision, discrétion et adresse.....

—C'est très intéressant ce que tu me dis là... Et ça peut servir à tout instant.

—Je crois bien... Et dans ta position de notaire de province... tu peux me procurer des masses de clients... Tu es consulté pour un mariage... Nous se saurons, et cela sans faire le moindre bruit, si le futur... n'est point gâté, si la jeune personne n'a pas la moindre tâche, imperfection, naturelles, ou autres... Les situations de fortune n'ont pas de secret pour nous et nous trouvons moyen de pénétrer au sein des meilleures familles.....

—Oh ! c'est une affaire sûre !... seulement il faut se donner du mal, se faire connaître... Aussi... je compte sur toi pour me donner un coup d'épaule à l'occasion.

—Tu peux y compter... et ce sera pour moi un vrai plaisir.

Pendant son séjour à Paris on s'était revu, et Porphyre n'avait pas menti, il avait offert des billets de faveur pour des bouis-bouis, et des entrées de cafés-concerts.

Et, à diverses reprises, le notaire avait envoyé des clients de province à l'agence Tempier.

Et le surlendemain de la visite mouvementée de Foot-Dick, à tête reposée, cherchant les moyens de se garer de l'énorme tuile qui venait inopinément les menacer, lui et ses clients, il songea à son ami.

—Il n'y a que Porphyre qui puisse me sortir de là.

Et il partit immédiatement pour Paris.

Porphyre Tempier reçut son copain avec de bruyantes démonstrations d'amitié... mais la mine inquiète et soucieuse d'Auguste Moiron ne lui échappa point, et lui même devint aussitôt très sérieux... Ses lèvres s'amincissant, ses yeux agités se voilèrent. C'était bien le rapace s'intallant à l'affût et attendant sa proie.

—Tu viens pour affaire?.....

Un signe de tête affirmatif du notaire.

—Affaire personnelle ?

—Pas précisément, mais deux clients à moi, deux clients riches... auxquels je m'intéresse beaucoup.

Auguste Moiron n'eut pas plutôt prononcé le mot "riche" qu'il se prit à le regretter. Il avait vu, à ce qualificatif, papilloter les paupières de Porphyre. Le mal était irrémédiable, l'agence Tempier élèverait évidemment ses prix. Il continua néanmoins sa narration. Quand Auguste arriva à l'instant où Foot-Dick, avait levé la main sur lui, Porphyre lui épargna le pénible de l'avou.

—Enfin ! il t'a giflé !... Tu avais le droit de le tuer... cas de légitime défense.

—Mon revolver était dans mon tiroir... Mais lui aussi... d'ailleurs, on avait un.....

—Tu m'en diras tant !... Enfin... ça n'est pas tout ça... La question se résout à ceci : Les deux clients occupent la terre et le château de Chazay qui produit peut-être cent mille livre de rentes.

—Oui si tu veux.....

—Mieux que ça alors, — fit Porphyre, — Dame c'est une belle bague au doigt... Et ils ne veulent pas la lâcher... Ça se comprend... Maintenant... après onze ans... la comtesse de Chazay revient sur l'eau... défigurée, méconnaissable... Il faut bien retenir ce mot là, il vaut son pesant de diamant.....

—Est-ce la vraie Mme de Chazay, est-ce la fausse ? Nous n'avons pas à nous en occuper... Du moment qu'on ne la reconnaît pas, nous ne devons pas la reconnaître non plus... Il y a un facteur redoutable... C'est ce clown... Un paroissien qui me fait l'effet de ne pas avoir précisément froid aux yeux... Notre rôle consiste donc à nous débarrasser de ce clown... C'est très faisable. Nous en avons réussi de plus dangereux et de plus solides.

—Débarrasser !... Débarrasser !.....

—Oui, supprimer, si tu aimes mieux !

—Un crime, alors !... Mais !.....

—Non ! Non !... Pas de crime... comme tu l'entends... Jamais de la vie. L'agence Tempier ne va pas se fourrer dans des affaires de crimes. Pour se faire fermer, pincer, emballer... Tu es fou !.....

—Quel moyens, alors ?.....

—Il y en a mille... Il faut les chercher et les trouver... Ceci me regarde... Seulement... Dame, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs... Tes clients ne sont point des nécessiteux... S'ils veulent conserver Chazay... il faudra qu'ils casquent...

—Bien entendu ! — fit sagement Auguste Moiron, qui devait agressif dès que la question d'argent entrainait en jeu, — On ne te demandera pas ça pour rien... Mais qu'entends-tu par casquer... mon vieux camarade... Tu ne vas pas m'écorcher ?.....

—Il ne s'agit pas de toi... Tu n'es pour rien dans cette histoire... Je suis bien qu'il y a la giflé.

—J'ai des intérêts, je l'avoue.....

—Bien... Alors... je ferai un prix d'ami... Mais malgré tout les affaires sont les affaires... Je ne marcherai pas avant d'avoir en main une provision de cinq mille.

Auguste sursauta, indigné.

—Cinq mille... Tu m'étrangles.....

—Ne dis pas des bêtises... Va chez Collet... chez Rivoir... il y d'autres agences, tu verras ce que l'on te demandera... Mais songe donc qu'il me faudra envoyer un agent en Angleterre... Payer des notes dans les journaux... Un tas d'affaires... et ça coûte très cher, les insertions dans les feuilles... Enfin... cinq mille... C'est à prendre ou à laisser... Je te le redis une dernière fois... cinq mille avant de me mettre en route.

—Je n'ai pas cinq mille francs sur moi.

—Fais-les venir... On ne te saignerait pas pour cinq cent mille... ni pour le double.

—Tu es fou !... Je commence.....

—Oui, mais tu as bien marché... Je connais ton histoire... J'ai mes tuyaux. Tu as cinglé les tiens en ne leur laissant que les yeux pour pleurer... Et puis, mon vieux... tu peux aller chez les autres... Je ne t'en voudrai pas... Nous n'en resterons pas moins bons amis.

—Tiens, — fit Auguste Moiron, en sortant un carnet de chèques, et il signa un bon de cinq mille francs sur l'un des premiers établissements de crédit.

—Je suis bien forcé d'en passer par là, — fit-il d'un ton amer, — mais tu m'écorches.

—Ne dis pas de bêtises, répliqua Porphyre en happant le bon au passage. — Dans un mois, tu viendras toi-même m'offrir un supplément.....

Sans plus tarder, Porphyre s'était mis aussitôt l'œuvre. Plein d'activité aussi, il espérait bien que l'affaire, cette grande et belle affaire, ainsi qu'il la nommait avec enthousiasme, lui rapporterait bien d'autres billets bleus que ces cinq mille.

Il n'avait pas menti à son ami Auguste Moiron. L'agence rapportait gros. Sans scrupules, sans conscience, toujours prêt à toutes les besognes, même les plus malpropres, Porphyre Tempier devait gagner de l'argent puisqu'il répondait aux besoins des plus mauvaises des passions humaines.

Son ami de collège parti, le directeur de l'agence serru précieuse-

ment le chèque dans son portefeuille et, ouvrant une porte à tambour, appela :

— Saturnin !

Une voix suraiguë répondit aussitôt :

— Voilà patron !

Et un être étrange apparut, accourant avec un empressement visible.

Porphyre Tempier, était boulot et gras. Saturnin Pochet, l'un des meilleurs employés de l'agence, était squelettiquement maigre. Ses camarades l'appelaient Fil-de-Fer.

Le front fuyant, des cheveux jaunes, d'une nuance fausse, le teint polié de tâche de rousseur, une barbe maigre laissant voir des lèvres minces, de gros yeux à fleur de tête, tel était le ressemblant portrait de ce fantoche.

Impossible de dire son âge, un veston d'alpaga jadis noir, acheté à un décrochez-moi-ça du Temple, drapait cette anguleuse ossature. Nous disons "drapait", car le veston était beaucoup trop long, ainsi qu'un pantalon frangé, lequel tire-bouchonnait autour de ses suprenants tibias.

C'était lamentable cette mise, sur laquelle tranchaient trois signes particuliers : un col très blanc, surmontant une prétentieuse cravate d'un bleu céleste, et une fleur, un ceillat panaché à la boutonnière. La fleur et la cravate étaient fraîches, et témoignaient, malgré la surprenante laideur de leur propriétaire, de son prétentieux désir de plaire.

C'est que Saturnin Pochet était un forcené amateur de beaux sexe. C'était un suiveur enragé, infatigable, que rien ne rebutait, ni les affronts, ni les insultes, ni les injures, ni les horions. Et quand, par aventure, il arrivait à se faire agréer par quelque laideron, il se déclarait le plus heureux des mortels, le laideron se transformant aussitôt en grande dame, en ravissante créature, de même que la maritorne en Dulcinée aux yeux affolés du seigneur de la Manche.

En voyant son agent en si piteux état, Porphyre Tempier fronça les sourcils et laissa échapper une exclamation de mauvaise humeur.

— Où diable avez-vous encore été chercher ces oripeaux ?... Mais, ma parole d'honneur, on dirait que vous avez juré de vous rendre ridicule.

Saturnin Pochet releva la tête avec un mouvement d'orgueil froissé.

— Le pantalon, j'en conviens, n'est peut-être pas de la première fraîcheur. Mais le paletot, non, vous ne l'avez pas vu, patron ; épaulant comme galbe !... Je n'ai pas pu l'obtenir à moins de quatre cinquante... Et encore le négociant qui me l'a cédé m'a affirmé qu'il me faisait un cadeau.

— Mais enfin, vous touchez ici deux cents francs par moi... souvent des primes...

— Oh ! souvent...

Le patron protesta vivement à son tour :

— Vous ni-je jamais laissé subir un désagrément sans vous offrir une compensation ?...

— C'est vrai M. Tempier, vous payez la casse.

Porphyre sortit du tiroir de droite de son bureau un billet de cent franc.

— Tenez ! voilà encore une prime... Vous allez vous acheter un complet convenable, un chapeau, quelconque... Il faut absolument que vous soyez mis de façon à ne pas être remarqué... Avez-vous compris ?...

— Pas malin.

— Je vous donne en outre une affaire, une très importante affaire. Il s'agit de recueillir, sans qu'on s'en doute, naturellement, les renseignements les plus minutieux sur un clown nommé Foot-Dick.

— Je le connais... L'idole du public !... Ce qu'il est rigolo... c'est tordant !

— Eh bien ! c'est de lui dont il est question. Il me faut pour demain matière ses tenants, ses aboutissants, sa manière de vivre, ses habitudes... enfin un dossier complet.

— Vous aurez ça, patron... C'est juré !...

Effectivement Saturnin Pochet tenait parole. Dès le lendemain il apportait à son patron une biographie détaillée et un relevé d'existence de Foot-Dick, le tout absolument exact. Et, à dater de ce jour, la vie de Foot-Dick, même dans ses moindres, ses plus indifférents petits faits, fut espionnée et rapportée à l'agence Tempier. Richard commença à avoir un volumineux dossier.

Saturnin avait suivi l'avis du patron : il s'était acheté un complet banal qui n'éveillait nullement l'attention. Mais un grand quinze-côtés taillé dans son genre ne pouvait pas longtemps passer inaperçu à l'œil intelligent de Foot-Dick. Il s'étonna de la présence chronique de ce squelette ambulatoire, qui se trouvait constamment à ses côtés, le suivant ou le précédant dans la rue. D'abord, il s'en émut puis il finit par en rire.

Il appelait Saturnin Pochet son garlo de corps et comme celui-ci, dès que le clown faisait mine de foncer sur lui, lui glissait dans les mains tel une anguille, et se mettait hors de portée de la terrible

poigne de Foot-Dick en quelques enjambées, il le laissa continuer son manège, se contentant à la vue de l'espion de hausser les épaules. Il n'en parla même pas à Mme Victoire, encore moins à Colette, qui maintenant vivait heureuse, ayant toujours son Dick chéri, aimable, prévenant, et non loin d'elle.

L'enfant trouvait seulement son ami trop convenable, trop respectueux, mais quand elle se montrait prise d'un accès de tendresse, Foot-Dick s'éloignait, au prix d'un suprême effort de sa volonté.

Cependant le directeur de l'agence Tempier recevait des petits mots aigres-doux du jeune notaire de la Vallère.

— Vous ne marchez pas... Vous ne faites rien... Vous ne tenez pas vos promesses.

A quoi Porphyre répondait de sa meilleure encre des lettres qui pouvaient se résumer par ces mots très brefs.

— Va-t-en au diable ! Je ne peux aller plus vite que les violons !... Et nous n'avons aucun intérêt à casser les vitres !

Pour les frères Lowell, ils se tenaient tranquilles et ne faisaient pas d'inutiles visites au jeune maître. Ils s'étaient simplement entendus avec des marchands de bois, et, dame ! les bûcherons travaillaient ferme dans les bois de Chazay. On disait même dans le pays qu'ils voulaient défricher et faire de la culture intensive. Toujours est-il que nombre de chênes centenaires, des ormes superbes, des charmes et des frênes glorieux, étaient abattus sans pitié, et réduits, tronçonnés à l'état de simples bûches.

Cependant Simon et André faisaient de fréquentes absences de courte durée, car ils ne restaient chaque fois que quelques jours absents.

Pendant ce temps, Foot-Dick ne se tenait pas pour battu. Il n'avait pas caché à Aline que sa première tentative n'avait abouti qu'à un piteux échec. Mais il entendait prendre sa revanche, et avant peu.

— Mon ami, — avait répondu Mme de Chazay, — vous allez chercher le vent et j'ai grand-peur que vous ne récoltiez que la tempête... Mieux vaut attendre, attendre l'exécution des desseins de la Providence. Nous vivons... ! Nous ne sommes pas malheureux !... N'est-ce donc pas assez ?...

Mais lui, qui éprouvait le besoin de se dépenser en mouvement, en proie qu'il était à une agitation fébrile, lui Richard ne voulait rien entendre.

Et rien ne parvenait à le décourager.

Ses démarches, toutes les mêmes, ne lui réussissaient cependant pas... Il voyait des hommes d'affaires, des notaires, des avoués... Mais à peu de chose près, le résultat de ces visites était toujours le même. On commençait d'abord par l'écouter attentivement, puis, au préalable, on lui demandait "une provision" pour s'occuper de l'affaire et la prendre en main.

Après une étude préparatoire, une enquête discrète, arrivait la demande d'une "seconde provision".

Et Richard n'était pas assez inintelligent pour ne pas comprendre que s'il avait le malheur de commettre l'imprudence de se laisser prendre le doigt dans la première denture de l'engrenage, il y passerait tout entier.

Naturellement, il se taisait sur tous ces déboires auprès de la mère de Colette, mais il était effrayé des insurmontables difficultés qui se dressaient et s'amoncelaient devant lui.

Un seul, un petit grigou qu'il avait rencontré en l'une de ces longues stations qu'il était obligé de subir dans l'antichambre des hommes d'affaires auxquels il s'adressait, un seul lui avait tenu un raisonnable langage.

Le petit homme, d'aspect minable, qui s'était curieusement enquis de ce qui pouvait amener Foot-Dick en ces parages, lui avait dit :

— Je vais vous donner un bon conseil, qui ne vous coûtera pas cher, et qui vous rapportera gros... !

— Seulement, vous me donnerez deux entrées pour votre cirque, afin que je puisse aller vous applaudir.

Et sur l'une de ses cartes, Richard avait inscrit les deux entrées.

— Eh bien !... voilà !... Renoncez à votre affaire, vous n'en sortirez pas... Vous avez devant vous un notaire... Eh bien ! dans un petit pays comme celui dont vous me parlez, vous ne trouverez jamais ni notaire ni un avoué pour marcher carrément contre lui. Ces gens-là s'attendent tous comme larrons en foire, il ont trop besoin les uns des autres... Merci toujours de vos deux entrées, monsieur Foot-Dick.

Bien oui... Il comprenait tout cela... mais il ne voulait pas abandonner la partie, il s'y trouvait engagé d'honneur.

D'ailleurs il dut bientôt se rendre compte que ses ennemis avaient eux-mêmes engagé la partie et qu'il ne lui était plus permis de songer à l'abandonner.

Foot-Dick, Mme Victoire et Colette avaient été jusque-là l'objet des prévenances, de la sympathie, de l'affection de tous les écuyers, écuyères, acrobates, avec lesquels ils s'étaient trouvés en rapport. Il n'y avait pas jusqu'au personnel du Cirque, palefreniers, hommes d'écurie, qui ne témoignassent au clown, à Mamzelle Miouzie et à Mme Victoire une considération affectueuse.

Et voilà que Foot-Dick dut bientôt s'apercevoir que cette sympathie si marquée se métamorphosait peu à peu en une sorte d'antipathie méprisante.

Il n'était plus le Foot-Dick si aimé, si considéré hier encore. Il sentait peser sur lui des regards âpres, ironiques dédaigneux. On s'écartait de lui, on ne cherchait plus sa société, les rapports de service eux-mêmes n'étaient plus ce qu'ils étaient autrefois. N'eût été sa prodigieuse et redoutable force, il comprenait bien qu'on lui eût déjà adressé des choses désagréables, et sans aucun doute, aussi, cherché querelle.

Colette elle-même n'avait pas tardé à s'apercevoir de ce déplorable état de choses.

Et un jour, traversant l'un des couloirs du cirque, Colette avait entendu prononcer son nom ; naturellement, elle tendit instinctivement l'oreille.

C'était une très belle fille, une plantureuse créature, nommée Alida, qui vivait avec un jongleur américain, lequel la rouait de coups à la journée et surtout la nuit.

— Oh ! moi ! — disait-elle, — je n'aurais jamais le cœur de supporter des choses comme ça... Je préférerais gratter la terre avec mes ongles.

Cette pauvre Miouzie s'était approchée, et aussitôt Alida s'était tue, et les femmes et les écuyers qui l'entouraient avaient pris des airs indifférents.

En rentrant le soir, Colette s'était jetée en pleurant au cou de Mme Victoire, s'écriant avec un accent désolé :

— Je ne sais pas ce qu'ils ont tous près de nous... Personne ne nous aime plus !

Elle le savait bien, elle, Aline, et c'était une nouvelle torture à ajouter à tant d'autres.

Le *vincicello* de la calomnie, la rumeur légère de Basile, le petit vent rasant la terre qui avait commencé à tournoyer autour d'eux englobant Foot-Dick, Colette et Mme Victoire... c'étaient des choses infâmes qui partaient on ne sait d'où. C'était l'éternel principe mis en pratique : "Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose !". On disait, on répétait que Foot-Dick était joueur, qu'il passait ses nuits en des tripots et claquedents infâmes, et que, pour des raisons sur lesquelles il est inutile d'insister, Mme Victoire lui fournissait l'argent nécessaire pour satisfaire ce terrible vice, et que tous les appointements de Mamzelle Miouzie y passaient.

On disait... qui... "on"... Ah ! on ne pouvait mettre la main sur celui qui avait mis le premier en circulation cet ignoble racontar, mais la calomnie faisait la boule, et maintenant, ces horreurs, d'autres encore, amplifiées, agrémentées, se colportaient partout, dans ce monde spécial. Or, nous avons dit que le monde des cirques est à la fois très brave et foncièrement honnête et que le discrédit le plus complet poursuit ceux-là d'entre les leurs qui sont tarés et souillés et déclarés indignes.

D'autres horreurs venaient encore s'ajouter aux premières.

Dans certains journaux, dans les feuilles de bas étage, de perfides petits entrefilets avaient commencé à paraître.

Il s'agissait d'une grosse histoire de chantage. On en voulait à une fortune et on avait attaqué une honorable famille, espérant arriver à se procurer ainsi de grosses sommes en procédant par la crainte et l'intimidation. C'était un gymnasiarque, bien connu de tout Paris, qui se livrait à ce honteux trafic, mais la police et la justice, prévenues en temps utile, avaient l'œil sur lui et n'hésiteraient pas à coiffer, au moment voulu, ce chevalier d'institutrice pour arrêter tout scandale.

Foot-Dick avait couru au journal. On n'avait pu lui dire de qui il s'agissait. Il n'était nullement désigné... S'il désirait une rectification, on était tout disposé à la lui donner, seulement il se reconnaissait donc comme visé par le filet inséré, rédigé et présenté on ne savait par qui... On l'avait découvert... dans la boîte... et on l'avait imprimé, le trouvant intéressant.

Naturellement, ce filet était reproduit par des journaux à court de copie, et finalement il faisait le tour de la presse.

C'était à devenir fou, car, en vérité, on ne se bat pas contre des ennemis invisibles qui se tiennent constamment cachés dans l'ombre, et qui, bien abrités, vous font à tout instant des blessures aussi lâches que cruelles.

Ah ! s'il avait trouvé à qui s'en prendre !!! Il en aurait vu des rudes, celui-là. Il se doutait bien que le petit notaire de la Vallière était pour beaucoup dans cette campagne entreprise et poursuivie contre lui. Mais... des preuves une simple preuve... la plus légère ?... Allez donc la chercher, la trouver !.....

Ceux-là qui combattent avec des pareilles armes ont bien soin de rester dans la nuit noire et savent prendre toutes leurs précautions pour ne pas être démasqués.

Foot-Dick piétinait donc sur place, et étendant les bras dans le vide, cherchait en vain à saisir un invincible ennemi.

Un soir, avant le dîner, Mme Victoire entra toute tremblante.

Elle en était certaine, sortie seule à pied pour faire des courses, elle s'était trouvée brusquement face à face avec André Lowel.

C'était bien lui !... Il n'avait guère vieilli... Engraisé un peu tout au plus... C'était bien cette face noire féroce, ces yeux voilés, mais qui une fois animés laissaient transparaître l'implacable et sanguinaire cruauté de cet être immonde.

Lui ne l'avait pas reconnue, assurément. Le visage ravagé de la pauvre créature lui assurait l'incognito, et cependant, il l'avait regardée, s'était retourné, se rappelant évidemment sa tournure.

Quant à elle, la malheureuse victime, elle s'était appuyée contre la chambranle d'une porte pour ne pas tomber !.....

André Lowel avait poursuivi son chemin, et Mme Victoire s'était vu dans la nécessité de prendre une voiture pour rentrer au logis, ses jambes refusant de la porter, tant l'émotion éprouvée par elle avait été violente !

Richard cherchait à la calmer. Elle savait bien que ses deux beaux-frères existaient, qu'ils pouvaient venir à Paris de temps à autre. A tout moment, elle devait s'attendre à les rencontrer. Ils ne savaient même pas où elle se trouvait. Ils ne pouvaient pas la reconnaître. Ni elle, ni Colette n'avaient rien à craindre... Et puis, n'était-il donc pas là !... Comptait-il pour rien !.....

Rien n'y faisait, toutes les terreurs passées en réveillaient dans le cœur de la mère. Et elle se demandait si elle n'allait pas recommencer la vie maudite des anciens jours ?

Les êtres énergiques supportent un véritable supplice lorsqu'ils en arrivent à être acculés au sentiment de leur impuissance.

Tel Richard Barclay... Le changement qui s'était opéré chez ses camarades, hommes et femmes à son égard, l'exaspérait au plus haut point.

Avec quelle joie il aurait pu s'en prendre à quelqu'un. Mais on le savait brave, violent, d'une force surhumaine, d'une adresse extraordinaire, et personne n'avait envie d'aller chanter pouille à un compagnon de cette envergure.

Et le mystère allait s'épaississant autour de lui. Et il se répétait, serrant les poings, grinçant des dents :

— Evidemment, il y a quelque chose, mais quoi ?.....

Ah ! celui sur qui il pourrait abattre la main passerait sûrement un mauvais quart d'heure.....

Oui ! Mais personne ne se montrait !.....

Un certain jour, il était assis à la table d'un bar situé vers le haut des Champs-Élysées, à droite prenant un verre de pale-ale et savourant force cigarettes. Et il lisait distraitement un journal, lorsque ses yeux tombèrent sur le compte rendu d'un scandaleux procès qui passionnait Paris à ce moment. Il s'agissait d'une mère dépouillée par ses deux fils... qui pour plus sûrement lui voler sa fortune, avaient cherché à la déshonorer en faisant courir sur elle des bruits infâmes et voulaient arriver à la faire interdire.

Un célèbre avocat avait réussi à arracher la mère d'une maison de fous où ses deux fils l'avaient fait enfermer.

— Je vais aller trouver cet homme-là ! se dit Foot-Dick, — il a découvert, pour défendre cette pauvre créature, des accents admirables, il a parlé avec son cœur, il m'écoutera.

Une heure plus tard, rue de Rivoli, il sonnait à la porte du maître.

C'était un homme de quarante-huit à cinquante ans, la face rasée, le front dégarni, le visage pâle et plein, éclairé par deux yeux calmes, à demi voilés, qui ne s'agitaient qu'aux choc de la pensée.

Foot-Dick avait fait passer sa carte, et quelques secondes après il était introduit dans un somptueux cabinet de travail, orné de meubles italiens, des bronzes merveilleux et de tableaux de maîtres.

Un sentiment de surprise se liait sur le visage de M^{re} Jouville. Ce nom de Foot-Dick lui avait rappelé un décapitant clown à la face simiesque, et il avait devant lui un gentleman correct, distingué, et très joli garçon, qui n'avait rien d'un bellâtre, mais non plus rien d'un histrion.

Il désigna un siège à Richard Barclay et lui dit, accompagnant ses paroles d'un bienveillant sourire :

— Parlez... Je vous écoute.

Alors, sans citer les noms, Foot-Dick raconta en peu de mots le long drame auquel il était mêlé et la longue suite de tortures qu'avait subies la comtesse de Chazay.

L'avocat l'écoutait attentivement, ne perdant aucune de ses paroles, mais ne donnant aucun signe d'indignation non plus que de surprise.

Quand il eut terminé, M^{re} Jouville eut un léger hochement de tête.

Votre histoire n'a rien que de très naturel. A chaque instant, les avocats et les médecins côtoient des drames aussi épouvantables. La vie ordinaire en est pleine !... Et combien demeurent impunis !... Combien jouissent en pleine paix du fruit de leurs ignobles crimes !... Mais je n'ai pas une minute de plus à vous donner... Je suis attendu au Palais... Revenez dans trois jours... Je me chargerai, je le pense, de votre affaire. Quand j'aurai pris une décision, vous m'amènerez ici la personne qui est ainsi odieusement dépouillée.

— Alors, — fit Foot-Dick avec un joyeux battement de cœur, — je puis épérer.....

— Oui, vous pouvez avoir bon espoir.....

PILULES CARDINALES du Dr MORIN (Pour les personnes pâles, faibles, nerveuses, dyspeptiques et particulièrement chez les femmes.

—Encore un mot, je vous en prie, mon cher maître.

—Dites, mais faites vite.....

—Voulez-vous me permettre de traiter la délicate question des honoraires ?

—Nous parlerons de cela plus tard... si nous réussissons... pas avant... Revenez dans trois jours.

Richard résolut, malgré la solide confiance qu'il sentait renâître en lui, de ne pas souffler mot de sa visite à Mme Victoire. Les trois jours lui sembleront très longs ; il avait hâte de revoir M^{re} Jouville. Entre temps, il s'enquêrait du célèbre avocat, et de tous côtés, il entendait répéter que c'était là certainement un type de loyauté, de générosité et d'honneur.

Enfin sonna l'heure de la rendez-vous qu'il attendait avec tant d'impatience, et il prit une voiture pour se rendre rue de Rivoli.

Il fut introduit aussi promptement que la première fois, mais sur le seuil du cabinet du célèbre avocat, il s'arrêta frappé de stupeur.

La physionomie de M^{re} Jouville n'était pas la même. Nulle trace de bienveillance ne se lisait plus sur ce masque de glace. Le maître se montrait impassible. Richard Barclay reconnut, dès le premier instant, que toute espérance lui était encore une fois arrachée.

M^{re} Jouville n'invita même pas Foot-Dick à s'asseoir, et sans autre préambule :

—Monsieur, — dit-il d'un ton très froid, — j'ai réfléchi à l'affaire que vous êtes venu m'exposer il y a trois jours, et j'ai le regret de vous faire connaître qu'il m'est absolument impossible de m'en charger.

—Mais, mon cher maître... crut devoir protester avec vivacité Foot-Dick.

M^{re} Jouville eut un mouvement de tête.

—Je vous prie de ne pas insister, monsieur, ma résolution est irrévocable.

Richard se retrouva dans la rue, en proie à une indescriptible rage. Evidemment, M^{re} Jouville avait dû faire une enquête. Et il avait dû connaître les calomnies infâmes que l'on colportait derrière Foot-Dick.

—Oh ! Mais lesquelles ? — se répétait le malheureux garçon exaspéré, — lesquelles ?... Oh ! se sentir accusé, vilipendé, traîné dans la boue, et ne pas pouvoir se défendre !.....

Ayant congédié son fiacre, il remontait avec lenteur la rue de Rivoli, lorsqu'il s'entendit saluer par une voix affectueuse qui lui disait :

—Bonjour, patron !

Il leva les yeux et reconnut un pauvre diable qui, dans le temps, avait joué les "Auguste" au cirque, un mulâtre nommé Tam-Tam, on ne savait trop pourquoi, et auquel il avait rendu, il y avait des mois de cela, un signalé service. Un hercule boxeur américain, nommé Tom Seyers, avait pris en aversion ce pauvre Tam-Tam, et lui en faisait voir de toutes les couleurs. C'était surtout lorsque Tom Seyers avait fêté la divo bouteille, que son instinct brutal de Yankee se révélait dans toute sa fureur.

—Si je retrouve encore ce sale nègre dans mes jambes, — se plaisait-il à répéter, — je lui écrase la tête d'un coup de poing.

Car les humanitaires Yankees, il ne faut pas se le dissimuler un seul instant, ont gardé l'horreur la plus invétérée du nègre, du métis, de tout ce qu'ils appellent le *peuple de couleur*.

Et un jour, l'Américain avait bel et bien cherché à ce pauvre Tam-Tam une querelle d'Allemand, et comme celui-ci avait osé lui répondre, Tom Seyers avait empoigné le mulâtre, et le jetant au fond d'un box vide, il était en train de bel et bien l'étrangler.

Et les hommes d'écurie, les palefreniers, faisaient semblant de ne entendre les hurlements étouffés de Tam-Tam, lequel aurait bien pu passer de vie à trépas sous la terrible poigne du boxeur.

Or, occupé à l'arène, Foot-Dick répétait à ce moment.

Il accourait, lui, mû par cet instinct qui pousse la terre-neuve à sauver les êtres en péril.

Et il vous avait ceinturé Tom Seyers, et l'envoya rouler au fond du box, au moyen d'une irrésistible poussée.

Tom s'était relevé furieux, et Foot-Dick lui avait dit :

—Fermez votre poing, Tom, et nous allons jouer une partie, si vous voulez bien... Mais je vous défends de toucher à Tam-Tam, vous m'entendez !

—Parce que ?.....

—Parce que je le veux pas, tout simplement. Et cela suffit !

L'autre grondait, furieux.

—Et ne vous avisez pas de recommencer, Tom, autrement c'est à moi que vous aurez à faire... Tout le monde ici a peur de vous, et vous vous croyez tout... Moi, vous ne m'avez inspiré aucune espèce de crainte.

Et comme le boxeur répondait insolemment :

—En vérité ?

Foot-Dick avait insisté en répétant :

—Aucune espèce de crainte... mais simplement du dégoût !..

Tom Seyers s'était mis à grincer des dents en répondant :

—Je ne veux pas de scandale ici. Je suis un gentleman... Mais... nous nous retrouverons... avant peu.

—Quand vous voudrez.

Tam-Tam, pendant ce dialogue, avait jugé à propos de jouer la fille de l'air. Mais il rattrapait Foot-Dick à la sortie du cirque et tout ému, avec des larmes dans les yeux et des paroles incohérentes, il manifestait sa reconnaissance à son sauveur.

Peu de temps après, le boxeur retournait en Amérique, sans avoir jamais reparlé à Foot-Dick de la "partie" que celui-ci lui avait offerte.

Depuis le nègre n'avait cessé de témoigner au clown une affection pleine de déférence, et Richard le prévenait la plupart du temps, lorsqu'il le rencontrait, par un affectueux bonjour.

Généralement, Tam-Tam ne s'arrêtait pas pour lier conversation avec le clown, mais cette fois, il avait réglé son pas sur celui de Foot-Dick et semblait cheminer de conserve avec lui.

Et Dick, pour alimenter la conversation, de lui adresser la phrase banale :

—Et qu'est-ce qu'il y a de nouveau, Tam ?..

—Pas grand-chose... Une entrée de chevaux... Les Meaders, — c'était tout une famille de sauteurs, — doivent arriver demain ; on compte beaucoup sur eux pour la saison.

Vous les avez vus, les Meaders, Tam ?... Sont-ils très forts ainsi qu'on l'affirme ?...

—Oui ! je les ai vus, dans le temps, à la Nouvelle-Orléans et à Boston... Ils sont forts et gracieux tout à la fois.

Tandis que Tam parlait, Foot-Dick, malgré ses préoccupations, remarquait que le brave garçon avait une certaine difficulté à s'exprimer.

En le regardant plus attentivement, il s'aperçut que Tam avait une joue beaucoup plus grosse que l'autre.

—Mal aux dents, Tam ?... Une fluxion ? — demanda-t-il avec intérêt.

—Mal aux dents, non !... une fluxion, oui !... j'ai eu le temps, hier au soir après la représentation, de tomber sur un coup de poing.

—Ah ça ! Tam ! voilà encore une affaire !... Tom Seyers est parti, cependant. Vous êtes donc devenu querelleur ?..

—Tam-Tam eut un menaçant hochement de tête.

—Oh non ?... certes !... Je ne cherche querelle à personne !... à personne au monde !... Vous entendez bien, monsieur Foot-Dick.

Il aurait dû se borner à cette affirmation, ce pauvre Tam ; il eut le tort d'ajouter :

—Mais quand on dit du mal des gens que j'aime... quand on va répéter sur eux des saletés... oui, monsieur Foot-Dick, des saletés !... moi, je ne me connais plus...

"Et je me trouverais devant Tom Seyers, lui-même, aussi bien que devant tout autre, eh bien ! je suis certain que je taperais le premier... quitte à recevoir... un *gnon* énorme, comme celui que j'ai encaissé hier au soir.

—Et de qui disait-on du mal devant vous, Tam ?... — demanda Foot-Dick, mis instinctivement en éveil, — qui donc attaquait on ?.. Pouvez-vous me le dire ?..

Pris sans vert, Tam-Tam répliqua précipitamment !

—Oh ! pour ça, non, monsieur Foot !..

Richard était fixé.

—Tam : vous allez, au contraire, me le faire connaître tout de suite ! Et c'est un grand service que j'attends de vous, mon garçon... C'est le bon Dieu qui m'a placé sur votre route... Vous m'entendez ! Je ne sais ce qui se passe... mais, évidemment, il y a une conspiration contre moi... A qui avez-vous en affaire !... Tam, dites-le moi franchement, mon camarade... Puisque je vous affirme, je vous jure que vous me rendrez le plus grand service.

Tam-Tam hésitait encore.

—Faut pas vous attacher à ça, monsieur Foot, voyez-vous !... C'est des saletés, c'est des ordures !... Et comme on dit en France, "la boue ne tache pas."

—Je ne suis pas de cet avis... Elle tache très bien, au contraire... mais... J'exige de vous la vérité, Tam !... Vous n'avez pas le droit de me le cacher, il y va de mon honneur, de ma vie peut-être !

Tam s'arrêta effrayé.

—C'est au bar des Champs-Élisées... Il y a toujours beaucoup de monde, une fois minuit sonné... Depuis quelques temps il y vient là un grand diable, long, jaune.

—Je le connais... je l'ai toujours sur mes talons...

—Il vous connaît bien lui... on l'appelle M. Saturnin... Je ne sais ni d'où il vient, ni où il va... Enfin, il passe de longues heures au bar... Et là, il paie des tournées à celui-ci, à celui-là... Et à tout instant revient sur votre compte... C'est ci, c'est ça... des saletés, que je vous dis !..

—Mais enfin, quoi encore ?..

Les aveux qu'exigeait Foot-Dick de Tam-Tam coûtaient beaucoup à celui-ci.

—Pourquoi voulez-vous savoir ces horreurs ?... c'est bien inutile !..

—Mais parlez donc Tam !... Je vous ai dit que, pour moi, ça une importance énorme... capitale.

L'autre peinait.

—Eh bien ! il s'en va dire partout que vous jouez tout ce que vous gagnez... et que vous le perdez à courir... que si c'était votre argent... ça ne serait rien encore... mais que vous fricotez tout l'argent d'une pauvre femme avec laquelle vous vivez... que vous êtes entretenu par elle, quoi... Et que l'argent de Mamz-elle Miouzie y passe aussi.

—Oh ! c'est infâme !... c'est infâme ! — grondait Foot-Dick en écoutant ce monceau d'ignominies, — voilà donc le mystère !... voilà donc pourquoi Me Jouville n'a pas voulu se charger de l'affaire. Il se sera livré à une enquête et il aura appris ce que ce misérable colporte partout...

Tam-Tam maintenant ne s'arrêtait plus plus ; une fois le premier mot prononcé, il ne demandait qu'à y aller de son reste.

—Moi, je ne lui en ai pas laissé dégoiser long, je vous prie de le croire... Je suis arrivé, d'une pous-ée, à côté de ce Saturnin, et, au moment où il recommençait à dévider ses ordures, je lui ai crié :

“Vous êtes un infâme menteur !”

—Et je lui ai appliqué, tant que j'ai pu, un va-te-laver au travers de la figure. Il s'est retourné, mais lui aussi, il a tapé comme un sourd... On s'est jeté sur nous... On nous a séparés... Et moi, on m'a jeté dehors...

—C'est bien, Tam, je vous remercie d'avoir pris ma défense, d'abord... et de m'avoir fait connaître enfin ce dont on m'accuse !... Vous me rendez un signalé service, Tam... Je ne l'oublierai pas.

—Alors, comme ça, monsieur Foot, vous ne m'en voulez pas ?... :

—Vous êtes fou, Tam !... Je vous dis que je vous suis reconnaissant !... très reconnaissant !... mon camarade.

Et ils se séparaient.

Une colère sourde, et tout à la fois violente bouillonnait dans le cerveau de Richard... Mais enfin, il était désormais fixé... Il savait d'où partait ce tissu d'infamies que l'on ne cessait de répandre sur son compte :

Il commençait à y voir clair. Ces calomnies invraisemblables, folles, mais qui, à force d'être répétées, finissaient par trouver créances, ces calomnies devaient partir de la Vallière et de Chazay. C'était la façon lâche dont on lui faisait la guerre.

Comment allait-il se défendre ?... Il ne savait encore... Il se consultait...

La première chose à faire, c'était de mettre la main sur ce Saturnin, de le vertement châtier, et de savoir ensuite de qui cet individu pouvait bien être l'instrument, car, à coup sûr, ce n'était qu'un homme de paille.

Aussi, le soir, après la représentation, laissait-il Mme Victoire et Colette rentrer toutes seules. Lui, il avait besoin de prendre l'air, de fumer, il mourait de soif... Les prétextes ne lui manquaient pas pour s'attarder.

Cependant, avec la finesse innées des femmes, Colette, adressa en rentrant une remarque à Mme Victoire.

—Il est redevenu bien nerveux depuis quelque temps, le cher Dick... Pourvu qu'il ne se remette pas à se griser... à jouer... à faire les cent dix-neuf coups...

—On ne dit pas ça ma chérie.

—Allons ! je veux bien !... Alors, comment expliquer ?... Pourvu qu'il ne recommence pas à nous faire de la peine !

—Non ! il ne recommencera pas... Mais, je le reconnais avec toi, mon enfant... il est très nerveux !... très agité !... Il a quelque chose qui l'inquiète, évidemment, et dont il ne nous parle pas, dans la crainte de nous faire de la peine.

—Pauvre cher Dick !... Il est si bon !... Comment lui enlever son chagrin ?...

—Il faut prier Dieu qu'il l'épargne, et nous avec lui, chère enfant !...

—Oh ! oui !... certes !... Pauvre cher Dick !...

—Et Mamz-elle Miouzie mit son adorable tête sur l'oreiller, et après avoir murmuré une fervente prière pour celui que tant elle aimait, elle s'endormit du plus profond des sommeils.

Pour Richard, à ce même moment, il remonta les Champs-Élysées, et s'arrêtait à peu de distance du bar dont nous avons parlé, s'y établissant à l'affût.

Les consommateurs étaient nombreux et bruyants, le bar regorgeait de buveurs, et de sa devanture sortait un flot d'avouglante lumière.

On buvait à force, on trinquait, et la dame du comptoir et ses deux garçons avaient trop à faire pour servir les verres aussitôt vidés que remplis.

Tam-Tam n'avait pas menti, Saturnin Pochet, se trouvait à accoudé contre le comptoir en une pose pleine d'abandon et de langueur, une fleur à la boutonnière, et faisant un ceil enragé à la dame du lieu, une dondon couperosée, frisant la cinquantaine, laquelle n'était plus habituée depuis bien longtemps à être l'objet d'attentions galantes.

Saturin le pouce passé dans l'échanerure de son gilet, parlait haut et pérorait, exécutant des variations fantastiques sur son thème favori.

—Le niveau moral, — s'écriait-il, en soulignant sa phrase d'un long geste de son interminable bras, — oui, le niveau moral, il baisse, il dégringole de la façon la plus honteuse. Jusqu'à présent, les gens de la carrière, les artistes en force, en grâce, en plastique, avaient tenu à pas admettre dans leurs rangs de brebis galeuses... Ces beaux jours sont loin... On ne demande plus à un homme d'être loyal et honnête... Il peut commettre toutes les infamies, toutes les malpropretés... Qui est-ce qui s'en occupe ?... Je vous le demande un peu... Personne !

Trouvant sans doute qu'à son éloquence les assistants ne faisaient pas un suffisant accueil, Saturnin appela à haute voix la patronne :

—Madame Burnet, donnez l'ordre de remplir nos verres, je vous prie.

Sept ou huit grands gobelots de cristal furent vidés d'une lampée et tendus avidement.

Foot-Dick s'était approché d'un pas lent et tranquille, comme s'il eut éprouvé une hésitation avant d'entrer dans le bar.

Ils voyaient maintenant en pleine lumière les consommateurs ; certains étaient attablés devant la portes, d'autres debout encombraient le comptoir, d'autres enfin se trouvaient assis dans le fond de la salle et prenaient leurs consommations servies sur de petits guéridons de tôle.

Saturin reprenait sa période.

—Enfin, je ne comprends pas comment on tolère, dans les rangs qui ne comptent que des gens honnêtes, des individus tarés, déshonorés, qui vivent d'expédients au milieu d'artistes honorables... On devrait ici, tout comme en Amérique, se faire justice soi-même... Et exécuter les tarés et les malpropres.

Tous ou presque tous les consommateurs qui encombraient le bar appartenaient au personnel du Cirque, des marchands de chevaux, des grooms, des lads, qui tous, vivant de la même vie, connaissaient parfaitement la personne à laquelle Saturnin faisait allusion.

L'un des hommes de l'arène s'adressant à un cocher hochant même la tête en disant entre deux bouffées de sa pipe.

—Je ne sais pas ce que Saturnin a après M. Foot-Dick... Il est tout le temps acharné après lui... Ça lui jouera un mauvais tour...

—Ça a déjà failli lui en jouer un, — répliqua le cocher, — Vous n'étiez donc pas ici hier ?

—Non, pas hier.

—Eh bien !... Tam-Tam... Vous connaissez bien Tam-Tam ?... Un bon garçon malgré sa couleur.

—Il ne ferait pas crier une mouche.

—Pour sûr.

—Eh bien !... Saturnin était encore en train, comme ce soir de casser un sucre énorme sur le dos du clown. Tam-Tam lui a sauté dessus et lui a administré une baffe, oh ! c'était ça !... L'autre a répondu... ils se sont crochés. Mais Mme Burnet, qui en pince pour Saturnin, a fait mettre Tam-Tam dehors.

L'agent de la maison Tempier avait repris :

—Je viens de les voir tout à l'heure, le joli monsieur qui remisait son “Vieux Tableau”... et la pauvre petite, si jolie, et qui supporte tout ça... Moi, voulez-vous que je vous dise ?... Eh bien !... ça me dégoûte.

—Oh ! oh ! — fit le cocher, donnant un coup de coude dans les côtes du palefrenier.

—Tam aura prévenu le clown... Là voici, M. Foot-Dick... ça va se gâter.

—Oui ! ça me dégoûte !... Et je ne comprends pas comment ce Foot-Dick, ce rebut de la société, n'a pas été jeté à la porte de partout... et...

Il n'acheva pas... Un crampon de fer venait de s'abattre sur lui, le saisissant à la gorge.

Richard avait tout entendu. Peu à peu, il s'était approché de Saturnin, de telle sorte qu'il le touchait presque, lorsque celui-ci s'avisa de prononcer son nom.

Maintenant, il le tenait, et le tenait bien !... Et le secouant avec une énergie farieuse, il lui répétait en hochant le long corps de Saturnin tel un prunier :

—Enfin ! tu vas me dire pour le compte de quels gradins tu travailles !...

On se jetait sur eux, on voulait les séparer... L'agent de la maison Tempier avait la consommation trop facile pour ne pas compter parmi les consommateurs du bar de nombreux partisans.

—Ne me touchez pas, — cria Foot-Dick, — ou je l'étrangle.

On ne tenait pas compte de cette menace, car la bousculade continuait... On se battait même de part et d'autre...

Lorsque du fond du bar un consommateur bondit, fondant la mêlée agitée et compacte.

Brandissant un siphon d'eau de Soltz dont il s'était emparé sur le comptoir, il le brisa en mille pièces, assénant un coup terrible sur la tête de Foot-Dick.

Celui-ci lâcha prise, s'effondrant...

La vue du sang, la chute du corps du malheureux clown arrêtèrent net la batterie.

Saturnin profita de l'occasion pour reprendre la respiration, car il étouffait... Et le bar se vida comme par enchantement, au cri de Mme Barnet :

— Les agents !...

Un brigadier et deux sergents de ville faisaient effectivement irruption dans le bar, appelés par les cris d'épouvante de la patronne et de ses deux garçons.

Foot-Dick était étendu sans connaissance, la tête fracassée.

Le sang continuait à couler, giclant en bouillonnant d'une horrible blessure.

Qui avait fait le coup ?

Impossible de répondre au brigadier.

Foot-Dick avait sauté sur Saturnin Pochet, qui ne lui disait rien, — affirmait la patronne, — on s'était battu, bousculé, et un consommateur avait cassé un siphon d'eau de Seltz sur la tête du clown.

Quel était ce consommateur ?

Impossible de répondre...

Personne ne pouvait dire son nom... Les uns affirmaient avoir vu un homme à cheveux noirs, à teint bistre...

— Enfin, voilà la seconde fois qu'on se bat chez vous depuis deux jours, — fit le brigadier à Mme Barnet, — ça fait deux fois, que je vous dis, hier et aujourd'hui... A la prochaine, on fera fermer votre boîte... Vous êtes prévenue.

On allait chercher une civière au poste et l'on reportait le corps de Foot-Dick à son domicile...

Le malheureux n'avait pas repris connaissance.

Les fractures du crâne sont des blessures terribles.

Quand Mme Victoire ouvrit la porte au sinistra cortège, la bougie qu'elle tenait faillit lui échapper des mains.

Elle n'eut pas un cri, pas une larme. Des gens du Cirque qui portaient et avaient accompagné le corps expliquaient cette déplorable affaire.

Foot-Dick avait frappé un homme qui l'insultait... Et un inconnu s'était précipité sur lui et lui avait ouvert le crâne avec un siphon.

— Eux !... Ce sont eux !... Toujours eux !... — murmura-t-elle. — Ah ! je le lui avais bien dit !

Pour Colatte, elle s'était abattue au pied du lit dans lequel on avait étendu le moribond.

Dans ses mains crispées, elle tenait une des mains déjà froides de Richard, en répétant à voix basse :

— Dick !... mon pauvre Dick !... mon Dick chéri !... Il est mort !...

Les journaux du lendemain racontaient ce fait divers.

Le clown Foot-Dick s'était battu dans un bar et avait eu la tête fracassée...

Il n'en réchapperait certainement pas...

Quant à l'assassin, personne ne songait à le poursuivre, l'enquête la police n'ayant naturellement point abouti.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

UN DUEL D'AMAZONES

I

— Un morceau de pain, s'il vous plaît... ma brave femme !... Prenez pitié !... J'ai faim... j'ai bien faim !...

C'était un chemineau, un trimardeur, un malheureux traîneur de routes qui adressait ce plaintif appel à la pitié devant la porte d'une petite chaumière déjà connue du lecteur, une maisonnette blanche et propre, située derrière l'immense parc de Chazay.

Cette chaumière, on s'en souvient, appartenait à Françoise Cloarec, la veuve, cette grande femme droite, sèche, dans les yeux noirs de laquelle brûlait toujours la flamme d'une inconsolable douleur.

On se rappelle également l'affection sincère et profonde que Mme de Chazay avait vouée à la mère de celui qui avait accompagné Roland dans ce voyage, cette expédition au Tonkin, dont tous les deux ne devaient pas revenir.

Un certain jour, devant Aline, André Lowel avait manifesté l'intention de faire disparaître cette maisonnette qui, disait-il, déparait les alentours du parc. Et la comtesse avait aussitôt commis un pieux mensonge.

— Je le voudrais que je ne le pourrais pas, — avait-elle dit. — Roland avait témoigné le désir que cette maison, la pièce de terre et le clos qui s'y rattachent fussent la propriété de Françoise Cloarec. Et j'ai depuis longtemps obéi à la volonté de mon mari. Françoise Cloarec est chez elle. Elle ne nous doit ni loyer ni fermage.

André Lowel avait lancé à sa belle-sœur un regard chargé de haine et de fiel, car tout ce qui contracrait les projets du misérable déchaînait en lui une intense colère, mais il s'était tu.

Cette femme, Françoise Cloarec, qu'ils trouvaient toujours lui et son frère sur le pas de sa porte, avec ses yeux étincelants quiardaient sur eux, alors qu'ils revenaient de la chasse, une leur étrange, une leur d'instinctive et profonde aversion, cette femme les gênait.

Elle leur rappelait leurs crimes... Non qu'ils connussent les remords... Non, certes !... Mais enfin... il y a toujours dans la vie des heures dont ils n'aiment pas à se souvenir.

Le lendemain même de cette conversation, Mme de Chazay faisait établir un contrat en règle, antidaté par elle, et Françoise Cloarec se trouvait bien chez elle, et nul ne pouvait lui ravir ce qui lui appartenait, ce qui était son bien. Elle possédait en outre une vache, deux chèvres, et la nourriture assurée de ses bêtes. Il faut bien peu de chose à ceux-là qui sont condamnés à vivre de rien.

Donc, Françoise Cloarec continuait à vivre... Elle était plus droite, plus sèche encore que par le passé. Ses cheveux étaient devenus tout blancs, et cette nuance claire faisait paraître plus noirs encore ses yeux énergiques et patients, qui gardaient toujours le souvenir de ses cruels chagrins.

Le malheureux mendiant qui répétait sa clameur : — "Un morceau de pain, s'il vous plaît, ma bonne dame," — avait entrevu dans le fond de la maison une forme féminine, et il se disait, instinctivement sans doute, que là, on ne lui refuserait pas l'aumône.

Il était maigre lui aussi, le trimardeur, maigre, décharné ; de longs cheveux retombant sur ses épaules ; une barbe épaisse les rejoignait. Sous son chapeau déformé, un feutre formant la cloche, ses traits disparaissaient.

Mais quand il relevait la tête, on était frappé de la fixité de son regard ; ses yeux glauques, ternes, révélaient la dépression d'un cerveau fatigué, d'où la pensée était bannie.

Il s'appuyait sur une branche de houx, et à un autre bâton reposant sur son épaule était accroché un mouchoir à carreaux renfermant quelques loques aussi minables que celles qui couvraient à peine le malheureux.

Françoise, à cette voix dolente et désolée, s'était rapidement avancée sur le pas de sa porte, et la pauvre femme était subitement devenue d'une mortelle pâleur.

— Oh ! mon Dieu ! — s'écria-t-elle, — j'ai cru entendre la voix de Jean.

Le mendiant tressaillit, et une frayeur subite contracta son visage ; il s'était mis à trembler de tous ses membres, en répétant, tandis que ses dents claquaient :

— Non !... Pas Jean... pas Jean... Je ne m'appelle pas Jean !

Pauvre femme !... Pauvre mère !... Ses bras retombaient le long de son corps avec accablement.

C'est que, depuis tant d'années, pas un seul jour l'espérance n'avait abandonné son cœur... On n'avait pas retrouvé le corps de Jean... On ne lui avait pas remis entre les mains l'extrait mortuaire, la preuve légale, formelle, patente, de la mort de son enfant... Et elle continuait à l'attendre toujours !... Qui savait ?... La puissance de Dieu est infinie !... Peut-être un jour, un jour béni !... rendrait-il l'enfant à la mère !...

— Jean reviendra peut-être, — se répétait-elle chaque jour, — le Sauveur permettra que je l'embrasse avant de mourir.

Et quand Mme de Chazay lui avait offert de venir auprès d'elle, habiter le château, alors qu'elle s'était à jamais trouvée seule, elle lui avait répondu, avec une simplicité touchante :

— Jean peut revenir... Il faut que je sois là pour le recevoir.

Le chemineau se tenait toujours devant la porte, répétant sa plainte.

— Un morceau de pain, ma brave dame...

— Ah ! mon Dieu ! — s'écria Françoise, — moi qui reste là à le regarder et qui ne lui donne pas ce qu'il demande... Pauvre homme !...

Et elle s'empressa de courir à la huche et de couper un fort quignon de pain.

Puis elle tronçonna un fromage de chèvre, et mettant le tout sur la table avec une bouteille de boisson et un verre :

— Entrez... — dit-elle, — asseyez-vous. Mieux vaut ça que de meurer debout ; vous avez l'air si fatigué !

La tête basse, hésitant, le mendiant se décidait à accepter l'offre charitable, et Françoise de répéter :

— C'est drôle ! J'ai bien cru pourtant que c'était la voix de Jean... Hélas !... Seigneur !... La voix de Jean !... de mon pauvre Jean !... je l'aurai donc toujours dans les oreilles.

L'homme s'était affalé sur une chaise avec un "ahan" épuisé. Puis, il ôta son feutre bossué et le plaça tout auprès de ses pieds, à portée de sa main.

Et François Cloarec en voyant ces yeux sans regards qui se fixaient dans le vide, sans pensée, tressailla à son tour, en répétant encore :

— C'est non seulement la voix de Jean, mais, mon doux Jésus !... on dirait ses yeux.

Puis, tout haut :

— Oui ! oui ! c'est tout à fait les yeux de Jean !

Alors, la frayeur dont il avait déjà donné des signes s'empara à nouveau du mendiant, et il reprit vivement son paquet, son bâton, son chapeau, avec l'évident dessein de s'enfuir.

— Pas Jean ! — redisait-il, bégayant et tout pâle. — Pas Jean !... Non !... Pas Jean !...

— Eh bien, non !... Vous n'êtes pas Jean !... Hélas ! je le vois bien, — fit la pauvre mère avec un douloureux soupir. — Non !... vous n'êtes pas Jean !... Je ne le dirai plus... Mangez et buvez tranquille !... Personne ne vous cherchera querelle ici !...

L'inconnu se calma, mais son appétit n'était pas gros... En peu de temps il eut fini son modeste repas.

Puis il s'accoucha sur la table et demeura là, longtemps, immobile, indifférent aux êtres et aux choses... Et enfin, sa tête oscilla, ses paupières battirent, mais le sommeil vainquit sa résistance et il s'endormit, se laissant aller la tête dans les deux bras.

Françoise Cloarec le regardait avec un attendrissement indicible. Ses cheveux étaient de la couleur de ceux du pauvre Jean. Seulement, longs, en mèches énormes, ils cascadaient, ainsi que nous l'avons dit, une partie de la figure avec la barbe qui avait envahi toute la figure.

— Dors, pauvre malheureux, — disait Françoise. — Dors tranquille !... Tu me rappelles celui que j'ai perdu, celui qui m'était si cher !...

Plus le temps s'écoulait, et plus l'agitation de Françoise Cloarec augmentait.

— Comme il me rappelle Jean !... — ne cessait-elle de se répéter. — Comme il lui ressemble... Ce sont bien ses yeux... Seulement, on dirait des yeux morts, tandis que ceux de mon pauvre cher gars étaient si vifs !...

Et cette pensée la tourmentait de plus en plus :

— Si c'était Jean pourtant !... Jean !... Mais non !... Ce n'est pas possible... Il le répète lui-même.

Et voilà qu'elle se leva avec des précautions infinies, s'approchant du dormeur sur la pointe du pied.

Elle se souvenait d'un accident, alors qu'ils étaient si heureux, avec son homme et son petit, là-bas, aux Sables.

Ces souvenirs lui revenaient vivants et précis à la mémoire... Le mari n'était pas allé à la pêche ce jour-là. Il réparait son bateau. Et dans un coquemar se trouvait du coaltar liquide, du brai bouillant, qui déployait dans les airs des spirales de fumée très noire.

Et tandis que Pierre Cloarec, armé d'un bâton auquel était attaché un gros pinceau, galipotait son bateau en carène, le petit Jean, bien que sa mère le lui eût défendu, s'était approché du brasier et du coquemar.

Et le pied lui glissait, et sa petite tête portait sur le bord du chaudron.

Un cri, un huluement de douleur, et la mère était déjà là, enlevait son petit dans ses bras, enlevait le brai bouillant qui l'avait déjà brûlé au cou.

La brûlure n'avait pas été grave, mais en dessous du cic, le bord du chaudron avait laissé une cicatrice longue, étroite, une raie blanche, que Jean Cloarec devait garder toute sa vie.

Et un désir fou venait de s'emparer de la mère.

Elle voulait s'assurer que ce pauvre dément ne portait pas au cou la cicatrice de Jean.

Car elle se répétait encore, malgré tout :

— Si c'était lui, pourtant ?... Il me semble que tout en moi me dit que c'est une chose possible !... qu'il ne me reconnaît pas parce qu'il a perdu l'esprit... Et puis, non !... c'est moi qui suis folle !...

Donc, elle s'approchait du dormeur, sans faire de bruit, le moindre.

Et doucement... Oh combien !... elle écartait la loque que lui servait de chemise.

Mais le linge une fois écarté, elle recula épouvantée.

Tout le cou ne présentait qu'une cicatrice énorme, qui devait s'étendre jusqu'à l'épaule !... bien au delà, peut-être !... .

A un moment donné tout le corps de ce malheureux n'avait dû être qu'une plaie !... Il avait dû être torturé, mis en pièces, souffrir mille morts !... .

Le mouvement de Françoise avait fait ouvrir les yeux du dormeur, et il opérait une brusque retraite, un violent recul.

L'effarement, la crainte, la méfiance se peignaient à la fois sur son visage crispé.

Et Françoise de lui parler, adoucissant sa voix, ainsi que l'on parle

à un enfant, à tout petit, quand on veut le déplier et l'amadouer.

— Dormir... Dormir encore !... Voulez-vous ?... Allons !... Venez !... Dormir... Dans un bon lit... Un bon dodo !... .

Après avoir hésité, il se leva, la suivit... et s'étendit sur un lit qui se trouvait dans une petite pièce, à côté de sa chambre à elle.

C'était la couche, c'était le lit de Jean.

Personne ne les avait occupés depuis le départ de l'aimé. Françoise l'eût pas voulu... Elle y eût vu une sorte de profanation... Et voilà que pour ce malheureux, ce mendiant, qu'elle ne connaissait que depuis quelques instants, la chose lui semblait toute naturelle.

Et quand elle le vit, ayant repris confiance, s'étendre sur le lit de Jean et s'y endormir d'un profond sommeil, elle se prit à pleurer amèrement, la pauvre mère !... .

— Il a les yeux de Jean, les cheveux de Jean... et aussi la même taille !... .

Et longtemps, bien longtemps, elle demeura là, à cette même place, le regardant dormir.

Or, ce soir-là, il advint qu'un violent orage s'abattit sur Chazay et toute la contrée. L'eau coulait par torrents, et le tonnerre roulait à grands fracas, les éclairs sabrant sans interruption le ciel.

Et il ne vint même pas à l'idée de Françoise Cloarec de renvoyer de chez elle le chemineau, par ce temps infernal. Elle le laissa donc faire la franche nuit et la grosse matinée du lendemain matin.

Le jour déjà haut, il se leva ; et il trouva à la place des loques sordides qui le couvraient une chemise bien propre, bien blanche... C'était l'une des anciennes chemises de Pierre le défunt.

Sans mot dire, il se vêta, sans un remerciement, sans un signe... Evidemment la pensée, s'il y avait encore pensée dans ce cerveau affaibli, la pensée était ailleurs.

Chose étrange, il ne parut pas non plus de partir, il semblait même n'en avoir rien fait, et sur le petit banc placé à poste fixe devant la porte, il s'assoya, et demeura là, occupé uniquement à recevoir les premières caresses du soleil.

Non seulement il ressentait un instinctif bien-être à demeurer-là, Françoise s'en rendait bien compte, mais on eût dit vraiment qu'il était arrivé au terme de son voyage... Il se reposait, se prélassait, s'ébriait, se renfermant dans le même placide mutisme.

Alors, avec des oignons, du beurre frais et du pain grillé, elle confectionna une excellente soupe et lui en apporta une écuelle toute chaude. Et cette pauvre face si pâle, si triste, s'éclaira d'un sourire satisfait.

Il remercia même Françoise Cloarec d'un signe de tête. Puis il retourna prendre sa place sur le banc, à côté de la porte, et s'y assit de nouveau à la poste fixe.

Et Françoise de se dire tout bas :

— Il restera là tant qu'il voudra, le pauvre gas, mais ce n'est pas moi qui lui dirai de s'en aller.

Et, sans s'en rendre compte, elle se sentit heureuse de voir cet être inconnu demeurer là à côté d'elle.

Et le tard venu, quand après souper, il se coucha tout comme la veille au soir, Françoise se mit au lit à son tour, on se disant :

— Ça n'est pas lui... Mais ça me fait tout drôle qu'il demeure... Je ne sais pas pourquoi... je m'en sens presque heureuse.

Et plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, et l'inconnu ne fit même pas mine de songer à reprendre son chemin.

Un jour, dans le milieu de l'après-midi, il s'éloigna, prenant par la grande route, son bâton à la main. Françoise le crut même parti, car le clair baissait lorsqu'il reparut sur le seuil de la porte.

Non ! il rentrait, sans dire un mot, comme toujours, et ayant l'air d'accomplir une chose toute naturelle.

Tout de suite, bien vite, en province, bientôt on raconta dans le pays et jusqu'à la Vallière, que la Cloarec avait rencontré un traînard et l'hébergé, le nourrissait. Pour qu'elle raison !... Je vous le demande un peu !... Parce qu'elle trouvait qu'il avait un faux air du fils qu'elle avait perdu... Et c'était un innocent, encore !... Incapable de lui cultiver son champ, son bout de vigne... Fallait vraiment, elle aussi, qu'elle eût perdu l'esprit de son côté !... .

Puis, comme Françoise Cloarec ne gaspillait point son temps à aller commérer chez les autres, que sa maison était isolée, on ne s'occupait plus d'elle, non plus que de l'innocent auquel elle avait donné asile. Et Françoise s'attacha au pauvre être, et maintenant qu'elle s'était habituée à sa présence, son départ, elle s'en rendait bien compte, lui aurait causé un gros chagrin.

Sans plus desserrer les dents, lui s'enhardissait. Le présent, il faisait de longues tournées par le pays. Mais on eût dit qu'un secret aimant l'attirait presque toujours du côté du parc de Chazay.

Ces longues promenades n'étaient pas du goût de tout le monde.

On comprendra que depuis des années tous les gardes de Chazay avaient été changés. Renvoyer les anciens serviteurs, remerciés les domestiques, Simon et André Lowel avaient promptement fait maison nette des qu'ils avaient été les maîtres.

Depuis quelque temps, ils avaient engagé pour garder un méchant

gars dont ils étaient pleinement satisfaits. D'où venait-il ? D'où sortait-il !... On n'en savait rien, le sire parlant peu de son passé.

Plat et servile avec MM. Lowel, il se montrait dur au pauvre monde, et avec lui, les paysans et les fermiers n'avaient qu'à se bien tenir, car sans avertissements, pour l'infraction la plus légère, il leur dressait procès-verbal.

Il se nommait Isidore Seichard, et pouvait avoir quarante ans tout au plus.

Rouge de cheveux, rouge de peau, avec des petits yeux mouche-tés de sang, il avait réellement méchante mine, et appartenait à cette classe spéciale de gars qui "marquent mal".

Avec la casquette plate des gardes de Chazay, l'habit de velours, la plaque, il se montrait fier et arrogant, parlant à tous ceux à qui il avait affaire sur un ton de protection et de mépris.

Françoise Cloarec le voyait parfois passer devant sa porte, et loin de lui souhaiter le bonjour, elle le suivait de l'œil, en se disant à part elle :

— Celui-là doit être un méchant gars.

Et du moment que l'on ne savait pas M. Isidore Seichard au passage, ce manque d'égard suffisait pour que le drôle vous regardât d'un mauvais œil.

Un jour il avait même cherché querelle à la veuve qui tenait la vache en laisse et la menait paître en vaine pâture le long de sa route, affirmant qu'elle avait dû entrer dans le bois avec sa bête, et la menaçant d'un procès-verbal.

Françoise Cloarec lui avait tourné le dos, sans lui répondre, poursuivant sa route, tandis qu'Isidore Seichard lui criait :

— Eh bien ! tâchez de ne pas faire la maligne, vous !... parce que si je vous trouve jamais dans le bois avec votre carne, vous n'y couperez pas.

Françoise ne lui donnait point prise, mais elle sentait bien qu'il tournait autour d'elle, ne demandant qu'à lui chercher quelque querelle d'Allemand.

Et voilà qu'un jour Isidore Seichard se présenta vers le milieu du jour chez Françoise, et la vieille femme vit bien qu'il s'acquittait avec plaisir d'une mauvaise commission.

— Vous, — lui dit-il sans autre préambule, — vous avez un idiot chez vous qui vagabonde et traîne... Si vous voulez garder ça chez vous, c'est votre affaire !... Seulement comme il lui prend la fantaisie de passer par-dessus le mur du parc de Chazay, je vous préviens bien, de la part de mes maîtres, que si ça arrive une fois encore il tiquera... parce que les gardes ont l'ordre de tirer dessus comme sur un chien enragé...

Et comme l'horreur qu'inspirait le vilain être à Françoise Cloarec se lisait en toute franchise sur la physionomie de celle-ci il conclut :

— Le parc est absolument clos de murs... et nous sommes dans notre droit.

François Cloarec Toipa le garde, et croisant les bras sur sa maigre poitrine :

— Alors, vous venez me dire en face que vous tirez sur un chrétien qui ne vous a rien fait comme si c'était un chien enragé, un loup !

Eh bien !... je vais vous répondre une chose, tout garde que vous êtes... C'est que vous-même vous ne valez pas les quatre fers d'un cheval !...

— Tâchez d'être convenable, — fit le garde furieux, — et tâchez de tenir votre avertisson, autrement, il est sûr de son affaire. J'ai des ordres... et je ne connais que les ordres de mes maîtres... ceux qui me paient...

— Ce qui est bon à vendre, est bon à pendre, — grommela Françoise entre ses dents. Et elle ferma la porte de sa maison au nez d'Isidore Seichard.

Quand elle fut seule, écoutant le pas du garde qui s'éloignait, elle tomba sur une chaise. En réalité, elle éprouvait une très grande frayeur pour son pauvre protégé.

— C'est qu'il le ferait comme il le dit, le misérable !...

Peu de temps après, le chemineau rentrait.

Où avait-il encore été courir?... Autour de Chazay, sans doute !... Quel mystérieux attrait le conduisait donc toujours de ce côté ?

Alors, quand il eut mangé, bu un bon verre de ce vin paillet qui lui redonnait des forces, très doucement, Françoise lui dit :

— Vous savez, mon ami !... il ne faut plus aller rôder autour du parc... Coupez-vous ?... Autour du parc... Et encore moins passer par-dessus le mur... C'est bien défendu !... Tout à fait !... Les gardes... oui... les gardes vous tireront un coup de fusil.

Ce dernier mot seulement : "coup de fusil", arriva à l'oreille du pauvre être.

— Coup de fusil ! — répéta-t-il, comme un écho affaibli, — Coup de fusil !...

Et un mouvement d'épaules acheva seul sa phrase. Il était évident que la menace des armes à feu ne lui inspirait aucune crainte.

— Enfin, il ne faut plus y aller, — termina Françoise, en laissant son protégé se rôder aux derniers rayons de soleil.

Deux jours, trois jours s'écoulèrent encore sans incident notable. Le chemineau, en reprenant des forces, s'habitua de plus en plus à la maison. Et Françoise également à lui, nous l'avons dit. Dieu lui avait pris un enfant, on eût dit qu'il lui en avait envoyé un autre. Et elle le choyait, le dorlotait, comme pour se donner l'illusion du retour de l'aimé.

Mais celui-ci devenait de plus en plus indépendant. Il sortait le soir maintenant, impossible de le retenir. Françoise Cloarec avait bien fermé la porte, mais il sautait par la fenêtre enjambait d'un bond la haie du clos, et se perdait dans la campagne.

Alors, la brave femme rouvrait la porte, et s'asseyant sur le banc, attendait le rôdeur, et elle comptait les heures, anxieuse, craignant qu'il ne lui arrivât quelque chose, à celui-là dont elle avait la garde. Elle vivait dans des trances surtout depuis les menaces d'Isidore Seichard.

Et un soir, à bonds désordonnés, son cœur tressauta dans sa poitrine.

Il pouvait être onze heures. Un coup de feu venait de se faire entendre, claquant au milieu de la nuit.

Et cette détonation partait du côté de Chazay.

— Sainte Vierge des vierges ! — murmura Françoise, — pourvu que ce ne soit pas sur lui qu'on ait tiré !...

Et à partir de cet instant, elle se prit à trembler au moindre bruit. Longtemps elle attendit encore.

Puis, derrière la maison, un pas irrégulier, titubant, se fit entendre.

On eût dit le pas d'un homme ivre. Et parfois ce pas s'arrêtait, pour repartir, irrégulier, désespéré, désordonné.

Il s'approchait... Et bientôt dans l'obscurité, Françoise reconnut son pauvre fou.

Il se traînait.

Courir à lui, le prendre, l'enlacer le soutenir en l'entraînant vers la chaumière... cela, elle le voulait de toutes ses forces... Epouvantée, elle recula.

Le chemineau venait de pousser un gémissement sourd, une sorte de râle !...

Il se traînait au prix d'efforts inouïs !

Enfin il put franchir le seuil de la maisonnette, et s'abattit sur une chaise, où il demeura anéanti.

Alors Françoise laissa échapper un cri de terreur.

Son protégé était couvert de sang !...

A travers sa barbe épaisse le sang giclait !...

Du cou, de l'épaule, le sang sortait encore, bouillonnant !...

— Ah ! mon Dieu !... mon bon Dieu !... s'écria Françoise, s'affolant à ce spectacle, — Ils l'avaient bien dit les misérables !... Ils l'ont tué !

Et étendant le bras, adressant à travers l'espace sa malédiction à ceux qui avaient osé commettre cette ignoble lâcheté :

— Quo le sang de cet innocent-là retombe sur eux !...

Et elle s'empresna de donner ses soins au pauvre blessé, qui jetait sur elle de suppliants regards sans lui adresser une parole.

Alors trouvant dans son énergie des forces surhumaines, elle enleva le pauvre garçon, le porta sur son lit, le déshabilla, le coucha. Il se laissait faire, continuait à pousser des gémissements sourds.

Mais quand Françoise put se rendre compte des blessures :

— Il va mourir ! — s'écria-t-elle, — il va trépasser !... Comment le sauver, grand Dieu ?...

Le blessé avait été tiré à trente ou quarante mètres avec du plomb à loup. Et une quinzaine de ces grains, gros comme des petites balles, avaient pénétré profondément de l'épaule au visage.

Comment avait-il été tiré ?

Ceci demande une explication très courte.

Isidore Seichard n'avait pas menti. Depuis que le chemineau avait retrouvé force et santé, grâce aux bons traitements de l'excellente Françoise Cloarec, à ses soins maternels, il courait les bois, y séjournait de longues heures.

Et un jour que Simon et André Lowel étaient assis sous un kiosque rustique d'où l'on pouvait voir au loin le paysage, buvant et fumant et savourant le doux *farniente* qu'ils s'étaient donné tant de peine à conquérir, Simon avait tressailli et avait fait signe de la main à son frère, lui recommandant de se taire et de demeurer immobile.

En face d'eux, au-dessous, le mur du parc s'étendait. Ce mur était couronné de masses lierres et de saxifrages compacts poussés au milieu des pierres.

Et du bout des lèvres, Simon avait murmuré à son frère :

— Il y a sur la crête un homme qui est grimpé là, et qui nous regarde... Nais pas l'air de t'en apercevoir... Il faut savoir ce qu'il veut !...

C'était lui, en effet, l'innocent !...

Tapis au milieu de ces frondaisons épaisses, il dardait son fixe regard sur les deux frères.

Immobile, il ne paraissait pas se lasser de ce spectacle, et il n'avait pas fallu longtemps pour que ces deux prunelles glauques, qui laissaient à travers des feuilles, en arrivant-ent à gêner les deux frères, les obséder, les énerver.

Si bien qu'André n'y put bientôt tenir et s'écria :

— C'est malheureux que je n'aie pas un flingot !... Tu verrais un peu comme je le descendrais, ce singe-là, pour lui apprendre à monter sur nos murs et à venir nous regarder comme deux bêtes curieuses !...

Pour Simon, la colère s'était également emparée de lui, et, ramassant des pierres, il les avait jetées au malheureux fou, qui se voyant découvert, s'était laissé glisser du mur et décampait à belles jambes.

Une fois hors de portée, Andrée avait demandé à son frère :

— Est-ce que ces deux yeux-là ne te rappellent rien ?...

Et Simon, aussitôt de répondre :

— Je crois que tu deviens fou, ma parole d'honneur. Tu ne peux donc pas vivre tranquille, sans aller te fourrer des billevesées dans la tête !...

Oui, mais cette apparition mystérieuse s'était fréquemment renouvelée. Les deux frères ne pouvaient pas mettre les pieds dans le parc sans voir apparaître, lorsqu'ils atteignaient l'un des murs, la tête du fou, qui, fixement, les regardait.

Par deux fois, même, ils l'avaient aperçu dans l'intérieur du parc, les surveillant, les épiant, mais disparaissant aussitôt dès qu'ils s'apercevaient de sa présence.

C'est alors qu'André avait donné les ordres que l'on sait à Isidore Seichard. Mais celui-ci n'avait pas eu à les accomplir.

ce soir, tandis que Simon se promenait ostensiblement dans une des allées du parc, André s'était mis à l'offût.

Et au moment où le fou, avec des précautions félines, se disposait à franchir le mur, il avait été atteint par un coup de feu et dégringolait de l'autre côté.

Là, il demeura un instant, un long instant même.

Mais lorsque Simon et André, et les gardes accourus au bruit de la détonation, arrivaient en dehors du parc, à la place où était tombé l'innocent, celui-ci ne s'y voyait plus.

Il était parvenu à se remettre debout, à se traîner, à s'enfuir... Mais on pouvait voir à la lueur d'une lanterne, de larges plaques de sang.

— Il en tient ! — s'était férocement crié André, — et je ne crois pas qu'il revienne jamais s'y frotter.

— Avec quoi l'as-tu tiré ? — lui demanda son frère.

— Avec du quatre zéro... Et à pas plus de trente, trente-cinq mètres...

— Alors, — fit cyniquement l'aîné, — il a toute les chances pour crever... Mais l'on n'a rien à nous dire... Nous sommes pleinement dans notre droit... Isidore, tu iras demain faire ta déclaration au juge de paix de la Vallière... et tu lui diras que M. André Lowel a tiré, hier au soir, après la nuit tombée, un homme qui cherchait à franchir la grille du parc de Chazay. Avis aux malins... Charbonnier est maître chez lui...

Cependant Françoise Cloarec se désespérait. Son pauvre blessé allait donc lui trépasser dans les mains ?

Le sang ne s'arrêtait pas ?... Ils continuaient à couler, tantôt à gros bouillons, tantôt goutte à goutte, puis après un léger temps d'arrêt l'hémorragie reprenait avec violence.

Les effusions d'eau froide, l'eau vinaigrée, les serviettes, tout était inutile... Et la nuit se passa dans ses angoisses, Françoise s'évertuant, essayant des divers moyens primitifs que l'on a dans les villages, à portée de la main, et n'osant quitter son blessé pour aller quérir du secours.

C'est que la maisonnette de Françoise Cloarec était complètement isolée. La métairie la plus proche se trouvait distante d'eau moins cinq à six cents mètres.

Que faire.

Les premières lueurs de l'aube blanchissante commençaient à paraître que la pauvre femme se débattait au milieu des mêmes perplexités.

Et voilà qu'elle entendit sur le chemin un traînant sabot qui s'avavançait d'un pas régulier et monotone.

— Ça doit être le père Roseau qui va travailler à la vigne.

En effet, prêtant l'oreille, elle entendit ce joyeux refrain, toujours le même, que le vieux closier fredonnait toute le long du jour, d'une gaie voix chevrotante :

« Le médecin vit la malade
Et lui défendit le vin
Tin, tin, tin, tin,
J'en ai bu toute ma vie,
J'en boirai jusqu'à la fin,
Tin, tin, tin, tin. »

— Père Roseau ! Père Roseau ! — appela-t-elle, la porte ouverte.

— Ah ! c'est vous maîtresse Cloarec ! Vous voici le nez dehors de bien belle heure !...

— Père Roseau, voulez-vous me rendre un grand service.

— Tout ce que vous voudrez, maîtresse Cloarec !... Et bien d'autres choses encore.

Le père Roseau avait la réputation, mérité, d'être galant, — ainsi qu'il le disait lui-même, — avec les dames de toutes les âges et de tous les poids.

— Oui, vous allez me rendre un grand service, et vous paierez de quoi boire une bonne bouteille.

— Il n'y a pas besoin de bouteille, maîtresse Cloarec... Je suis tout à vous... Et si j'avais une petite dizaine d'années de moins, tant seulement...

— Dame, c'est qu'il y a une trotte... Il s'agit d'aller... le plus vite possible... jusqu'à Ballan, — et ça n'est pas tout près, — prier le docteur Jourdain, de venir ici, chez moi, dès qu'il le pourra.

— Ah bien ! je vais vous dire... Je n'irai point à Ballan, ce n'est point de refus, et je ferai la commission tout de même. Vous pouvez itou la faire aussi bien que moi.

— Parce que ?

— Parce que ce brave homme de docteur Jourdain passera devant votre porte avant deux heures d'ici, et qu'il m'en faudrait bien trois, pour ne pas dire quatre, avant d'arriver à Ballan. On l'a fait quérir hier au soir tard, pour se rendre aujourd'hui, dès patron-minet à Chambourg, chez le comte de Thècle, qui a eu une terrible attaque de goutte... Donc, vous vous mettez au travers de la route, et la voiture ne vous passera pas sur le corps.

— Merci, père Roseau !... Merci bien !... Vous êtes un brave homme !...

— Comme vous êtes une brave femme, maîtresse Cloarec... Je vous dis que si j'avais une dizaine d'années de moins...

Et le closier continua son chemin en reprenant sa chanson :

Il y avait une brave femme
Qui pétrissait du levain.
Tin, tin, tin, tin,
Elle se mit au lit malade,
Il fallu le médecin.
Tin, tin, tin, tin.

Le père Roseau ne s'était point trompé, et avait bien dit la vérité à Françoise Cloarec. Sur les huit heures, — que l'attente parut longue à la pauvre femme, — elle entendit un roulement de voiture, et elle reconnut le coupé marchand à grande allure, car le brave docteur était toujours pressé.

Et comme elle se mettait en travers de la route, les bras en croix, force fut bien au cocher d'arrêter autrement, il lui aurait fallu lui passer sur le corps.

La glace du coupé s'abattit, et la tête du docteur se montra.

— Je ne puis m'arrêter, ma brave femme, — dit-il. — On m'attend... Je suis même en retard... Amon retour...

— Alors, monsieur le docteur, — fit Françoise désolée, — il y a un honneur qui va mourir.

Elle savait bien qu'avec ce mot-là, le docteur Jourdain si bon, si bon, si charitable, ne passerait pas outre.

— Allons, vite ! — fit-il, — je vous dis que je suis en retard.

Il arrivait à grandes enjambées dans la petite chambre, et se trouvait devant le lit où était étendu le blessé.

A première vue, il hochait la tête.

— Il faut d'abord arrêter ce sang-là, — murmura-t-il.

Et il recourut précipitamment à son coupé, où se trouvait, en une minuscule pharmacie portative, un flacon de perchlorure de fer.

Alors, avec un tampon, des compresses, il arrêta l'hémorragie.

— Là, fit-il, — il n'y a plus de danger pour l'instant. Laissez ce garçon là reposer. Dans trois heures je repasserai... Laissez-le tranquille jusque-là.

Et il repartit où l'appelaient d'autres douleurs, d'autres existences en péril.

Lorsqu'il revint trois heures plus tard, ainsi qu'il l'avait promis, le blessé n'avait pas rouvert les yeux, mais ce que l'on voyait de sa peau, envahie comme l'on sait par de longs cheveux et une barbe épaisse, révélait l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait par une pâleur de cire.

— Et où a-t-il été blessé ainsi ? — demanda le docteur Jourdain, en coupant court aux remerciements de Françoise.

— Ça doit être à Chazay, monsieur le docteur... Et sans qu'il fasse de mal, le pauvre innocent !... Car il est incapable de faire du mal à personne. Seulement, c'est curieux... Il aura voulu voir... passer par dessus le mur... Et il est revenu se traînant, perdant son sang.

Le docteur, cependant, déchirait la chemise du blessé, découvrant son cou, son épaule, examinant les autres blessures dont le sang s'était arrêté avant sa venue et qu'il n'avait pas eu le temps de soigner.

Et il s'arrêta étonné.

Si habitué qu'il fut aux douleurs humaines, il laissa échapper une exclamation de surprise :

—Mais ce malheureux garçon a souffert mort et martyr, fit-il. C'est qu'il avait sous les yeux des cicatrices effroyables, bizarres... Autour du, le long de l'épaule, des bandes de peau avaient été enlevées, arrachées d'une façon régulière.

Autrement, c'était évident, le blessé avait dû être soumis à une épouvantable torture !...

D'autres lanières avaient encore été découpées et enlevées par tout le corps, et c'était un véritable miracle que cette misérable épave humaine fût revenue à la vie.

Est-ce qu'il va mourir ? — demanda Françoise Cloarec au médecin qui, avec une délicatesse de main infnie, sondait les plaies une à une pour parvenir à en extraire les plombs de loup.

—Je ne puis rien préciser encore, — répondit le docteur Jourdain. Il a horriblement souffert, antérieurement.

—Pauvre homme !

—D'où vient-il ?... Que fait-il ?... Je ne le connais pas dans le pays.

—C'est un pauvre d'esprit, monsieur le docteur, un innocent que j'ai ramassé traînant et mourant de faim sur la route, et il est resté avec moi, comme ça, depuis son entrée ici, et comme il me rappelait tout plein mon pauvre Jean que j'ai perdu... comme je retrouvais en lui tant de choses de mon fils... non... je n'ai pas eu le courage de lui dire de s'en aller... Il n'est point méchant, il est doux comme un mouton... Seulement, il ne parle pas... Il n'a pas sa raison. Et il reste là, assis devant la porte, la tête basse, sans qu'on puisse savoir ce qui se passe en lui.

—Mais il n'est pas muet ?.....

—Non... Il parle, puisqu'il m'a demandé du pain... Mais c'est tout... Jamais il ne cause... jamais il ne prononce une seule parole. C'est comme un enfant !... un tout petit enfant.....

Le blessé, tandis que le docteur le soignait, s'agitait et se retournait, en poussant des gémissements lamentables. Sa tête ne pouvait demeurer en repos, elle se rejetait, avec des mouvements nerveux, de droite à gauche sur l'oreiller, et Françoise avait toutes les peines du monde à retenir le malheureux.

Le docteur avait déjà enlevé un certain nombre de gros plombs, d'autres échappaient encore à ses recherches. Quand il eût terminé ce nouveau pansement :

—Ecoutez-moi bien, — dit-il à Françoise Cloarec, — ou je me trompe fort, ou ce malheureux garçon-là va avoir une fièvre cérébrale. En ce cas, il faut lui faire couper les long cheveux qui le gênent, qui lui échauffent la tête, et aussi cette barbe épaisse qui m'empêche d'arriver aux trois blessures qui se trouvent dans la joue... Puis vous irez aux Touches, chez M. M... Il y a là une glacière où l'on conserve de la glace toute l'année... M. M... c'est la charité même. On ne vous refusera pas de la glace.....

Et M. Jourdain expliqua minutieusement le traitement à suivre, et la manière d'opérer, en plaçant la glace dans des vessies de porc, et en entourant de ce réfrigérant, constamment contenu, la tête du malade.

—Maintenant ne vous effrayez pas si votre homme s'agite, se lève, cherche à s'élaner dehors... Vous êtes forte... Vous n'aurez pas de peine à le maintenir... Il a perdu beaucoup de sang... Et ayez bon espoir... Cette fièvre cérébrale... c'est peut-être un bien !... ces blessures... c'est peut-être sa vie... Ayez bon espoir... je reviendrai demain matin... et tous les jours qu'il le faudra.

Et l'excellent homme repartit après avoir renouvelé toutes ses instructions.

L'expérimenté praticien ne s'était pas trompé dans son diagnostic. C'est bien une fièvre cérébrale qui se déclarait.

Et le blessé se tordait sur son lit, comme s'il eût voulu échapper à des ennemis invisibles.

—Non ! non ! — répétait-il, — je n'ai rien fait ! Je n'ai rien fait !...

Dans l'après-midi, une carriole s'arrêtait devant la porte de Françoise Cloarec. Le docteur Jourdain avait prévenu le coiffeur du Ballan, Darisme Chabot, que l'on avait besoin de ses ciseaux, et ayant trouvé une occasion il accourait complaisamment en hâte.

Et il s'était mis aussitôt à l'œuvre, et les longues mèches de la chevelure du blessé tombaient tour à tour, ainsi que sa barbe épaisse.

Françoise avait fort à faire à tenir son pauvre protégé, car il se démenait, se défendait, repoussant le coiffeur, s'arrachant des mains de la veuve.

Mais, enfin le perruquier vint à bout de sa tâche, et à mesure que les ciseaux élaguaient cheveux et barbe, que les traits du visage apparaissaient, laissant voir nettement leurs lignes, un tremblement convulsif s'emparait de Françoise Cloarec.

—C'est Jean ! murmura-t-elle. — Mon cœur ne m'avait pas trompé !... C'est Jean !... C'est bien lui !... C'est mon enfant !.....

Quand le coiffeur fut parti, reprenant la voiture qui l'avait attendu devant la porte, Françoise s'assit au pied du lit, et à travers les larmes de joie et de douleur, elle se tint là longtemps, contemplant celui dont elle reconnaissait les traits chéris.

Un doute lui restait cependant !... Il était si changé !... si décharné !.....

Et puis ce regard égaré, cet œil de dément !

La fièvre cérébrale poursuivait son cours avec une violence extrême.

Pour la main habile et légère du docteur Jourdain, l'extraction des derniers plombs à loup avait été petite affaire, mais la terrible maladie présentait plus de sérieux dangers, et elle pouvait emporter dans l'un de ses actes épouvantables celui qui avait déjà tant souffert.

Ah ! les soins ne manquaient pas au blessé. Françoise Cloarec suivait de point en point les ordonnances du docteur, et celui-ci, avec une infatigable patience, et en évitant d'employer les mots techniques que la pauvre femme n'aurait pu comprendre, lui expliquait que chez certains déments, atteints de lymphémanie, folie triste et abattue, un accident, une catastrophe, un coup violent, une blessure pouvaient produire un choc galvanisant la masse cérébrale et cautérisant en quelque sorte sa lésion.

Le malade était tombé dans une sorte de coma, d'où il ne sortait plus, les yeux à demi ouverts, immobile, insensible... Et Françoise continuait à demeurer à côté de lui, anxieuse, ne pouvant s'arracher à sa contemplation, et ne cessant de se demander :

—Est ce bien mon pauvre Jean ?... Autrement est-ce seulement un pauvre misérable qui lui ressemble ?

La vieille, en se retirant, le docteur Jourdain avait dit à Françoise Cloarec :

—Notre malade est très abattu ; cependant je constate un état de mieux sensible. La figure a diminué considérablement, le pouls retombe dans la normale... Ayez bon espoir... La température n'est plus effrayante comme ces jours passés... Enfin !... nous avons de grandes chances pour le sauver...

—Le sauver !... le sauver !... — demanda Françoise, — c'est beaucoup, certes, monsieur le docteur.

Mais portant son doigt à son front :

—Et sa tête ?

M. Jourdain eut un mouvement d'épaules :

—Ceci, ma brave femme, ça ne dépend malheureusement pas de moi... c'est le secret de la Providence !... Il faut bien prier le bon Dieu !.....

—Et je ne fais que cela, monsieur le docteur... je le supplie tant que je dois l'ennuyer.

La nuit fut calme ; le blessé grâce à des potions lénifiantes, dormit d'un paisible sommeil, et au petit jour, sans le réveiller, en lui prenant la main, Françoise put s'apercevoir avec bonheur que la peau était fraîche et reposée.

Enfin, un instant que la mère attendait avec une anxiété angoissée, le malade ouvrit les yeux.

Et Françoise joignit les mains en réprimant à grand-peine une exclamation de bonheur.

C'est que ce n'était plus les mêmes yeux avulgis, vides à faire peur !.....

Ces yeux, avec un étonnement très vif, erraient tout autour de la chambre, puis ils se fixèrent sur Françoise Cloarec, et alors le cher sauvé, celui qui revenait de si loin de l'autre côté de la vie, demanda d'une voix, telle un souffle, pareille à un léger soupir :

—Ma mère !... J'ai donc été bien malade, et pendant tant de temps !.....

—Jésus-Marie ! — murmura la mère, — c'est bien Jean, cette fois !... Et il me reconnaît !.....

Et s'abattant à deux genoux, les mains jointes, elle pria, elle remercia Celui qui peut tout, avec toute la fureur de son âme.

* *

Comment Jean Cloarec, après tant d'années, tant d'aventures, se trouvait-il encore vivant ?... Comment avait-il échappé à mille morts ?... C'est ce que nous devons raconter en un très rapide raccourci.

On se souvient qu'il avait disparu, lui aussi, à la suite du guet-apens où Roland de Chazay avait trouvé la mort.

Au plus fort de l'échauffourée, alors que la fusillade crépitait, il s'était heurté au corps égorgé de Fo-Li, la petite cangara.

Et il s'était précipité sur ce corps, le relevait, le serrait dans ses bras palpitants en répétant :

—Oh ! la malheureuse !... la malheureuse !.....

Et Jean s'était mis à pleurer comme un enfant.....

Etendant Fo-Li dans les hautes herbes, il s'agenouillait à côté d'elle, cherchant vainement, avec son mouchoir, à arrêter le sang avec lequel s'en allait la vie.

Et la petite jeune lui disait d'une voix mourante :

—“ Yan ! Mon Yan !... Fini !... Partir !... Bien contente t'avoir vu, Yan !”

Et l'âme de Fo-Li s'était envoyée pour le pays des songes.

Et à l'instant même où son chef, tout ému lui-même, son chef qui se trouvait à côté de lui, lui disait :

—Laisse-là, mon pauvre Jean !... Tu n'y peux rien !... C'est fini !... Reprends ton fusil !.....

VIN MORIN GRESO-PHATES

{ Remède incomparable dans la Toux, Bronchite,
... Asthme, Catarrhe ou Consomption

Roland de Chazay n'achevait pas.

Les feuilles d'une épaisse touffe de bambous venaient de s'entr'ouvrir, laissant passer un canon de fusil !

Un bruit ! . . . Une détonation !

Et Roland tombait, frappé d'une balle en plein front, s'écrasant sur le corps de Fo-Li.

Il était mort.

Alors, fou de rage, de douleur, Jean avait bondi en avant, n'écoulant rien, n'entendant pas le clairon qui sonnait la retraite.

Il courait . . . Il courait . . . Et après avoir déchargé son fusil contre un ennemi invisible, il était allé se heurter à un grand diable de Chinois qui lui avait lancé, en coup droit, une terrible pointe de coupe-coupe.

Et à son tour, comme une masse, il roulait, lâchant son arme . . .

Lorsqu'il sortit d'un évanouissement prolongé, il faisait nuit noire, une nuit sans étoile ; il s'assit sur son séant, cherchant à reprendre possession de lui-même.

Où était-il ?

Au milieu des bambous . . . Bien heureux encore de ne pas avoir déjà été mordu par un serpent ou happé par un tigre.

Sa blessure lui faisait grand mal. Il avait perdu du sang. Il était faible !

Mais ce satané Jean Cloarec, je vous dis, avait réellement l'âme chevillée dans le corps, et depuis lors, il devait largement le prouver.

Il s'était mis à marcher au milieu des hautes herbes, des bambous, suivant le cours de la vallée . . . à la grâce de Dieu !

Et la grâce de Dieu l'avait bien mal inspiré cette nuit-là, car il avait remonté le cours du ruisseau au lieu de le descendre, se perdant dans les lacs de sentiers à peine frayés

Et pendant plus de deux heures il marchait ainsi ; hésitant, étouffant le bruit de ses pas, s'arrêtant lorsque la douleur devenait trop violente ou que la force lui manquait

Et tout d'un coup il était sorti de la vallée. Il se trouvait maintenant dans un bois de palmiers, au bout duquel il atteignait des champs cultivés.

Et là, il s'arrêta tout pantois.

Et il demeura immobile, se coulant contre le tronc d'un palmier, cherchant à faire corps avec lui.

A droite des champs, à quelques mètres de lui, il apercevait un amas de cases habitées, vivantes.

Et s'il n'avait pas été aperçu, c'est que l'une des cases, la plus grande, la plus proche, était encombrée par une bande de peaux de safran qui se pressaient attentifs, anxieux, et entouraient en silence deux hommes vêtus à l'européenne, et éclairés à ce moment par l'éclatante lueur de nombreuses torches.

Jean se dit aussitôt :

— Si je fais le moindre mouvement, je suis pris . . . C'est miracle que l'on ne m'ait pas aperçu ou entendu.

Mais personne ne s'occupait de lui.

Les deux Européens se tenaient assis, et la bande de jaunes semblait attendre . . .

Et Jean, en regardant ces deux hommes, fut frappé par un subit souvenir . . .

Comme il se demandait : — " Où diable ai-je vu ces deux faces-là ? " — la lumière se fit dans son esprit.

— " A Chazay, — se répondit-il. — Ce sont les deux beaux-frères de Mme Aline ! " —

Et alors, il n'eut pas le temps de relier le fil de ses idées, pour comprendre immédiatement le sens de la scène qui se déroulait devant lui.

Un jaune, qui paraissait être le chef, s'adressait en mauvais anglais aux deux frères, ceux-là que la pauvre Fo-Li désignait comme des Yankees, et semblait leur adresser de violents reproches.

Bien qu'il entendit fort bien, son poste d'observation étant très rapproché, Jean Cloarec ne comprenait pas les véhémentes paroles du jaune. Il s'agissait évidemment d'un marché, car l'un des frères, après avoir proféré d'ignobles blasphèmes, se décida à déboucler sa ceinture de cuir, et à en sortir des piastres d'argent et des pièces d'or, qu'il aligna sur la table placée à côté de lui.

De plus, d'un carnet de poche, il déchirait une feuille sur laquelle il écrivait quelques mots qu'il signait et auxquels son frère apposait également son paraphe.

Il le tendait au chef ainsi que la somme d'argent et d'or, et celui-ci donnait alors de grands signes de satisfaction.

On buvait alors du thé, de l'eau-de-vis d'arak . . . Et les deux frères Lowel, auxquels on venait d'amener deux chevaux tout sellés, prenaient congé des pirates et s'éloignaient au galop.

Le village devenait silencieux, tout s'endormait autour de Jean, et celui-ci pouvait quitter sa cachette.

Où allait-il ?

Il errait, reprenait le sentier perdu dans la brousse. Au prix de mille efforts douloureux il grimpait sur un arbre, pour ne pas être enlevé par un tigre, et il passait là une nuit terrible, grelottant la

fièvre, et se demandant à tout instant s'il n'allait pas se laisser choir.

Mais Dieu a mis au cœur de l'homme un tel amour de l'existence que celui-ci lutte jusqu'à son dernier souille avec l'énergie du désespoir.

Ah ! si le malheureux matelot avait pu entrevoir au seul instant les tortures que lui réservait encore l'avenir, peut-être eût-il préféré en finir immédiatement avec sa misérable existence.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il descendit de son arbre, lava sa plaie au ruisseau et chercha à s'orienter. Que faire, blessé, mourant d'inanition, se traînant avec peine au milieu de ce pays perdu ?

Retourner à l'aiguade, il était bien certain que le détachement ne s'y trouvait plus.

Il fallait donc mourir.

Il mangea quelques baies sauvages, but quelques gorgées d'eau et s'endormit d'un profond sommeil,

Réveil horrible !

Une bande de jaunes le cernait, l'attachait avec des cordes qui lui entraient dans les chairs, et l'apportait comme une proie vivante au milieu du village dont il s'était approché la veille.

Ses traces avaient été relevées, ses empreintes éveillaient des soupçons, et les naturels se mettant en chasse arrivaient aisément à le découvrir.

Oh ! alors ! . . . la torture ! . . . mais la torture lente, savante, soigneuse de la vie de la victime, pour prolonger indéfiniment son agonie.

En Annam, au Tonquin, en Chine, le bourreau est un artiste. On décerne des prix à ceux-là qui découvrent de nouveaux supplices, sans atteindre le nœud vital de la victime. Ces monstres se repaissent des sanglots et des hurlements arrachés par la douleur. Il est des tortures qui durent six mois, un an, des martyres que la plume se refuse à décrire !

Jean devait être l'une de ces victimes.

Pour commencer, les femmes du village, avec une lenteur et une cruauté calculées, des précautions infinies, lui arrachaient des lambeaux de peau, laissant la chair avivée et sanglante.

D'autres raffinements viendraient plus tard.

Et pour le prolonger, pour garder plus longtemps vivante la malheureuse créature, Jean, était soigné, pansé, bien nourri, sitôt qu'il pouvait manger.

La nuit, il dormait sur une natte ; on ne prenait même pas la peine de l'enchaîner, car ses bourreaux étaient bien certains qu'il ne pourrait pas s'enfuir.

Mais sitôt aussi que l'on pouvait constater en lui un retour de forces, une reprise d'existence, les monstres dont il demeurait la proie lui infligeaient de nouveaux supplices.

Chez le malheureux, cependant, l'esprit s'envolait, il ne comprenait plus ce qui se passait autour de lui. Il n'avait plus la notion des êtres ni des choses.

Une seule vision restait encore nette, passant et repassant devant ses yeux, c'était celle des deux frères Lowel, Simon et André, payant en or, argent et papier, ceux-là qui les avaient aidés dans leur lâche guet-apens.

— Le prix du sang ! . . . Le prix du sang ! répétait-il.

Et dans sa démence, au milieu de la dépression cérébrale qui allait s'aggravant, ce lambeau de phrase lui revenait sans cesse aux lèvres :

— Le prix du sang ! . . .

Il voulait dire le prix du sang de Roland de Chazay, le prix de son sang à lui !

Une nuit, il faisait depuis plusieurs heures une chaleur accablante et torride ; comme s'il eût été embrasé par un immense incendie, le ciel était devenu d'un rouge sombre. Des trépidations sourdes faisaient trembler le sol, tandis que longs éclairs entr'ouvraient l'horizon.

C'était un typhon qui se déchaînait bientôt avec une fureur intense. L'ouragan broyait, dévastait tout sur son passage. La foudre foudroyait les arbres, les rocs, les êtres, qui fuyaient épouvantés dans toutes les directions.

Le village était littéralement broyé par cette gigantesque trombe, les puilotes éparpillées, tels des fétus de paille.

Et Jean Cloarec, sans pouvoir s'en rendre compte, était emporté par une inondation, un amas d'eau diluvien, au milieu duquel il perdait connaissance.

D'instinct, il s'était accroché à un énorme tronc de palmier, et cette épave, servant de radeau à une créature humaine, roulait le long de la rivière Claire, transformée pour l'instant en un fleuve énorme et torrentueux.

Combien d'heures demeurait ainsi Jean Cloarec ?

Nous l'avons dit, il avait perdu tout sentiment de lui-même.

Le tronc d'arbre s'arrêtait enfin au milieu d'un amas de débris de toute nature.

Et il était recueilli par des jaunes soumis à la France, qui ne lui

infligeaient aucun mauvais traitement, mais, au contraire, le soignaient et lui donnaient à manger.

Plusieurs mois s'écoulaient. Un jour, un employé de l'intérieur apprenait qu'à une dizaine de lieues du poste principal de son district se trouvait un blanc.

Il se rendait lui-même sur les lieux et ne pouvait obtenir aucun renseignement du pauvre Jean, qui ne demandait qu'à vivre, mais ne répondait nullement aux questions qu'on lui adressait.

Quel était cet homme?... Un Français. Les quelques mots incohérents qu'il prononçait de lui-même, parfois encore, permettaient de reconnaître sa nationalité, mais c'était tout.

Hélas ! en cette terre maudite, combien de disparus, de torturés, qui n'avaient jamais pu être retrouvés !...

Aucun signe qui pût faire constater son identité. C'était l'un des disparus... oui... mais lequel ?

On l'expédiait sur Hanoi, de là sur Saïgon... comme un pauvre colis humain, dont on était bien en peine.

De Saïgon, il était empilé avec des centaines d'autres sur un paquebot où les blessés et les malades manquaient de tout, parqués comme des troupeaux de moutons.

Et plus affaibli encore, tant au moral qu'au physique, il arrivait à Toulon, où on l'envoyait à l'hôpital de Saint-Mandrier.

Là, il était reconnu dément, idiot, incurable, et on l'expédiait à T... grande ville de France où se trouve un très vaste établissement d'aliénés.

Là recommençait son martyre.

À la suite d'accidents nerveux, un jeune médecin, cherchant la voie, avait tenté sur lui des expériences. Jean avait subi le système des douches, qui constituent, administrées par des infirmiers brutaux, de véritables tortures.

Et une nuit, il s'était sauvé avec un compagnon qui l'avait pris en affection, un pauvre diable qui n'était pas fou le moins du monde, et qui, grâce à des exagérations et des excentricités, avait été enfermé par sa famille afin que celle-ci pût faire main basse sur sa fortune... Le fait se présente à tout instant dans notre société si bien réglementée.

Le dément et celui qui ne l'était pas avaient réussi à déjouer toutes les recherches, toutes les poursuites, et étant parvenus à se procurer des haillons, ils avaient commencé à mener cette existence bien précaire, mais qui, à tout prendre, vaut mieux, cent et mille fois, que les quatre murs d'un cabanon et les douches, l'existence du chemineau.

Et tous deux avaient traversé toute la France, vivant de rien, mais libre comme l'air.

Le compagnon de Jean — de ce pauvre fou qui n'avait même plus de nom — s'appelait François d'Albin.

Il avait trente-cinq ans, une très grande fortune convoitée par sa belle-mère et d'autres proches, et avait été enfermé, comme nous l'avons dit, à cause de toute une série d'excentricités et d'originalités habilement exploitées.

Ayant réussi à se sauver et à emmener avec lui Jean Cloarec, il avait l'intention de gagner la Belgique, et là, à l'abri derrière la frontière, grâce au concours de sincères et solides amis qu'il possédait à Bruxelles, il espérait bientôt obtenir sa revanche contre ceux qui l'avaient fait enfermer pour pouvoir tout à leur aise le dépouiller.

Mais, — où l'affection va-t-elle se nicher ? — pendant ces si longs mois de captivité, il s'était attaché à Jean, à ce pauvre Dix-Huit, comme il était bien forcé de l'appeler, car Jean Cloarec n'était plus qu'un numéro sur cette terre.

Et il avait eu un mal énorme, non seulement à le faire évader avec lui, mais encore à s'en faire suivre, Dix-Huit prétendant simplement l'empêcher de partir.

Et fin, ainsi que nous l'avons dit, ils traînaient le long des routes, mendiant leur pain et n'en obtenant pas toujours en quantité suffisante pour satisfaire leurs fringales.

Et François d'Albin avait éprouvé toutes les peines du monde à faire tendre la main à son camarade Dix-Huit, à mendier et à prononcer ces seuls mots :

— J'ai faim ! J'ai bien faim !... Un morceau de pain, par charité, mon bon monsieur ou ma bonne dame.

Il avait fallu des trésors d'énergie, de patience, de douceur et de volonté.

Il y était parvenu, cependant, par les prières, les supplications et aussi les menaces... On ne sait pas l'entêtement et la force d'insistance que l'on peut rencontrer chez les déments.

Enfin, François d'Albin y était arrivé, et le long des routes, des châteaux à la chaumière, lui et son ami Dix-Huit mendiaient chacun de son côté.

C'était naturellement François qui conduisait son compagnon, le précédant, s'orientant pour suivre sa route, et Dix-Huit demeurait parfois en arrière, tirant de l'aile et traînant le pied, comme "la volatilis malheureuse" du bon Lafontaine.

Mais comme ils arrivaient au milieu de l'Indre-et-Loire, comme

ils traversaient ce beau pays de Touraine, si bien surnommé le Jardin de la France, Dix-Huit relevait la tête, et aussi le pied, et peu à peu, il s'était mis à devancer son compagnon.

— Tiens ! — avait dit François d'Albin, — tu ne tires plus la jambe, mon vieux, nous tendons le jarret.

Il se reconnaissait d'instinct, Jean Cloarec, il retrouvait, perdu dans son pauvre cerveau malade, le souvenir de ses premières années, le lacs de chemins et de routes parcourus par lui pendant sa prime jeunesse.

Et un jour, durant que François d'Albin fleissait un bon sommeil durant le chaud milieu du jour, mû par une force attractive inéluctable, et dont, certainement, il ne pouvait se rendre compte, il s'était doucement levé, et quittant la grande route, il s'enfonçait dans un ravin bordé de tilleuls et de trembles et disparaissait, quittant son compagnon.

François d'Albin, à son réveil, l'avait vainement cherché, appelé, criant à tous les échos d'alentour, puis, songeant à sa propre sûreté, il s'était mis en route en se disant :

— Dame ! ce pauvre Dix-Huit, il se sera peut-être écarté... Qui sait s'il n'a pas rencontré des gendarmes?... Qui sait si l'on ne nous cherche pas encore ?...

Et sans plus attendre son compagnon, il détaillait à grandes enjambées.

Telle était en raccourci, la malheureuse odyssée de Jean Cloarec, au moment où l'invincible force du souvenir le ramenait devant la porte la chaumière où, en grande partie, il avait été élevé...

Maintenant, oh ! joie céleste, il la reconnaissait bien, celle qui lui avait donné le jour !

Le doute, l'horrible doute n'était plus permis, c'était Jean, son bien-aimé Jean, que la mère retrouvait.

Et la tête perdue dans les draps, agenouillée, les joues couvertes de douces larmes, elle répétait sans parvenir à s'arrêter, sans pouvoir trouver d'autres paroles pour exprimer son action de grâces :

— Merci, mon Dieu !... Merci, bon Dieu !...

Comme elle avait eu raison de conserver toujours et quand même son indestructible espérance !... Comme elle avait bien fait de prier Celui qui peut tout...

Son enfant lui était revenu !... Son enfant lui était rendu !... et avec toute sa raison, toute sa vie.

On pense si l'excellent docteur Jourdain fut remercié par Françoise Cloarec. C'était lui aussi le sauveur, lui qui avait été, il faut bien le reconnaître, l'intelligent instrument de la Providence !...

Et bientôt Jean put se lever, se promener autour de la cabane, appuyé sur le bras de sa mère, lui répétant avec une infinie douceur :

— Ah ! mère !... mère bien-aimée !... que c'est donc bon la vie !... Surtout après que l'on a eu tant à souffrir !...

— Faut remercier le bon Dieu, mon cher garçon !... car, bien que j'aie eu toujours confiance en lui, bien que je n'aie jamais complètement perdu tout espoir, des fois il me semblait que ça devenait terriblement long !...

Naturellement, Françoise Cloarec n'avait jamais parlé du passé à son fils.

D'abord, le docteur Jourdain le lui avait bien recommandé.

Il doit avoir subi des tortures, — répétait-il à la mère. — Réveiller d'épouvantables souvenirs pourrait être très dangereux. Laissez-le venir... Laissez-le faire lui-même un retour vers l'époque si cruelle de sa vie.

Et la mère avait toujours présente à l'esprit cette formule recommandation.

Ce fut Jean qui, le premier, remua les cendres mal éteintes de ses souvenirs.

Un soir, Françoise et lui étaient assis tous deux devant la porte, sur ce petit banc où la mère avait passé tant de cruelles et interminables heures à attendre son enfant, un soir, disons-nous, ils étaient tous deux assis, après le souper, par une très douce soirée d'automne.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente de livres si émouvante qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

LA "CANADIAN ROYAL ART UNION"

Ceux qui désirent suivre un cours gratuit de beaux-arts devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union" (limitée) aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. Ces cours sont donnés dans la bâtisse de la Mechanics' Institute et sont absolument gratuits. Le tirage mensuel pour la distribution des œuvres d'art, aura lieu mardi, 24 octobre 1899, au bureau de la rue St-Jacques.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

A Madame RENE FOURRIER.

MÉLODIE

POUR LE PIANO

PAR

ChLEFEVRE

The first system of the musical score consists of five staves. The first two staves are the treble and bass clefs, with a *piano cresc.* marking. The third staff is the right hand, starting with a *Moderato* tempo and a *p dolce* dynamic. The fourth and fifth staves are the left hand, with *poco* and *Ped* markings. The system concludes with a *pp rit.* marking and a *No. 1* indicator.

The second system of the musical score consists of five staves. The first two staves are the treble and bass clefs, with a *Ped* marking. The third staff is the right hand, with a *poco cresc.* marking. The fourth and fifth staves are the left hand, with *Ped* markings. The system concludes with a *Ped* marking and a *No. 1* indicator.

Musical score for page 2, consisting of six systems of piano and organ parts. The piano part is on the upper staff, and the organ part is on the lower staff. Dynamics include *p*, *f*, *pp*, and *ff*. Performance instructions include *cedez un peu*, *à tempo*, *rit.*, *trist.*, and *rit. cresc.*. Pedal markings are present throughout. A section marked *rit. cresc.* is indicated by a dashed line.

Musical score for page 3, continuing the piano and organ parts from page 2. Dynamics include *p*, *f*, *pp*, and *ff*. Performance instructions include *cedez un peu*, *rit. cresc.*, *rit. cresc. cresc.*, and *rit. cresc. cresc.*. Pedal markings are present throughout. A section marked *rit. cresc.* is indicated by a dashed line.

MODES PARISIENNES



ROBE EN TISSU AMADOU et satin même ton. Le corsage, décolleté sur un empiècement de satin plissé en travers entouré d'un biais de drap piqué, se compose d'un dos sans couture et d'un devant sans pince, croisé de côté, agrémenté de petits boutons de cristal; col à pointe, manches à coudé de forte mitaine. Doubleure ajustée fermée au milieu du devant. La jupe coupée à trois lés, doublée de silk-rin, est fermée à gauche sous un biais de drap piqué au moyen du ferme-jupe.

LA FEMME

La femme est toujours un danger : belle, elle vous trahira ; laide, elle vous déplaira ; pauvre, elle vous ruinera ; riche, elle vous dominera.

x

La femme est une nécessité dont la Providence a fait un plaisir.

x

La femme est un polygone, car elle a plusieurs côtés, des bons et des mauvais.

x

La femme est un être qui a, non pas l'âme dans le corps, mais le corps dans l'âme.

x

La femme est d'autant plus religieuse qu'elle est pauvre ; l'homme ne le devient que quand il est riche.

x

Les femmes sont jalouses entre elles, et c'est par vanité plus souvent que par amour qu'elles créent les inconstants.

x

La femme est une énigme vivante que son mari doit toujours deviner ; du jour où il ne sait plus traduire ce moderne sphinx, il est dévoré par le Minotaure.

x

La femme est toujours plus fine que son amoureux, si elle sait s'en donner la peine.

x

Toutes les femmes sont fées plus ou moins, car nous leur obéissons à la baguette.

PAS LES SIENNES

Un paysan russe revenant de la ville où il s'était acheté des bottes neuves et avait bu plus que de raison, tomba endormi sur la route et fut aussitôt soulagé de ses bottes par un tramp en quête d'aventures. Le paysan dormit jusqu'à ce que vint à passer une voiture. Le conducteur de la voiture, voyant un homme étendu en travers de la route, lui cria d'ôter ses jambes de là.

— Mes jambes ! répondit le dormeur, ouvrant à demi les yeux et jetant un regard sur ses pieds. Mais, ces jambes-là ne sont pas à moi ! Les miennes étaient dans des bottes neuves.

UNE RECOMMANDATION

Papa Tientbon.—Je juge un homme, Monsieur, par les gens qu'il fréquente.

L'amoureux.—J'espère, Monsieur, que vous tiendrez compte que je fréquente votre fille depuis deux ans.

IL FAUT UNE RAISON

Madame.—Je pense que ce sont ses dents qui font ainsi pleurer le bébé.

Monsieur.—Ah ! très bien. Car je n'aime pas que ce pauvre petit pleure pour rien.

VICTIME DE LA TIMIDITÉ

Une jeune fille, grande admiratrice de madame Melba, à une réception donnée par cette dernière, était si troublée quand vint son tour de dire quelques mots à la prima-donna que, toute rougissante et avec un sourire, elle murmura :

—Vous chantez, je crois, madame ?

UN CERTIFICAT No 1

Le visiteur.—Je dois vous dire que je suis très satisfait de votre remède. Une seule bouteille a réintégré mon fils dans une magnifique position qu'il avait perdue.

L'agent de médecine.—Et comment cela, je vous prie !

Le visiteur.—Il a donné la bouteille à l'homme qui avait pris sa place.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 682.—Ne pas avoir un costume avec dentelures, c'est ne pas être dans le mouvement car on les porte partout. Dans le modèle présent les dentelures sont de forme originale et attrayante. La jupe porte couture derrière et grâce aux pointes sur les hanches s'ajuste gracieusement.

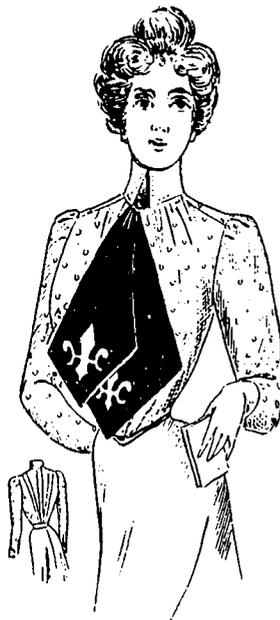
Pour l'automne et l'hiver, on se sert du drap vénitien simple ou agrémenté de bosselages en mohair (tissu de poil de chèvre) ; de cheviots, de drap granit ou de drap vénitien avec bariolages en chenille. Cette saison on a ces draps en noir, gris, gris-bleu, brun, bleu marine, vert-vigne, etc.

2 verges $\frac{3}{4}$ de 54 pouces de largeur suffisent pour une jupe destinée à une personne de moyenne taille.

682 est coupé en dimensions de 22 à 30 pouces, mesure de taille

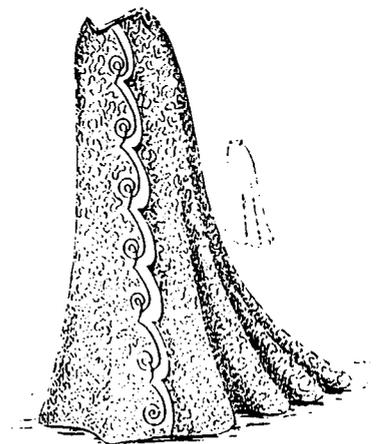
La longueur de la jupe sur le devant est de 11 pouces $\frac{1}{2}$ et la largeur au bas est de 4 verges.

No 685.—Corsage-chemise pour dame.



NO. 685 LADIES' SHIRT WAIST

No 682.—Jupe-habillée pour dame.



NO. 682 LADIES' SKIRT.

No 685.—C'est un corsage-chemise en flanelle française qui obtient une grande vogue. Il y entre plusieurs couleurs mais le patron reste toujours le même. Ce qui nous a le plus charmé est le corsage en rouge et bleu avec des empiècements en blanc portant cercle en noir. La cravate est du genre le plus chic. La fleur de lys est brodée sur un fond noir. Le même dessin peut aussi être transporté sur fond pourpre, blanc et rouge. Ce qui caractérise le corsage sont les plis bombés du dos et les bandes épaulières qui sont substituées au joug proprement dit. Le dessus peut être en soie, alpaga, flanelle ou tous autres tissus d'hiver et repose sur doublure très adhérente.

3 verges sur largeur de 36 pouces suffiront pour taille moyenne.

No 685 est coupé en dimensions de 32 à 42 pouces mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 31 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

RÉSULTAT HEUREUX

DE L'EMPLOI DU

"Vin Morin Creso-Phates"

Dans un cas de Bronchite

Guérison parfaite de M. A. LORTIE, de Québec :

Monsieur A. Lortie, de Québec, nous permet avec plaisir de publier sa guérison amenée par le "VIN MORIN CRESO-PHATES." Le commencement de ma maladie, dit-il, fut un gros rhume qui dégénéra en Bronchite. Je ne pourrai jamais bien faire comprendre tout ce que j'endurai de souffrances durant cette longue et cruelle maladie. J'éprouvais de vifs maux de tête, des étourdissements accompagnés de douleurs aiguës à la poitrine et dans les côtes; j'étais loin d'être rassuré sur mon sort.

Plusieurs amis me visitaient régulièrement. Chacun me conseillait de voir tel ou tel médecin. Tous ceux que je consultai me déclarèrent que je souffrais de bronchite aiguë. On me donna des remèdes que je pris d'après les directions données, sans éprouver aucun soulagement notable.

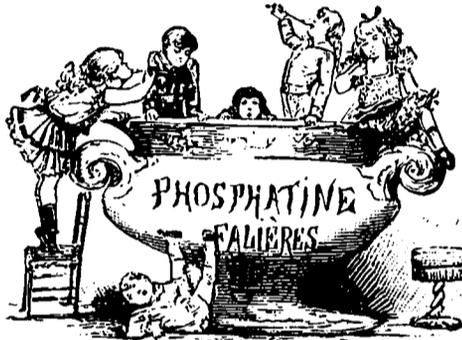
Je vis un jour, dans les journaux, l'annonce

du "VIN MORIN CRESO-PHATES." J'eus alors l'idée que ce remède pourrait me guérir. J'en fis venir et commençai à en prendre. Je fus émerveillé de l'effet rapide et curatif de cette célèbre préparation.

Le "VIN MORIN CRESO-PHATES" m'a complètement rétabli; me remettant les forces et la vigueur d'autrefois. Je puis maintenant travailler sans éprouver d'autres fatigues que celles qu'on ressent naturellement après un long et pénible travail. Malgré que je sois parfaitement guéri de cette affreuse Bronchite, je garde toujours de ce remède chez moi. Je m'en sers de temps à autre comme tonique et toujours avec les résultats les plus satisfaisants.

Je serai toujours heureux de recommander ce remède sans rival, dans tous les cas de Rhume, Bronchite, etc.

SE VEND PARTOUT



La Phosphatine Falieres ...

... Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal: - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

CORRESPONDANCE SECRÈTE



La maîtresse de poste. — Je ne me fie pas à la fille des Taupin. Croiriez-vous qu'elle entretient une correspondance secrète?

Une dame du village (choquée). — Vraiment ! ..

La maîtresse de poste. — Oui, elle n'écrit jamais sur une carte-postale et les enveloppes dont elle sort sont si épaisses qu'on ne peut pas lire au travers, même en mettant la lettre au-dessous de la lampe.



MODES EN FOURRURES !

Tous les derniers styles pour Dames et Messieurs

Nos Manteaux, Collerettes, Manchons, Casques et Garnitures éclipsent tout ce qu'on a vu jusqu'à présent.

Aucune maison ne peut fournir des Paletots garnis et fourrés plus richement que ceux que nous exhibons ou que nous faisons sur commande.

On prépare les Fourrures dans toutes les formes. Nous avons des experts pour cela. Notre maison est la plus grande du monde entier dans le commerce en détail des Fourrures.

On nettoie, teint et répare toutes sortes de Fourrures à très bon marché.

Nous les vendons à 25% moins cher qu'elles ne coûtent au commerce de gros du Canada.

CHS. DESJARDINS & CIE

1533 à 1539

Rue Ste-Catherine, Montreal.

RHUMATISME

Guérison assurée en 24 heures

Je suis heureux de recommander à mes confrères LA CURE DU DR ROUBY. Souffrant de rhumatisme chronique, j'ai fait usage de cette merveilleuse découverte, et il me fait plaisir de certifier qu'après quelques applications, j'ai été radicalement guéri.

LOUIS C. GOYETTE, notaire, 1027 rue Notre-Dame, Montréal.

En vente dans toutes les pharmacies, 50c la bouteille, ou expédié sur réception du prix par

LA CIE CHIMIQUE ROYALE

79 rue St-Jacques, B. P. 974, Montréal.

DR ROUBY

P. G. MOUNT, E. E. Ph.

Opticien Diplômé

Examen de la Vue GRATUITEMENT

Assortiment complet d'Optique

A la PHARMACIE ST-DENIS

Le Secret

La raison pour laquelle nos clients obtiennent plus de bien d'un bain turc aux BAINS LAURENTIENS qu'ailleurs, c'est simplement parce que le bain est réglé de manière à répondre aux besoins du baigneur et que les meilleurs résultats sont toujours obtenus.

OUVERT JOUR ET NUIT

Bains durant le jour, 75c; le soir, 50c

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

CRÈMES SIMON

POUDRE SAVON

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR VELOUTER la peau du visage et des mains

J. Simon, 13, rue Grange Batelière, Paris Refuser les Imitations

Agent Général pour le Canada :

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montréal

Les produits de la Maison Simon se trouvent en vente partout

Les personnes désireuses de se procurer un . . .

Echantillon Gratuit

peuvent l'obtenir en s'adressant à la

PHARMACIE BERNARD

1886 rue Ste-Catherine

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage ne sont associés à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons ont été obtenues.

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caire, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peut être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

Les Pilules C. T. C., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

La Rhumatine Electrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.
Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque Remède.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

My true love. — Sens pratique et économie. Franchise, loyauté, énergie et esprit d'entreprise. Enthousiasme facile.
Je m'ennuie loin d'Elle. — Sens artistique. Délicatesse de goût. Nature impressionnable, susceptible d'aimer beaucoup et bien.
Celle qui aime. — Exaltation, sentimentalité et enthousiasme. Nature vive, peu persévérante et prompt à la colère.
Stella. — Goût sûr et délicat. Nature fière, peu communicative. Aptitude pour la musique.
Délicatesse personifiée. — Franchise, courage, indépendance de caractère. Fermeté de volonté et justesse d'appréciation.
Tante Finc. — Nature vive, délicate, intuitive, assez joyale, prenant les choses avec philosophie. Très sympathique.
Marie Adelaide. — Générosité, sensibilité, bonté et douceur. Nature délicate et aimante, assez énergique toutefois. Bon talent pour la musique.

Philibert. — Affection, présomption et amour-propre. Volonté plus souple que forte. Ambition activité audace.
Rodolpha. — Vous êtes déflante et jalouse. d'une nature très impressionnable et ardente. Imagination exaltée.
Québécoise. — Goût à la fois simple et délicat. Vivacité d'esprit, disposition à l'amour. Sens littéraire. Un peu sarcastique.
Diane St-G. — Imagination romanesque. Tendance à l'exagération. Volonté ferme. Esprit observateur mais léger.
Aimé des Adultes. — Enthousiasme et exaltation. Peu de persévérance. Intelligence assez vive. Indépendance de caractère.
J'aime beaucoup, beaucoup Jean. — Présomption, orgueil. Nature énergique, active et ambitieuse. Un peu trop de précipitation.
Lodoiska. — Esprit sceptique et indépendant. Volonté très personnelle. Amour de l'ordre et onto des affaires.
Rose Red. — Bonté, douceur, sensibilité. Caractère bien veillant. Imagination active. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant.
La Sacrifiée. — Imagination très romanesque. Nature impressionnable, un peu égoïste et portée à l'exagération de ses propres sentiments.

Des Carolles. — Intelligence mercantile. Esprit observateur, jugement droit. Amour du travail et activité.
Noble Ivresse. — Nature cachée, peu communicative, assez sensible cependant. Un peu de déhance et beaucoup de discrétion.
Toujours je suis triste. — Beaucoup d'imagination. Coquetterie et un peu de caprice. Bon cœur et générosité.
L'amie d'Eugénie. — Economie, amour de l'ordre et ponctualité. Énergie et courage. Ambition modérée. Nature conciliante et calme.
C. V. R. — Cet échantillon révèle une nature superficielle, assez sympathique du reste. Esprit vif et de tournure agréable.
Vesale. — Gaîté et insouciance. Caractère un peu irrégulier, très entreprenant et actif. Imagination ardente.
Josane B. — Tendances artistiques. Esprit subtil, avec une pointe de malice. Un peu de coquetterie. Talent musical.
Juliane distraite. — Franchise, générosité et sensibilité. Imagination ardente, enthousiasme facile. Vivacité.
Fripou, Filou, Cie. — Toutes mes excuses à Mademoiselle "Votre blonde". Votre écriture révèle une nature originale et même un peu excentrique. Beaucoup d'ambition, mais peu de sens pratique.
G. Gironde. — Bonnes dispositions à l'amour, avec peu de constance. Nature très irrégulière et changeante.
Jeune femme de 23 ans. — Imagination romanesque et exaltée. Optimisme, gaîté et insouciance. Peu de persévérance.
Tristesse H. — Manque d'ordre. Nature très impressionnable et un peu égoïste. Mélancolie.
Geneviève la Solitaire. — Tempérament nerveux et excitable. Entêtement et esprit de contradiction.
J'aime Auguste de tout mon cœur. — Nature très irrégulière et souvent jalouse et houleuse. Bon cœur, cependant, et assez de sensibilité.
J'aime Amédée de tout mon cœur. — Déhance et timidité. Amour de l'ordre. Bonnes dispositions à l'amour et sincérité.
Requiescat in pace. — Délicatesse et élévation de sentiments. Constance en amour et sentimentalité.
Dawson City. — Manque de persévérance. Caractère entreprenant, original et audacieux. Peu de sens pratique.

Coquette. — Très bonnes dispositions à l'amour. Vo'onté très forte. Esprit d'initiative. Amour du travail.
Chant du Cygne. — Imagination romanesque. Manque de discrétion et de prudence. Absence de sens pratique. Je ne puis vous donner le moyen de triompher de l'indifférence de votre bien-aimé.
Philippina. — Nature entreprenante et active. Economie, énergie et amour du travail.
Mathereuse enfant. — Vivacité de tempérament, inégalité et bizarrerie d'humeur. Cœur bon et généreux.
Paris des Lawiers. — Déhance, dissimulation et susceptibilité. Tendances artistiques. Imagination active et bien dirigée.
Une enthousiaste de Dorcy. — Franchise, fermeté, générosité et bonté. Nature énergique et se contrôlant facilement.
Jean Thomas. — Lenteur de décision. Courage et énergie. Persévérance dans les résolutions.

(A suivre.)

Nos Collégiens

En voyant defiler dans nos rues ces longues files de collégiens et de pensionnaires de nos maisons d'éducation, l'observateur est frappé du grand nombre de nos jeunes filles et de jeunes garçons dont les traits fins et allongés, le visage pâle, les lèvres décolorées, le demar- che languissant accusent la présence de l'anémie ou de la Chloro-Anémie. Cet état maladif a des causes nombreuses et variées; la vie renfermée, l'alimentation, le surmenage intellectuel chez quelques élèves, sans compter quelques conditions hygiéniques déficientes et des dispositions héréditaires. Quelle que soit la cause, l'essentiel est de la combattre; l'anémie, à son début, est facile à guérir. Négligée, elle peut entrainer des dérègles graves que l'on peut si bien éviter en mettant les jeunes filles et les jeunes garçons, à l'époque de leur croissance et du développement, un régime si simple et si peu coûteux mais si surdes Pilules de Longue Vie du Châtaignier Bonard. On trouve ces Pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c. la boîte. Envoyez par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 383 Bureau de Poste, Montréal.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....
Mesure de la Taille.....
Non.....
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 28.

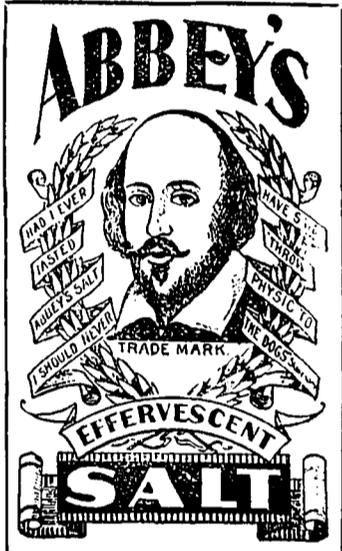
Fraicheur Effervescente.

Quand la chaleur du jour a extrait du système toute son énergie et quand la respiration semble un fardeau, il n'y a rien de si délicieusement rafraichissant et fortifiant qu'une cuillère à thé d'

ABBEY'S EFFERVESCENT SALT

dans un verre d'eau. Il adoucit l'estomac, rafraichit le sang et calme la soif. On peut le prendre en tout temps avec avantage.

Du Dr. W. H. Wright, L.R.C.P.I., L.M., M.R.C.S.E., L.S.A.I., officier supérieur de santé, Londres, Angleterre:
"Notre régime de vie artificiel opère tant de changements dans la qualité du sang qu'il devient fréquemment impur et qu'il tombe aisément en proie aux maladies infectantes et aux désordres de toute sorte. Je recommande fortement de tempérer le système et de purifier le sang, et pour cela je ne connais pas de meilleur remède que votre Abbey's Effervescent Salt."



On parle des étés très chauds, et, quelqu'un dit que le plus terrible doit avoir été celui de l'année 732.

—Mais, répond Dallampante, cela doit être difficile à démontrer, car on doit ignorer à combien de degrés s'éleva le thermomètre ?

Oui, mais on sait que la chaleur devint si forte, que Charles Martel *foudit* sur les Sarrazins !

SOYEZ PRUDENT

Dans les médecines à prendre lorsque vous souffrez de la Grippe, Toux, Rhume, Catarrhe, Bronchite, Asthme, etc. Le "VIX MORIS CRÉSO-PHATES" est le grand remède à tous ces maux. Exiger indispensablement le "VIX MORIS CRÉSO-PHATES" et ne jamais accepter aucune imitation. Se vend chez tous les marchands de remèdes.

Logique de pochard :

—J'suis rond, c'est vrai : mais c'est drôle tout de même, car j'avis bu carrément.

Souffrances Féminines

Un fait bien extraordinaire, en un temps où la science marche à pas de géant dans la voie des découvertes, c'est le grand nombre, le très grand nombre de femmes qui, par pure négligence, s'exposent, chaque mois, à d'horribles souffrances, faute de suivre un régime qui, en régénérant le sang, en fortifiant l'économie contre les incessantes attaques du mal, leur rendrait l'existence agréable et leur permettrait de voir arriver sans appréhension la périodique échéance à laquelle toutes et chacune sont sujettes. Chez les trois quarts des femmes, chez la presque totalité des jeunes filles, les époques sont douloureuses parce que le sang est affaibli, appauvri et ne fournit pas aux organes les éléments de résistance nécessaires qui leur permettent de braver et d'affronter les maladies. Si, cependant, au lieu de recourir à toutes espèces de remèdes et de pratiques bizarres, elles se décident à prendre, pendant deux ou trois mois, des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, elles ne tarderont pas à constater, à la beauté et à la transparence rosée de leur teint, combien ces pilules sont efficaces et recommandables pour combattre les douleurs qui accompagnent l'indisposition mensuelle. A vendre dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco Coloniale, boîte 383, Bureau du Poste, Montréal.

Les enfants. Toto cause :

—Moi, quand je serai grand, je sais bien ce que je ferai pour ne pas quitter ma bonne...

—Qu'est-ce que tu feras ?

—Je me ferai pion-pion.

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

Un monsieur très exubérant s'entretenant à grand renfort de gestes avec un ami.

—Bref, je suis dans un grand embarras, je ne suis sur quel pied danser...

L'interlocuteur se reculant :

—Tachez que ce ne soit pas sur le mien, car j'ai des cors !

Un brasseur strasbourgeois, voisin de l'École de droit, voulant flatter les étudiants, prit pour enseigne un éléphant dressé sur ses pattes de derrière avec cette inscription : *A l'Éléphant en droit* ; il voulait écrire : *A l'Élève en droit*.

Grande... Proclamation !

POURQUOI ?

Pour attirer l'attention du public sur les **BAS PRIX** des Marchandises qui sont affichées à la populaire maison **NAP. MERCIER**, où ceux qui aiment à s'habiller comme il faut et à peu de frais, accourent de partout. — C'est la maison des familles économes—celle qui possède leur confiance, grâce à l'offre constante des **dernières nouveautés aux plus bas prix** de Montréal. — C'est un magasin vivant de choses nouvelles—un magasin où l'on rencontre toutes les dames qui savent magasiner—savent choisir et payer de petits prix.

Pourquoi payer cher ?—c'est toujours là une question que se font les acheteurs. Le tableau de "Bargains" suivant est notre réponse :

200 paires de Bas de laine très pesants, pour enfants, **8, 10, 12c** la pr. Pour Dames, **14c** la pr. Hâtez-vous.

Désirez-vous de la laine. Nous vous la vendrons pour **40c** la livre. Remarquez bien la laine écossaise *fingerling*.

Camisoles en laine blanche pour Dames, avec longues manches, chez N. Mercier - - - **13c**.

Un lot, Job, Couvertes en Flanellette, grandeur 10 x 4 - **33c**

Deux lots, Jobs, Couvertes en laine, pour cette vente seulement **65c**.

Trois lots, Job, Couvertes en laine grise. Prix incroyable - **80c**.

Couvre-pieds blanc et couleur, grandeur 10 x 4. Pour cette vente - **69c**.

Ne pas oublier notre ligne de corps et caleçons en laine écossaise qui a fait fureur. Valeur de 75c. pour - - - - - **37c**.

Chemises pesantes pour hommes, en Tweed, en Tricot, en Serge, dans toutes les couleurs. Prix régulier 50c., 75c., \$1.00, chez N. Mercier - - - - - **42c** et **64c**.

Impossible de ne pas avoir une belle taille lorsqu'on achète un Corset français, renforcé de côté, chez N. Mercier, valant 60c. pour le prix ridicule de - - - - - **28c**.

Pourquoi ne pas avoir de beaux rideaux blancs, 108 pouces de longueur, scalloppés de chaque côté, lorsqu'on peut les acheter chez N. Mercier pour - **65c**.

50 pièces de Flanelle grise croisée et unie. Prix régulier, 15c. Pour cette vente - - - - - **9c**. Remarquez bien, pas plus de dix verges à chaque client

SPECIAL — Coton ouaté blanc, valeur 10c., pour - - - - - **5½c**.

Flanellettes de couleurs assorties, grande largeur. Tant qu'il y en aura - - - - - **3½c**.

Pas possible d'avoir froid, en achetant une bonne veste de laine noire, avec manches. Valant \$1.50 pour **98c**. Sans manches, **89c**.

Golf Jersey, bleu, en tricot double, pour hommes. Valeur réelle \$1.25 pour - - - - - **82c**.

Veste en laine noire, pour hommes, tricot double, toujours vendu \$1.75. Pour cette vente chez N. Mercier - - - - - **93c**.

PROFITEZ-EN—Nous vous vendrons un Tweed à costume très pesant et de couleurs variées de 35c. et 38c. pour - - - - - **19c**.

Une dernière chance. Notre cache-mire français tout laine de 54 pes. de largeur, toujours vendu à \$1.10 la verge. Demandez à le voir. Pour cette vente - **64c**.

SPECIAL — 200 vgs. de Broché, noir, soie et laine, par coupons de 6 verges. A vous d'en profiter. La verge - - - - - **47c**.

Une ligne que vous connaissez tous c'est nos Flanellettes très pesantes, brochées, carreautes et barrées, pour robes de matin. Prix réguliers 12½c. Chez N. Mercier n'oubliez pas - - - - - **9c**.

Inutile de payer \$1.50 de façon pour faire faire une jupe de robe, lorsqu'on vous la vend toute faite en Tweed, en Serge, en Broché, en Alpaga, chez N. Mercier pour - - - - - **\$1.25**

Incroyable. Nos magnifiques Manteaux drabs, bleus et verts, avec collets de velours et finis avec appliqués, de \$7.50, pour cette grande vente, venez les voir - **\$4.75**

OUF — Tous nos tweeds de laine de 35c., 40c., et 28c. seront vendus seulement - - - - - **19c**.

HABILLEMENTS D'HOMMES \$6.50

Faites votre choix dans un lot magnifique de tweeds, et nous vous ferons un habillement sur mesure valant \$12 pour **\$6.50**. Remarquez bien, trois morceaux : pantalon, veste et gilet, le tout pour \$6.50, et fait par un tailleur de première classe. Nous vous avisons fortement de placer votre commande à temps.

Nous prendrons votre ordre cette semaine pour un habillement en tweed écossais de \$20.00 pour **\$12.50**. C'est à vous d'en profiter, car c'est une chance sans pareille, et qui ne se rencontre pas souvent.

NAP. MERCIER

1094 RUE ST-LAURENT, Vis-a-vis le marche
Saint-Jean-Baptiste.

Déménagement

F. Lapointe a déménagé son stock de meubles aux Nos 1447-1449 de la rue Sainte-Catherine, près de la rue Montcalm. C'est sans contredit le plus beau magasin dans son genre qu'il y a dans Montréal.

Les personnes qui désireraient visiter l'établissement seront les bienvenues.

Quand vous aurez besoin de Meubles, Tapis, Prêlarts, Rideaux, Cadres, Miroirs, etc., etc., au plus bas prix du comptant, c'est aussi la vraie place, vous êtes certain de toujours faire un bon marché. Les personnes qui ont besoin de crédit devront s'adresser à M. Guibord, gérant de ce département, au No 189 rue Montcalm, près de la rue Sainte-Catherine.

Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

F. Lapointe,
1447-1449
SAINTE-CATHERINE

Près de la rue Montcalm.

PAS D'ASSURANCE



Mme Isaac (lisant). — "Perte \$10,000; pas d'assurance."
M. Isaac. — Rachel! Peut-on être aussi imprudente que cela. Lire pareille chose tout haut quand il y a des enfants...

10c
402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.
Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

Quelques agriculteurs allemands ont eu l'idée singulière de se servir de chameaux pour labourer des terres immenses. L'essai, affirme-t-on, a parfaitement réussi. Le chameau fait le travail de trois chevaux et sa nourriture ne coûte pas cher.

—Ma foi, docteur, je ne sais pas... J'ai des douleurs par tout le corps, je souffre horriblement de la tête, j'ai des insomnies continuelles, je ne peux pas digérer, du reste, je n'ai pas le moindre appétit, je...
—Mais à part ça... ça va bien?..

La scène représente une porte cochère. Sous cette porte cochère, un tabouret; sur le tabouret un chapeau, et dans le chapeau, un écriteau sur lequel on lit :

"Messieurs et dames charitables, n'oubliez pas un pauvre aveugle qui est allé déjeuner!"



Eau Radnor!

EMBELLISSEZ VOTRE TEINT

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'eau minérale Radnor qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. L'eau minérale Radnor n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, reconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas. Avec cette boisson l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

Nouveautés de la Saison

Un Choix
... Superbe de **FOURRURES**

CHAUDES ET NOUVELLES

Exposition des derniers modèles en...

Manteaux, Capots, Casques, Manchons, Gants, Etc.

confectionnés avec les plus belles fourrures du pays et de l'étranger. **Un Quart de Siècle** d'expérience dans ce commerce, une clientèle de choix, voilà nos recommandations.

Specialité : Réparations et Teinture de Fourrures
PRIX LES PLUS BAS A MONTREAL.

ARMAND DOIN

1584 rue Notre-Dame, Montréal
Vis-à-vis le Palais de Justice

Chapeaux d'Automne, derniers styles



Trestler, Globensky & Martel

... DENTISTES ...

Entrée.

Etablis depuis 1855

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAPE & CIE,
coin de la rue St-Laurent...

AURAIT PRÉFÉRÉ NE PAS AVOIR PARLÉ



Elle.—Connait-on toujours l'âge par les dents ?

Lui (étudiant vétérinaire).—Toujours.

Elle.—Eh bien, il est heureux que les poulets n'aient pas de dents, car celui-ci en aurait jusqu'au...

(Mais au comp d'œil de la maîtresse de pension la glace d'autant plus qu'elle était en arrière de deux semaines.)

Chronique des Théâtres

La grande semaine opératique est chose d'autan. Elle a passé comme un météore, mais on en causera longtemps. Cette semaine le *Majesty* fait relâche, comme pour reprendre haleine après une si forte série d'enchantements.

L'OPÉRA FRANÇAIS

La troupe de MM. Nicosias et Durieu a vaillamment supporté le voisinage de celle de M. Grau. Tour à tour chaque artiste de premier emploi a remporté un succès complet. Les pièces au programme ont été, pour la plupart, de vraies révélations pour notre public. *Aïda* et *Roméo et Juliette* ont donné lieu à de vraies ovations. Les décors sont de plus en plus complets et charmants ; l'orchestre a une tendance à se montrer plus discret et le corps de ballet exécute à la perfection. Bref, Montréal a raison d'être enchanté de la saison qu'on lui donne au Monument National. Qu'il s'y rende en foule, c'est le seul moyen de s'assurer semblable aubaine pour les années à venir. Il n'entre pas dans notre cadre de donner beaucoup de détails, mais nous pouvons garantir à nos lecteurs que les représentations de cette semaine surpassent encore celles de la semaine dernière.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Ce vaillant théâtre remporte toujours un gros et légitime succès. La troupe qui interprète *Michel Stragoff* renferme d'excellents éléments. Ceux qui détiennent les rôles principaux jouent avec un talent et une vérité de ton dignes des applaudissements qu'on leur prodigue. La partie vaudeville tient toujours la haute. Il n'en saurait être autrement avec Marcelle Ducas et Rita de Santillane.

ACADÉMIE DE MUSIQUE

The Christian ! Enfin, Montréal peut voir jouer la célèbre pièce tirée du célèbre ouvrage de Hall Caine. Le drame revisé par Caine lui-même offre un intérêt aussi puissant que le livre.

"*The Christian*" a été l'an dernier le grand succès de la saison, ayant été représenté pendant 175 fois de suite à New York et 100 fois à Boston.

Liebler et Cie produisent la pièce avec toute sa splendeur primitive et avec une distribution de rôles comprenant les meilleurs artistes de la scène américaine.

Il y a matinées mercredi et samedi.

ELDORADO

Cette semaine, les habitués de ce café-concert ont la bonne fortune de voir et d'applaudir la gracieuse et charmante madame Harmant-Rhéal, jouant avec un naturel parfait et une finesse exquise dans une amusante petite pièce : *Par la Fenêtre*, tandis que Delaunay lui donne habilement la réplique.

Jeanne, Jeannette et Jeanneton, très jolie opérette du meilleur goût est jouée avec le talent et la distinction qui caractérisent Harmant, Mmes

D'Arey, Blonck et Rhéal, et qui donnent à la pièce une interprétation parfaite à tous égards.

Les numéros de chant sont, comme toujours, variés et pleins d'attrait ; chansonnettes comiques et romances sont également accueillies par les bravos du public prodigués à Cartal, Fréjust, Harmant, Mlles Hérard, Montalais, Blonck, d'Arey, etc.

THÉÂTRE ROYAL

Ne voulant pas faire halte dans la voie du succès que ce théâtre suit avec tant d'ardeur depuis plus d'un mois, il nous offre cette semaine les "Broadway Burlesques," une agrégation épatante d'artistes de renommée, plus un chœur de vingt jolies femmes. Les "spécialistes" se comptent par la douzaine. Le spectacle clôt par *Ras-matas*, une désopilante machinette écrite tout spécialement pour cette troupe.

STAPONTIK.

A BON MARCHÉ

George.—Je viens d'empêcher une horrible tragédie.

Charles.—Comment ?

George.—Un homme m'a dit qu'il me réduirait en chair à pâté si je ne lui donnais pas cinquante sous et je les lui ai donnés.

UN MÉTIER INGRAT

L'amour rend toutes choses aimables, excepté peut-être le chaperon.

FAUT CROIRE

M. Tourdumonde.—En Chine, au théâtre, le public n'applaudit pas ; il témoigne son approbation par un silence complet.

Le gérant.—Alors, je suppose qu'ils doivent engager des chefs de claque sourds-muets.

CE QUI L'A SOULAGÉ

Bouleau.—Dis donc, mon vieux, depuis quelque temps tu ne sembles pas aussi grognard que d'habitude.

Bouleau.—Non, depuis que j'ai su que le roi de Siam en a six cent, je suis content de mon seul mauvais sort.

RIEN QU'EN TEMPS DE BESOIN

Le petit George.—Dites-vous la prière en famille avant les repas, chez vous ?

Le petit Albert.—Non, nous disons la prière avant d'aller dormir seulement. Nous n'avons pas peur quand il fait clair.

DEVINETTE



—Mais, quel côté a-t-il donc pris ?

AMUSEMENTS

Semaine du 23 Octobre

Saison d'Opéra Français

MONUMENT NATIONAL

Remis à neuf pour l'occasion.

LACKMÉ

LA MUETTE DE PORTICI

et quelques autres œuvres de cette haute valeur.

Avec grande Matinée SAMEDI

Prix Populaires!

1.000 places à 50c. 75c et \$1.
Nouveaux sièges d'orchestre: \$1.50 et \$2.

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 23 OCT.

Par la Fenêtre

Vaudeville en un acte

Jeanne, Jeannette et Jeanneton

Opérette en un acte.

Nombreuses attractions variées

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 heures
Soirée... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver:

Admission, 10c; Loges, 25c; Loge entière, \$1.

Tel. Bell: Est 1f21

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINÉMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.
ADMISSION: Au Musée 10c. - à l'Odéon 10c. - Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Gontran, écrivant une lettre de remerciement, consulte un ami.

—Dois-je mettre que je suis "profondément touché" ou "vivement ému?" Les deux formules me semblent équivalentes...

—Pas toujours. Dans un duel, par exemple, il vaut mieux être vivement ému que profondément touché!

ADOPTÉ PARTOUT

Dans la pratique médicale, c'est le Baume Rhumal, le célèbre spécifique français, qui est le remède adopté et recommandé pour la guérison du rhume, de la toux, de la bronchite, de la grippe et de la coqueluche. 132

Un asthmatique écrit à son médecin pour le prier de venir le voir.

Il termine par cette formule: "Agréez, monsieur, mes salutations oppressées."

LE PREMIER

Le premier calendrier pour 1900 vient de nous arriver; c'est celui du "Florida East Coast R. R.", un vrai petit bijou d'originalité et d'exécution. Ce calendrier fait honneur à la compagnie et à la Matthews-Northrop, de Buffalo, d'où il sort.

—Le capital, c'est censément un lapin; tu le fais sauter et tu le manges!
—Oui, mais y aura toujours des malins qui attraperont les bons morceaux, et des autres qui auront la tête et la queue!

**

—Vous savez, madame, paraît que la grande Adèle, s'a péri par amour...
—Zut! alors, si on se met à gâter le métier.

**

Un laitier qui mettait pas trop d'eau dans son D'un client reçut un soufflet. [lait, Puis d'eux, puis dix, puis vingt, ce qu'il ren- [dit sage.

MORALITÉ

Ving fois sur le laitier remettez votre outrage.

"KEEPING COWS FOR PROFIT"

Tel est le titre d'une très intéressante et élégante brochure que nous adresse la "De-Laval Separator Co." — 74 Cortland Street, New-York — et qui contient, mêlée à des gravures nombreuses, une masse de renseignements sur l'industrie laitière bien comprise. Ceux-là mêmes qui ne possèdent qu'une vache pour l'usage de la famille liront avec profit et intérêt cet ouvrage qu'il suffit de demander pour le recevoir gratuitement.

Une dame à qui une toute jeune fille se présente comme bonne d'enfant lui objecte sa petite taille.

—Oh! ça ne fait rien, madame, le bébé se fera moins de mal quand je le laisserai tomber.

**

Une jeune femme est appelée comme témoin en police correctionnelle.

LE JUGE.—Quel est votre nom?

LE TÉMOIN.—Carolina-Augusta Emma.

LE JUGE.—Et comment vous appelle-t-on généralement?

LE TÉMOIN (une jeune mariée en rougissant).—Mon petit canard en sucre.

**

Demande en mariage.

—Vous me paraissez bien jeune pour vous marier.

—Il y a longtemps que j'ai des rhumatismes!

UN HÉRITAGE A CHACUN

Pour 25 ou 50 centins par mois, la "Caisse Nationale d'Economie", cette unique et solide institution fondée exclusivement dans l'intérêt du sociétaire, procurera à chacun de ses membres, après 20 ans, une pension assez considérable pour pouvoir vivre à l'aise.

Demandez tous renseignements à Arthur Gagnon, secrétaire-trésorier, Monument National, Montréal.

I. C. C.

L'Indian Catarrh Cure

LE NOUVEAU REMÈDE

D'usage intérieur et extérieur à la fois.

Aucun Opium. Aucun ingrédient délétère

Prix: 50 cts et \$1. la boîte

Demandez-le à votre pharmacien ou adressez-vous directement à

THE INDIAN CATARRH CURE CO.

146 rue St-Jacques, MONTRÉAL.

GEO. MORTIMER, 21 Central Wharf, Boston, Mass., seul agent pour les États-Unis.



Le plus difficile, en histoire, c'est de faire comprendre les passions qu'on n'a plus.—SAINT-MARC GIRARDIN.

NOUS

AIMERIONS

Vous voir à notre magasin du haut de la ville, 2112 rue Sainte-Catherine et examiner le bel étalage de meubles de haute classe que nous exposons là. M. S. R. Parsons sera le heureux de voir tous et chacun de ses anciens clients.

RENAUD, KING & PATTERSON

652 rue Craig

Succursale: 2112 rue Ste-Catherine

PLUMES ET DUVET

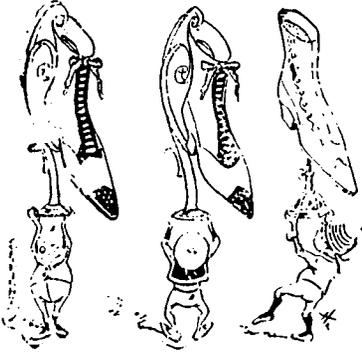
et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud. Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.

476 rue St-Laurent,

Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



Ce qu'il faut aux familles en

... Chaussures de toutes sortes

Elles ne le trouvent à leur satisfaction nulle part au tant que chez...

RONAYNE BROS.

2027 Rue Notre - Dame
COIN DE LA PLACE CHABOLLEZ
Téléphone Bell, Main 172. MONTREAL

Deux jeunes gens, dont le porte monnaie était peu garni, venait d'acquitter une carte au restaurant.

En examinant l'addition, l'un deux remarqua qu'on n'avait marqué qu'une demi bouteille, quoique la bouteille eût été bue.

Faut-il réclamer ? dit l'un.

Non, répond l'autre, tu ferais gronder le garçon.

Post-Scriptum d'une carte lettre de Calinaux à un ami :

"N'oublie pas, pour ouvrir, de déchirer en suivant le pointillé."

Le danger—le salut

Les enfants dans leur croissance, les jeunes filles au moment de leur formation, les femmes dont la fatigue a abattu les forces, les nourrices, tous ceux qui sont touchés par le surmenage de la vie, ceux qui ont des occupations sédentaires, qui vivent dans des espaces confinés où la lumière pénètre à peine, où l'air vicié se renouvelle difficilement, les personnes qui souffrent du mal de nerfs, qui sont atteintes de dyspepsie, de fatigue générale, les femmes dont les époques sont irrégulières, trouveront un précieux reconstituant dans les **Pilules de Longue Vie** du Chimiste Bonard qui ont pour effet de relever, de fortifier, de vivifier l'organisme. Regardez dans votre entourage, voyez ces visages pâles, ces figures étiées, ces teints de cire qui attestent la pauvreté du sang et le besoin impérieux d'une prompt intervention médicale. Le salut est dans les **Pilules de Longue Vie** du Chimiste Bonard qui se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyez par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, Bureau de l'Poste, Montréal.

IL FAUT AIDER LA NATURE

Il faut aider la nature. Si vous toussiez, prenez le **Baumé Rhumel**, il provoquera et aidera la guérison. 130

VIN St Leon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Souls Agents pour le Canada.



PROVERBE



Un poulet dans la main vaut mieux que deux chez le voisin.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint - Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS
COUPE GARANTIE

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.
Machines à coudre à Louer
Fourniture de Machines à Coudre de tout ordre. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
1686 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent



Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint - Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.
Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

Pour Chapelets des RR. PP.

roisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste obliques. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
Composées)
De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant
898 Rue St-Laurent, - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114

Dans la loge.

Le monsieur du premier passe devant le concierge :

—Eh bien ! madame Gibon, êtes-vous contente de votre petit dernier ? A-t-il fait, cette année, des progrès à l'école ? ...

—Je vous crois, monsieur ! ... Depuis que ma vue baisse... c'est lui qui me déchiffre toutes les lettres de la maison !

Un affeux gredin, ancien machiniste de théâtre, est accusé d'avoir jeté sa femme du haut du pont des Arts.

—Votre profession ? demande le président.

—Metteur en... scène !

LE RIFLE Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par le **Pommade Antiseptique du Dr. Roubeau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr. Roubeau**. Entre autres, un cas de Rile de dix ans, guéri en quatre jours, et une foie d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00, J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURASSA
Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
32 Cote St-Lambert

MONUMENTS FUNERAIRES
EN MARBRE ET GRANIT
Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières—Tous Genres
J. BRUNET
COTE - DES - NEIGES MONTREAL

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent. Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines. Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ces tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED
238 ET 240 RUE ST JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.
Prochain tirage : MARDI, 24 OCTOBRE

Une Recette par Semaine

GELÉE D'ORANGES

Pelez des pommes et enlevez l'écorce à un nombre égal de belles oranges, mettez-les cuire ensemble, baignant dans l'eau acidulée du jus de citron; quand elles commencent à fondre, versez-les sur un tamis et laissez-les rendre leur jus sans les presser. Mêlez à ce jus son poids de sucre et faites bouillir. Lorsque la gelée est à son point de cuisson, ajoutez les écorces d'orange divisées en morceaux, et après un bouillon ou deux retirez de dessus le feu, et lorsqu'il ne se produit plus de frémissement, enlevez-les.

IL FAUT AIDER LA NATURE

La guérison du rhume le plus opiniâtre suit l'emploi judicieux du *Bonne Rhumal*. 131

Les annonces drôles :

—Une dame désire vendre son piano parce qu'elle part pour l'étranger avec une solide monture en fer.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Jenis, Montréal.

Un touriste traversait, la semaine dernière, le département de Tarn-et-Garonne.

Comme on lui vantait hautement la splendeur du pays :

—Certes, répondit-il vous possédez de belles vallées et d'agréables collines; mais, en somme, rien de bien grandiose dans le pittoresque...

—Ah! Monsieur, vous arrivez un peu tard, lui dit un brave Montalbanais. L'année dernière encore, nous avions, à quelques kilomètres d'ici, une cascade magnifique, une nappe d'eau splendide, une chute admirable!

—Ah bah!... et elle n'existe plus? Qu'est-elle devenue?

—Monsieur, elle a été détruite par un incendie!

* * *

Chez le concierge :

—De combien de pièces se compose le logement à louer?

—De trois pièces avec fenêtre sur la rue, et une cuisine qui reçoit le jour par un cabinet noir!

* * *

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

LES "PILULES CARDINALES" DU DR ED MORIN

Ont été expérimentées par le peuple qui, maintenant, ne veut que ces Pilules et aucune autre.

Prenez-les pour pâleur, faiblesse féminine, maigreur, etc. Se vendent partout.

PHARMACIE DE FAMILLE

Vous trouverez ce que vous cherchez depuis longtemps, un remède sûr et certain contre la dyspepsie, le rhumatisme, l'impureté du sang, la constipation, les maladies du foie, la toux, le rhume, en consultant le bulletin des meilleurs remèdes de famille, sur la page 31 de notre journal d'aujourd'hui.

Le meilleur fortifiant du jour est le "BROMA"

Sa riche et savante composition le met au PREMIER RANG, ses brillantes vertus curatives le font un Tonique incomparable. Se vend partout. Essayez-le.

SECRETS



Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO. MONTREAL.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00
for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous si, et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 39 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

LA MEILLEURE Machine à Laver

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

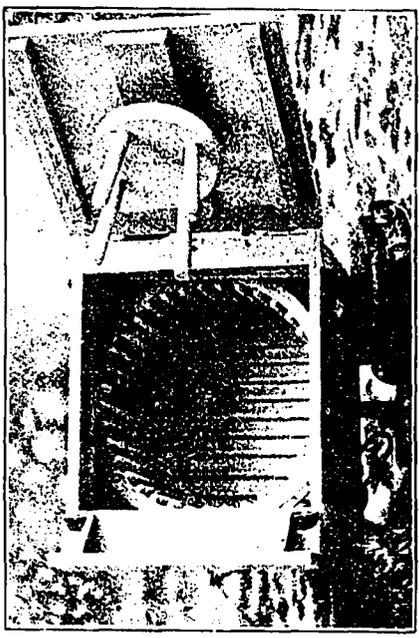
IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

47 Vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tordures, nettoyage, passage de rouleaux et réparations de torduses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire
1171 rue Ontario, Montréal
Succursale: 101 Rue du Port, Québec.



La paix d'une nation, c'est aussi une bataille gagnée. — JULES CLARETTE.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Une Caisse d'Economie Modèle

Quand la CAISSE D'ECONOMIE NATIONALE a été fondée dans notre province, qu'a-t-on vu? Tous ceux qui ont souci du bien-être des classes pauvres ont accueilli l'idée avec bonheur et ont communiqué leur opinion aux organes publics. Notre clergé s'est montré tout particulièrement enchanté de ce moyen, à la fois solide et national, de provoquer et de garantir les économies du peuple. On ne saurait trouver meilleur endossement. Ce n'est pas un système nouveau, il a fait ses preuves en France, où après 18 ans d'existence, il a à son actif 27,311 adhérents, un capital de 27,929,063 francs, et la possibilité de payer dans deux ans une rente de \$500 à tous ceux qui ont accompli leur 20ème année de souscription. C'est un résultat comme n'en offre aucune institution et en l'implantant ici, M. l'échevin Arthur Gagnon s'est acquis des titres impérissables à la reconnaissance de ses compatriotes.

Pour plus amples détails, demandez les statuts, expédiés franco. S'adresser au Secrétaire-Trésorier, Monument National, Montréal.

Maison de Progrès !

L'INDUSTRIE DE LA CHEMISE Mercerie et Chapellerie

LA MAISON GÉNÉREUX & CIE, a donné à l'industrie de la chemise une extension et un développement vraiment remarquables au cours des dernières six années. Grâce à un personnel nombreux et expérimenté, et à une machinerie perfectionnée, cette maison produit—travail fait sur mesure—plus de CENT DOUZAINES DE CHEMISES par semaine à des prix variant de \$18 à \$30 la Douzaine.

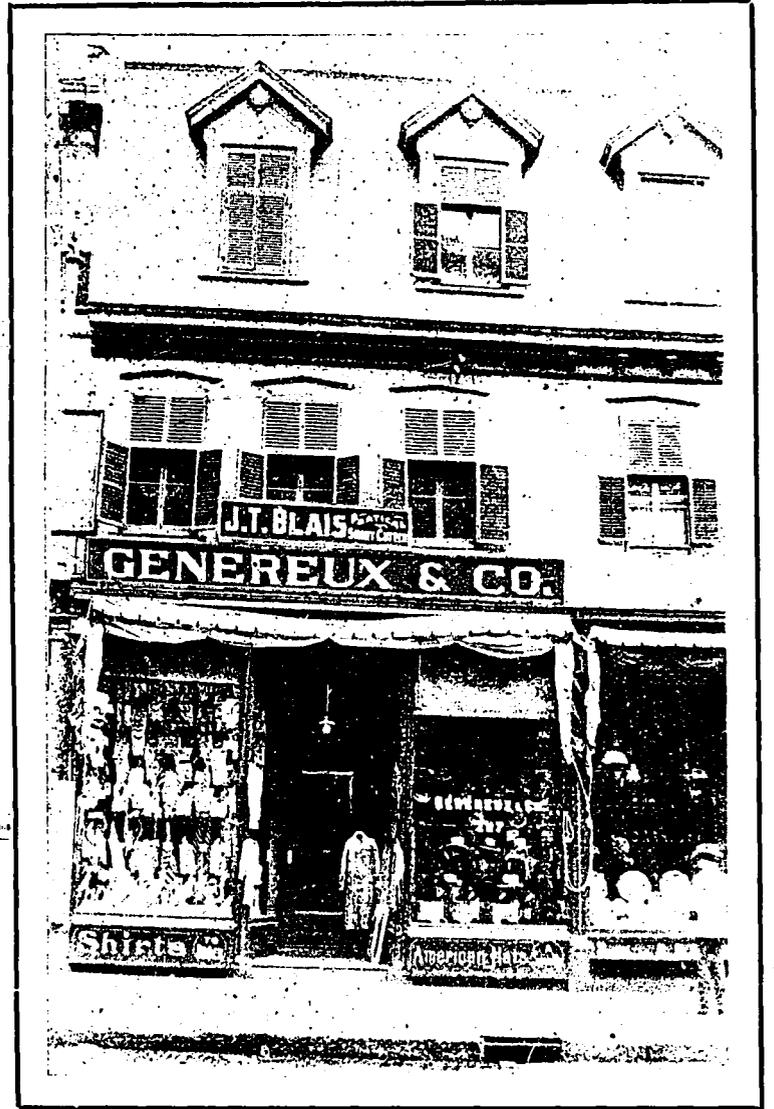
Caractères distinctifs des produits de leur marque : Qualité et finesse du tissu, élégance et précision de la Confection, Coupe nouvelle et parfaite.

Nos Chemises de Soirée sont sans rivales et, grâce à des attaches invisibles, sont les seules qui ne bombent pas.

NOTEZ TOUJOURS L'ADRESSE ET LA "MARQUE" DE LA MAISON

GENEREUX & CIE,

227 Rue Saint-Laurent.



Merceries Nouvelles...

Notre commerce de Merceries est l'un des plus beaux de Montréal.—Nous en avons en variétés inépuisables.—Ceux qui recherchent les derniers styles sont servis à souhait à nos comptoirs.—C'est parfaitement reconnu que nous sommes les fournisseurs de toute la jeunesse élégante.

Nos Prix très bas plaisent à tous !

Chapeaux Nouveaux...

Fournis par les meilleurs faiseurs du monde. Tous les genres et toutes les marques.—Nous en avons pour les vieux et les jeunes, les pauvres et les riches.—Notre maison jouit d'une réputation très grande dans cette spécialité.—Egalement : Chapeaux sur commande.

Invitation cordiale à tous !

Un Homme Fort...



Chacun désire être fort. Un homme fort peut être heureux, parce qu'il a le pouvoir de surmonter les obstacles, ce que n'a pas un homme faible. La force est la santé; c'est la base du bonheur. Elle procure toutes les joies, tous les plaisirs de la vie.

LA CEINTURE ELECTRIQUE DU DR SANDEN

A rendu 6,000 hommes forts et heureux l'an dernier. Elle lance un courant de gaieté dans les nerfs, les gonflant de cette chaude énergie électrique qui guérit tous maux, toute faiblesse. Elle active puissamment la circulation du sang et chasse toutes les maladies.

Ce que le Dr Sanden vous donne : Un Bilan de plus de 10,000 guérisons.

CE QU'ELLE GUERIT, C'EST POUR TOUJOURS.

Une fois guéri, guéri pour toujours, par la Ceinture Electrique du Dr Sanden. Des personnes guéries il y a 10 ans n'ont jamais senti le mal revenir. Elle ne supprime pas seulement tout vestige de la maladie, mais donne à la constitution la force pour se maintenir en santé.

LA BROCHURE GRATUITE—Demandez la brochure "Trois Classes d'Hommes," remplie de renseignements précieux pour les hommes faibles. Elle est gratuite, sous enveloppe, par la malle. On sollicite une visite en personne afin qu'un essai de la Ceinture puisse en démontrer le pouvoir.

Dr B. SANDEN, 132 Rue St-Jacques, Montréal.

Heures de Bureau : de 9 h. à 6. Dimanche de 11 à 1.



J. M. GROTHÉ

Horloger
ET
Bijoutier

Assortiment complet de Argenteries, Lunettes et Montres, Pendules et Bijouteries Marchandises de Deuil.

1879 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 204



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme A Raymond, Mme L Raymond, A Payette (Montréal); Mme N Petit (Mile-End, Q); J S J Routhier (Ottawa, Ont); W Deschamps (Québec, Q); J A Letourneau, W H Letourneau (Fall-River, M); T Hébert (Lawrence, Mass); J A Dion (Manville, R I); J Dorbès (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mme L Raymond, 431 Ste-Elizabeth (Montréal); Mme N Petit, 1070 Clarks (Mile-End, Q); J S J Routhier (Ottawa, Ont); W H Letourneau, 229 Palmer (Fall-River, Mass); T Hébert, 76 Valley (Lawrence, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
Elixir, Poudre et Pâte

GRAND PRIX EXPO INT'L LYON 1889.
EXPO INT'L BORDEAUX 1889.
MEMBRE DU JURY 1895.



DES **BÉNÉDICTINS**

de l'**Abbaye de Souillac**

Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :

SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

EXIGER LA SIGNATURE DU PRIEUR
Dom Maguelonne

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

Pianos Supérieurs

... SPÉCIALITÉ de Pianos recommandés par les plus grands artistes.

LE "CHICKERING" ET LE "KARN"
DE BOSTON, DE WOODSTOCK.

Garantie absolue. Ce sont les instruments recherchés par les vrais pianistes.

... Conditions Faciles

J. A. HURTEAU, 1680 A 1686 ...
RUE SAINTE-CATHERINE

Porte voisine de la Pharmacie Decary, coin St-Denis.



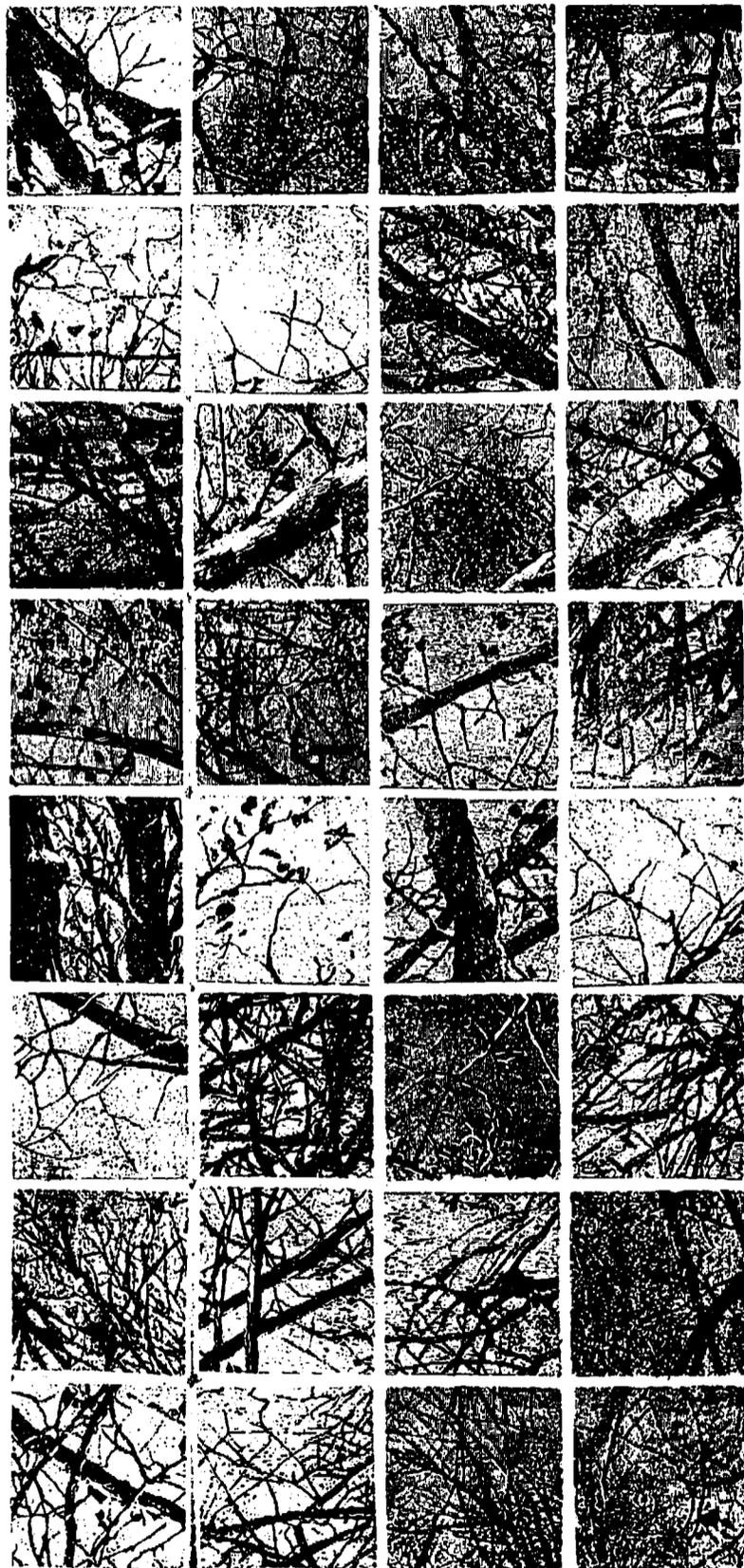
A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 205



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carraux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : UN LACIS D'AMIGUES.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 1er novembre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, où la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

La...

Société Nationale de Sculpture ...

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, Mercredi, le 18 Octobre courant.

1 Lot de	\$10,000
1 " "	4,000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
60 " "	25
100 " "	40
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 4
999 " "	1

3,500 Lots valant.....\$19,712

Prix du billet, 25c, 50c et \$1.00.
En vente partout.
J. Cochenator, 131 St-Jacques, agent général pour Montréal.

Nous faisons remarquer au public que la Société a été entièrement reconstituée. Le personnel au complet a été changé et M. Thimothé Archambault en est aujourd'hui le gérant. Prochainement, nous commencerons l'ouverture de cours publics et gratuits.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignées par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

Les Femmes

qui désirent apprendre à prévenir et guérir les maladies particulières à leur sexe, et qui veulent devenir fortes, heureuses et pleines de santé, au lieu d'être souffrantes, faibles et misérables, devraient écrire à Madame Julia C. Richard pour son

LIVRE GRATIS

"La Santé de la Femme"

Il contient des conseils d'une grande valeur pour la fille, l'épouse ou la mère, et toute femme devrait en avoir une copie.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

La Société Coopérative de Frais Funéraires

1756 RUE STE-CATHERINE

Entrepreneur de ...

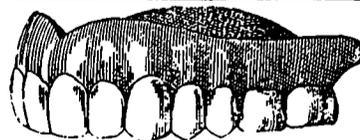


Funérailles dans toutes les paroisses de l'île de Montréal comme à la ville.

TELEPHONES : — Bell, Est 1235.
Marchands, 563.

BUREAU TOUJOURS OUVERT

Dentier
Garanti



\$5.

Couronnes en Or, \$4. la Dent

PLOMBAGES en Or, Argent, Platine, Alluminium, etc., etc., faits par des experts de premier ordre.

CONSULTATIONS GRATUITES

Un médecin est constamment présent à nos bureaux.

DYSPEPTIQUE, ou vous qui souffrez de maux de tête ou d'estomac, examinez vos dents. Elles sont certainement la cause de votre mal. Venez nous voir, nous vous guérirons.

Institut Dentaire Franco-Américain, 162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine

HEURES DE CONSULTATIONS : De 9 heures du matin à 5 heures de l'après-midi.